



Les griffes de la banquise

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

8

époque

Les Griffes de la banquise

Fleuve
Noir

DL

G.-J. ARNAUD

LES GRIFFES DE LA BANQUISE

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

8

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2002. Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07323-7



Movane Marqua

CHAPITRE PREMIER

Movane ne fut pas surprise par la coupure d'électricité. Un blizzard violent soufflait depuis la veille sur Coats Station, petit centre ferroviaire à la lisière de la banquise de la baie d'Hudson. Elle attendit avec angoisse le déclenchement du groupe électrogène qui tardait toujours un peu. Parfois il fallait purger le filtre, les injecteurs, tout démonter pendant des heures, mais le moteur fit vibrer le vieux wagon d'habitation et l'ampoule centrale, après quelques clignotements, brilla à nouveau normalement. Movane soupira de soulagement. Elle était seule depuis que ce maudit vent avait commencé ses ravages, projetant des congères coureuses contre les murs de la verrière communale. Ses parents devaient se trouver bloqués au nord, aucun train ne pouvant emprunter le réseau Hudson sans danger.

L'électricité permettait la fabrication d'oxygène dont l'hôte, installé dans le compartiment du fond, avait grand besoin en ce moment. Beaucoup moins que d'électricité, même si petit à petit son système respiratoire s'habituaient à l'air terrestre plus pauvre en oxygène que celui de son milieu naturel.

Lou Marqua lui avait recommandé de jeter, au moins une fois par heure, un regard attentif à l'écran de contrôle où l'image de Garg devait apparaître. Il souffrait d'une crise qui s'apparentait à de l'asthme, et passait ses journées dans un fauteuil à bascule malgré sa grande taille. Une couverture dissimulait en partie son corps, mais la tête, du moins ce qui en tenait lieu, restait visible et Movane n'en supportait pas la vue. Cet être, comment le désigner autrement, puisqu'il parlait, réfléchissait, était doté d'une grande intelligence, cet étranger passait ses journées dans une demi-obscurité où ses yeux phosphorescents brillaient lorsqu'il fixait la caméra. Cette lueur était le signe qu'il était en bon état, l'éclat de cette luminosité pouvant s'altérer en cas de malaise. Dès que ces deux points lumineux la rassuraient, Movane éteignait l'écran et retournait à son travail. Elle filait et tissait de la laine d'ovibos, ces bœufs musqués qui vivaient à l'état sauvage et dont la toison transformée en couverture était fort appréciée dans les grandes stations comme Salt Lake. Lorsqu'elle s'interrompait, elle s'installait devant l'un des ordinateurs pour surveiller le site de la famille, son père craignant qu'il ne fût piraté un jour prochain.

Lorsqu'elle se brancha, il y avait un message en attente et elle utilisa la procédure exigée par Lou Marqua, si compliquée qu'elle dut faire appel à la mémoire centrale pour se rappeler la marche à suivre.

Le message était signé Harasson et elle en prit connaissance. L'ancien fabricant de coucous se cachait dans Peninsula Station, après sa fuite, en compagnie de sa femme, loin de Baker Station. Le message était dans cette langue bizarre que la jeune fille ignorait. Elle ne pouvait donc la lire et éventuellement en tirer des conclusions. Elle préféra avertir Harasson qu'étant seule dans Coats Station, elle ne pouvait rien faire au sujet de ce message.

Elle reprit son filage, la tâche la plus fastidieuse avant le tissage qui, lui, était beaucoup plus gratifiant. Elle ne s'interrompait que pour aller surveiller Garg et écouter le moteur du groupe. Parfois il y avait de petits ratés qui accéléraient son poul. En cas de panne, elle suivrait les instructions affichées au-dessus, mais n'était pas certaine de réussir sa réparation.

On frappa à la porte principale du wagon, et par l'œilleton elle reconnut Nugssag le pêcheur et sourit. Le coquin devait savoir qu'elle était seule et espérait profiter de l'occasion, mais la jeune fille trop préoccupée par ses responsabilités n'était pas en état d'apprécier ses initiatives amoureuses. Elle finit par lui ouvrir et il lui tendit l'énorme saumon qu'il dit avoir pêché avec une dizaine d'autres.

— Tu te sers du groupe ? remarqua-t-il. Faut-il que vous soyez riches pour dépenser aussi facilement du carburant.

— Il faut bien s'éclairer, se chauffer, non ?

— Nous on vit à la lampe et on se chauffe au bois fossile.

Sous l'inlandsis de Coats Station s'étendait une immense forêt exploitée depuis des siècles par les habitants. Le bois fossile, à condition de subir certains traitements de décongélation, brûlait médiocrement. Parmi ces pêcheurs, tous métis d'Inuits à différents degrés, les Marqua passaient pour des gens fortunés. Lou, le père, était un grand spécialiste en informatique. Il réparait tous les appareils qu'on lui apportait ou qu'on lui livrait par chemin de fer. Il adaptait aussi les nouveaux systèmes performants aux plus vieux.

Comme tous les gens de Coats Station, Nugssag possédait sur la banquise de la baie d'Hudson un wagon de pêche qui pouvait se déplacer lorsque l'emplacement ne donnait plus rien. Un trou perforait la glace sur parfois vingt mètres, et grâce à un projecteur les poissons se trouvaient piégés dans un filet.

— Le train de sept heures dix ne passera pas, pas plus que tous les autres, dit-il. Tu veux que je te tienne compagnie ?

— Non, j'ai du travail.

— Je croyais avoir une récompense pour ce beau poisson qui fait dix

livres.

— Je ne suis pas d'humeur, dit-elle, retenant un sourire.

— Tu préfères que je reparte ?

En définitive, elle ne savait pas, mais lorsque l'ordinateur tinta, signe qu'un message venait d'arriver, elle souhaita qu'il s'en aille.

— Tu as un mail, dit-il, tu ne te sers pas de l'imprimante ?

— Non.

— Tes parents t'avertissent qu'ils sont bloqués quelque part à cause de ce foutu temps qui m'empêche de faire mon travail.

— Hé, dit-elle, ce n'est donc pas un saumon de cette nuit ?

— Il a été congelé sur-le-champ, protesta-t-il, il est comme frais.

Il la saisit soudain dans ses bras puissants, l'attira contre lui. Elle sut qu'il était très excité mais n'envisageait pas de l'entraîner dans son compartiment pour lui faire plaisir. Elle devait prendre connaissance du message, aller jeter un coup d'œil à l'étranger. Elle connaissait assez son ami pour savoir qu'il ne la lâcherait pas, la collerait jusqu'à ce qu'elle finisse par capituler.

— J'aimerais rester seule, finit-elle par dire.

— Tu ne m'aimes plus ?

Elle eut un petit rire de coquette.

— Ce n'est quand même pas une passion enragée entre nous.

— Moi, je t'aime, dit-il. Je passerais volontiers ma vie avec toi.

— Crois-tu que je vais vivre à Coats Station, filer et tisser cette laine brute de bœuf musqué ? Je vais passer mes examens sur le site universitaire, et si je réussis il faudra bien que j'aille vivre à Salt Lake Station. Et selon mon orientation il y a de grandes chances pour que je ne revienne plus souvent ici.

Il la regarda d'un air navré. C'était un beau garçon avec ses cheveux noirs raides, ses yeux fendus en amande et d'un bleu intense. Il était très athlétique, très viril, trop peut-être. Il avait de l'amour une conception assez primaire, consistant à éluder les mièvreries du préambule pour parvenir le plus rapidement possible à l'orgasme libérateur.

— Reviens plus tard, dit-elle.

— Je peux aller me reposer dans ta chambre en attendant que tu te montres moins revêche.

— Je ne suis pas revêche, mais j'ai le droit de décider ce que j'ai envie de faire, dit-elle avec une sécheresse inattendue.

— Très bien.

Il se dirigea vers le sas de sortie. Coats Station était recouverte d'une verrière en mauvais état, si bien que la température y descendait en dessous de zéro sur les quais. Si elle avait été réparée, les gens auraient pu vivre comme pas mal d'habitants d'autres stations, dans un air à huit, dix degrés.

— Écoute, murmura-t-elle, je peux me montrer assez gentille si tu l'acceptes... Comme aux premiers temps de notre liaison.

— Je ne suis plus un adolescent qu'on calme pour l'empêcher de commettre des bêtises. Bonsoir... Mais j'y pense, pourquoi y a-t-il aussi de la lumière dans le dernier compartiment de votre wagon, celui qui est en partie enfoui sous une couche de glace, car il touche la verrière démolie à cet endroit ?

— Tu as vu de la lumière là-bas ? dit-elle bouleversée.

Elle pensa que Garg s'était levé pour s'approcher des doubles vitrages et que son regard phosphorescent était apparu comme la lumière d'une lampe.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Veux-tu que j'aie voir, si tu as peur de t'y rendre toi-même ?

— Que crois-tu ? Que j'y ai enfermé un amoureux et que je te renvoie pour que tu ne le rencontres pas ? Écoute, maintenant laisse-moi.

— Tu m'as toujours dit que dans ce compartiment il y avait tout ce qui vous embarrassait, que c'était une sorte de cagibi, et j'ai l'impression que non seulement il y a souvent de la lumière, mais qu'en outre il est chauffé car la glace a fondu autour de la fenêtre à l'extérieur. C'est signe que l'endroit est chauffé.

Garg venait d'une région, elle préférait ne pas savoir laquelle, où la température environnante était élevée. Il avait toujours froid et Lou Marqua avait dû renforcer l'isolation et le chauffage. Jusqu'à présent une couche de glace recouvrait cette partie du wagon, mais avec la chaleur dégagée elle avait fondu et à la place s'étaient plaquées aux vitres les fleurs de givre habituelles.

— Comme tu voudras, dit-il. Mais tu ne m'enlèveras pas de l'idée que

vous abritez quelqu'un là-bas. Je ne sais qui, mais un être qui a besoin de chaleur et de lumière. Peut-être un habitant du Sud qui préfère ne pas se faire immatriculer par les autorités et se cache. Je sais qu'il y en a quelques-uns dans la région qui redoutent d'être regroupés dans des trains d'internement, en attendant que leur identité soit vérifiée. Les policiers ferroviaires sont obsédés par l'éventuelle présence d'espions qui prétendraient venir du Sud, fuyant la chaleur invivable.

— Tu as de l'imagination, dit-elle, bonsoir, Voyageur intendant.

Un intendant était le chef de police dans certaines stations. Il haussa les épaules et finit par s'en aller. Elle alla verrouiller le sas et ferma tous les volets intérieurs. Elle aurait dû se rendre dans le compartiment de l'étranger pour en faire autant puisque désormais il n'y avait pas de couche épaisse de glace sur les vitres, mais elle n'en avait pas le courage. De plus, l'étranger dégageait une odeur d'ozone qui lui déplaisait fort.

Elle consulta le nouveau message. Harasson s'exprimait en clair, demandait à parler à Lou Marqua ou à être mis en contact avec lui. Cela Movane ne pouvait le faire. Qu'y avait-il donc de si urgent pour que cet ancien fabricant de coucous prenne le risque de s'exprimer en clair ?

Elle alla jeter un regard à l'écran de surveillance. L'étranger devait dormir car ses yeux ne brillaient plus. Se pouvait-il qu'en l'espace de quelques minutes, le temps que Nugssag avait passé ici, un malaise inattendu l'ait atteint, effaçant cette phosphorescence du regard ?

Elle alla frapper à la porte du dernier compartiment. N'obtenant pas de réponse elle ouvrit, passa juste la tête.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

À côté de lui il avait tout ce qu'il pouvait désirer. Soudain en s'ouvrant, les yeux brillants protégés par une sorte de visière naturelle, transparente, la firent sursauter.

— Excusez-moi, dit-elle, je ne voulais pas vous déranger.

Caché sous la couverture, ce qui servait de bras à cet hôte se souleva pour désigner la fenêtre.

— Un visage humain, tout à l'heure, a essayé de voir à l'intérieur. J'ai fermé les yeux.

En réalité, il opacifiait à volonté cette lucarne en chitine translucide, lui avait expliqué son père.

— Un espion ?

— Un curieux. Je vais fermer les volets intérieurs, ainsi vous serez tranquille.

— S'il m'a vu, il ne faut pas qu'il parle.

— Je le connais, il ne dira rien sans m'en parler. C'est un ami.

— Je vous dis que c'est maintenant qu'il faut agir. Si votre père était là, il saurait quoi faire, mais en son absence vous devez le suppléer. Je sais le sens de ce mot, ami, que vous utilisez à tort et à travers, et je m'en méfie. Vous ne pouvez laisser ce garçon aller et venir avec son secret. Tôt ou tard il parlera. Moi, j'ai eu aussi ce genre d'indulgence avec une femme qui rôdait autour de ma cachette, du côté de Baker Station. Je me suis contenté de l'endormir avec un gaz anesthésiant, mais par la suite il a bien fallu essayer de l'empêcher de divulguer ce qu'elle avait découvert. Nous ne sommes pas prêts à accepter que notre présence soit signalée, même si les gens ne prenaient pas cette révélation au sérieux.

Frappée d'horreur Movane ne savait plus que faire. Elle reculait vers la porte, se demandant si au passage Garg n'allait pas la happer pour la maîtriser.

— S'il vous plaît, attirez votre ami ici. Je m'occuperai de lui, si vous-même ne vous en sentez pas capable.

— Il a quitté la station. C'est un pêcheur et il se rend sur la banquise avec sa plate-forme particulière.

Il s'agissait du mode de transport de tous les habitants de ces petites stations. Une plate-forme ferroviaire, avec un moteur très faible qui entraînait une courroie enroulée autour d'un essieu. Une mécanique d'une simplicité archaïque.

— Je n'ai pas entendu les pétarades de ces moteurs quand les pêcheurs quittent la station pour passer la nuit sur la banquise. Vous me trompez. Ils n'iront pas pêcher cette nuit, à cause de ce blizzard qui souffle trop fort et renverserait leur véhicule une fois en pleine banquise. Vous commettez une erreur terrifiante en laissant ce garçon faire ce qu'il veut. Votre père ne vous le pardonnera pas.

— Vous vous trompez. Il comprendra que je ne veuille pas qu'on fasse du mal à Nugssag.

Garg oscilla sur sa couche.

— Il a apporté ici une odeur de poisson. Mais tous les êtres de cette station doivent sentir ainsi. On ne pourrait donc le distinguer des autres simplement en essayant de flairer cette odeur.

CHAPITRE 2

Charlster fut arrêté après bien des tergiversations. Mais lorsque les policiers ferroviaires voulurent l'embarquer dans leur draine cellulaire pour le transférer à Salt Lake Station, l'observatoire de 87°7 se mit en grève. C'était un acte inouï, impensable. Jamais un service public, et surtout un organisme de recherches, n'avait osé arrêter le travail et ses fonctionnaires se croiser les bras.

De plus, en quelques heures le Chenal Noir enregistra des dégradations qui, sans être graves, inquiétèrent fort les services de surveillance du réseau de l'Éternelle nuit. On était en train de doubler justement les lignes de ce réseau, lorsque l'on signala certains affaissements de la banquise.

Malgré tout, Charlster fut conduit à Salt Lake Station et enfermé dans un compartiment de la Sécurité générale. Ses amis les plus proches se réunirent le même jour dans sa cabine, où ses appareils continuaient de fonctionner. Les policiers avaient voulu perquisitionner dans l'observatoire, mais tous les scientifiques s'y étaient opposés. Même les vigiles avaient préféré disparaître, plutôt que d'être entraînés dans une histoire étrange. Le président Albeyal avait annulé le mandat d'arrêt, mais Opérasque persistait dans ses intentions.

— Je ne vous cache pas, dit Ann Suba, que si Charlster a finalement été conduit dans la capitale, nous risquons le même sort. Opérasque a fait un véritable coup de force en négligeant totalement l'avis du président. Passe encore qu'il écarte Kawy, le chef de la police, mais Albeyal a une autre stature et un autre rayonnement.

— Opérasque a ses supporters et une majorité d'Aiguilleurs est prête à le soutenir. Au prix d'un renversement illégal du président. Ce ne serait pas la première fois, affirma Hyponias qui avait étudié l'histoire de la Caste.

— Opérasque, reprit-il, est nommé pour le poste suprême et il n'y a pas d'exemple qu'un nommé ne le fût plus au moment décisif. Or Albeyal recule la réunion de la session plénière et irrite fort les Aiguilleurs. Sans un Maître Suprême, le gouvernement de la Compagnie Panaméricaine garde toute son autonomie. Personne ne peut le contraindre à exécuter des ordres qu'il refuse. Nous avons fini par savoir que l'amiral Kinnjone, qui accompagnait Opérasque dans le Chenal Noir, a pu s'opposer à certaines de ses décisions. Notre seul espoir actuel, c'est Fortalès, le chef de la mission d'inspection.

— Justement, remarqua Louria. Opérasque a emprunté son TUR et c'était le seul qui se trouvait dans le sud du Chenal Noir, si bien que ce Fortalès, même s'il éprouve le besoin de revenir exposer au Conseil de Surveillance ses conclusions, se trouve bloqué à vingt mille kilomètres. Opérasque ne renverra pas le TUR, même s'il l'a promis. Et Fortalès devra emprunter un convoi ordinaire qui mettra au moins dix jours.

— En ce qui concerne Silver Anaconda, prévint Ann Suba, seul Charlster savait maintenir un équilibre fragile des poussières et des cendres pour obtenir un Permafrost acceptable. Ce mot de Permafrost m'agace, car il contient toujours une allusion à la glaciation alors que ce qui se passe dans l'océan Pacifique, du côté de la Micronésie, est complètement différent. Juste un apaisement des ardeurs solaires, mais des températures encore élevées, même si elles sont acceptables pour l'organisme humain.

Le lendemain, Louria qui avait passé la nuit dans la cabine de son père spirituel put leur annoncer que les recherches de Charlster sur cette langue inconnue utilisée sur le site Anth-04, s'orientaient vers l'ancien satellite vivant, ce Bulb qui s'était englouti dans l'océan Pacifique au moment du réchauffement.

— Mais ce ne sont pas les colons de ce satellite qui se servaient de cette langue. Donc il faut éliminer les humains.

— Les biotechniciens du satellite concevaient des Roux qu'ils envoyaient ensuite sur Terre, surtout à une certaine époque, pensant qu'il fallait repeupler la planète avec des créatures résistant aux froids les plus intenses.

— Cette langue n'est pas celle des Roux, dit Ann Suba en réplique à Hyponias.

— Parmi les extravagances des scientifiques du Bulb, il y eut aussi cette volonté de produire des hybrides avec des gènes humains mêlés à des gènes d'animaux. Nous en revenons donc aux fameux loupés, c'est-à-dire aux garous, comme ceux du fameux gouffre qui nous intéresse aussi.

Ni Bourguine, ni Wist Kalagan n'avaient reparu à NPST. Les recherches à grande échelle n'avaient rien donné. Les Inuits avaient relevé des traces de chiens, mais n'avaient pu dire où ces animaux pouvaient se trouver.

— Les garous avaient peut-être une langue qui ne serait autre que celle enregistrée, et que Bourguine utilisait pour communiquer avec ses employeurs secrets.

— Les garous sont vraiment au stade animal, même ceux qui s'apparentent le plus à l'homme. Non, dit Ann Suba, Charlster ne cherchait pas du côté de

ces pauvres créatures nées de la folie de quelques généticiens cinglés.

— Pour l’instant, laissons tomber cette histoire de langue inconnue, dit Ann Suba. Silver Anaconda doit nous mobiliser, car ce passage maritime entre le Nord et le Sud doit être maintenu, au nom d’une volonté humanitaire. Il me paraît indécent que les deux parties du monde soient séparées et uniquement reliées par le Chenal Noir qui reste la propriété exclusive de la Caste et surtout d’Opérasque. Je suis certaine qu’en ce moment des navigateurs ont découvert que s’ils se rapprochaient de la Ceinture de Feu, en un certain point du globe, ils ne trouveraient ni fournaise infranchissable ni mer en ébullition. Mais une température de l’air proche des quarante et de l’eau vers les trente degrés. Un bon bateau, par exemple la *Salamandre* du commandant Kurty, pourrait aisément franchir l’équateur et se retrouver au Nord. Si nous n’entretenons pas ce passage, Opérasque triomphera d’autant plus vite. Mais si nous le maintenons ouvert, d’ici quelques mois ce seront des dizaines et des dizaines de bateaux qui le traverseront. Le commerce recevra un tel coup de fouet que tous les riverains des pays asiatiques, par exemple, entreprendront des échanges de plus en plus fréquents. Et lorsque les résultats seront probants, Opérasque ne pourra plus revenir en arrière, et sera obligé d’accepter l’existence de ce Silver Anaconda.

Chaque fois qu’elle prononçait cette appellation, elle avait un petit sourire navré, qui laissait entendre que le plus grand savant au monde pouvait avoir des côtés enfantins, voire stupides, inattendus.

— Je veux bien m’en charger, dit Louria d’un air grave. Le professeur m’avait fait quelques confidences sur la façon de procéder, et peut-être pourrai-je m’en tirer.

— Si vous le permettez, dit alors Hyponias, je me consacrerai à mes moments perdus à l’origine de cette langue. J’ignore si vous le savez, mais j’ai été un lecteur assidu des récits de cette ancienne présidente du Bulb, qui racontait comment les colons d’Ophiuchus retrouvèrent un troupeau de Bulbs dans les confins de l’espace et en colonisèrent deux. L’un est désormais au fond du Pacifique et il semblerait que l’autre, que nous appelons Shade, se cacherait derrière Altaï, ce morceau de Lune rescapé de la catastrophe. Je ne veux pas vous ennuyer avec le souvenir de mes lectures, mais l’énorme corps des Bulbs, plus de cinquante kilomètres de long pour certains, était déjà envahi par des parasites lorsque les humains y pénétrèrent, et le premier de tous fut Duncan Vernon, un explorateur hardi, non scientifique, mais qui sur le tas acquit une expérience exceptionnelle.

— Quel genre de parasite ? demanda Louria, alors qu’Ann paraissait se désintéresser de la question.

C’était dans la ligne de ce personnage au savoir supérieur que de refuser ce

qu'elle n'avait pas elle-même vu, découvert ou expérimenté. Hyponias ne faisait que retransmettre, un récit qui pouvait être sujet à caution.

— Il y avait d'immenses libellules ou hannetons. On trouve ces spécimens dans les musées possédant des collections d'insectes disparus. Il y avait aussi des rongeurs assez dangereux, je crois. Peut-être que l'une de ces deux espèces d'extraterrestres possédait un langage. Ce qui m'incite à poursuivre ces recherches, c'est l'orientation que leur avait donnée Charlster en direction de l'espace.

— Je t'en prie, dit Louria, s'adressant pour la première fois à son amant depuis leur rupture, ne parle pas au passé du professeur.

CHAPITRE 3

Salt Lake Station était en état de siège et toutes les écluses d'accès restaient fermées, si bien que les convois de trains s'allongeaient sur les réseaux en étoile autour de la capitale. Les compartiments de fonction étaient tous gardés par des Aiguilleurs, surtout ceux des conseillers de Surveillance ainsi que celui de leur président Albeyal. Ce dernier avait protesté en vain. Le coup de force était réussi et Kawy, le chef de la police, se trouvait isolé dans son bureau, sans pouvoir communiquer avec quiconque.

Opérasque, en tenue de Grand Maître, avait rejoint son train habituel, et entouré de son brain-trust écoutait les rapports successifs sur la situation.

— L'observatoire de 87°7 est bouclé. Les scientifiques qui habitent le bâtiment ne peuvent en sortir, et ceux qui logent dans les trains extérieurs sont consignés. Les tunnels translucides qui y conduisent sont verrouillés.

Opérasque pouvait lire qu'Ann Suba avait protesté avec une grande véhémence, et il pouvait même contempler le film de cette scène sur écran. Il ricanait, mais ne pouvait s'empêcher d'admirer cette femme qui malgré son âge restait belle et désirable. Soudain il ne pensa plus qu'à elle, à son corps sous le tissu d'une robe très élégante. Elle ne portait pas la combinaison uniforme. Il la désirait, se demandait quel accueil elle pourrait faire à une invitation à un dîner intime. Il aurait aimé à la fois l'humilier et la traiter avec respect. Il secoua la tête pour échapper à ces idées démobilisatrices.

— Que faisons-nous des trains en attente en dehors des écluses de transit ? demanda son adjoint, le maître Alcibion.

— Qu'ils retournent à leurs lieux de départ.

— Certains trains-vapeur manquent de combustible.

— Faites venir des machines électriques des dépôts environnants pour les tracter.

Il se tourna une fois de plus vers l'écran, juste comme Ann Suba était prise en gros plan. Il trouva qu'elle avait une bouche sensuelle de jeune fille.

— Faites arrêter la directrice de l'observatoire de 87°7, et transférez-la ici. Elle sera conduite dans un compartiment résidentiel sous contrôle policier.

— Voyageur Grand Maître, intervint Alcibion, c'est un haut personnage scientifique, mondialement connu. La nouvelle de son arrestation risque de créer des mouvements hostiles dans tous les laboratoires de la Panaméricaine.

— Nous les materons.

— Quand elle accepta de s'associer aux recherches de Charlster, tous les centres scientifiques manifestèrent leur satisfaction. Tous envoyèrent des invitations pour qu'elle leur fasse l'honneur d'assister à des conférences sur l'astronomie et qu'elle prenne connaissance de leurs propres travaux. Jusqu'à présent elle n'a guère eu le temps de répondre à ces demandes.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? Vous la conduirez à cette résidence, dans un compartiment sous surveillance audio et vidéo. Allez vérifier vous-même qu'elle n'échappera pas un seul instant à l'observation, y compris dans les lieux les plus intimes.

— À vos ordres, voyageur Grand Maître, il y a un message radio de voyageur Fortalès qui demande à ce que le TUR lui soit renvoyé. Cela fait deux jours que ce train aurait dû repartir pour le Sud.

— Il ne repartira pas. Il a besoin de révisions. Et les autres TUR sont indisponibles. Ne répondez pas tout de suite, attendez qu'il insiste.

— C'est que... Il insiste depuis hier. Nous avons reçu quatre messages.

Opérasque haussa les épaules. Il aurait souhaité revoir cette vidéo sur la colère d'Ann Suba, mais cette insistance aurait surpris ses collaborateurs et il préféra s'abstenir. Il la contemplerait quand il serait seul. Cette femme ressemblait étonnamment à la mère idéale qu'il s'était imaginée quand il était un préadolescent frustré. La sienne était une femme vulgaire, laide, boursoufflée par l'alcool, que son père avait épousée pour son argent. Chaque soir avant de s'endormir, il créait donc une autre femme, fignolait son portrait chaque jour un peu plus. Il en vint à la désirer et à se masturber tandis que dans le vaste ensemble de compartiments de la demeure familiale appartenant à sa mère, celle-ci hurlait des insultes, apostrophant le monde entier.

— Faut-il aussi arrêter les autres, Louria Finister, Claudion Hyponias ?

— Non, nommez à titre provisoire cette Finister au poste de directrice.

Son adjoint baissa les yeux d'un air embarrassé.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Cristella Marlone s'est déclarée prête à reprendre ses fonctions. Elle est complètement remise de son accouchement et a engagé une nourrice pour son

enfant.

— Elle ne le nourrit pas ?

Effaré, Alcibion ne sut que répondre, ne se doutant pas que son chef pensait aux seins de Cristella qu'il avait sucés, souvent mordus cruellement. Ils étaient ronds et fermes, et maintenant gonflés de lait ils devaient offrir des perspectives nouvelles.

— Proposez à Cristella Marlone de me rejoindre. J'ai travaillé avec elle et elle sera une parfaite organisatrice pour la vie quotidienne d'un...

Il hésitait à poursuivre, aurait aimé se nommer président du Conseil, aurait supprimé le mot de Surveillance. Conseil tout court.

— Vous la nommez à titre provisoire ou pour une longue durée ? demanda Alcibion.

— Nous verrons ça plus tard.

— Quel sera son titre dans ce cas ?

— Adjointe scientifique.

— Voyageuse Marlone ne possède pas de diplômes d'un si haut niveau. Nous risquons de mécontenter toutes celles et tous ceux qui auraient vraiment droit à ce poste.

— De toute façon, ils refuseraient. Ils nous seront hostiles comme vous me l'avez fait remarquer. Je ne pense pas qu'ils se rebellent ouvertement, mais ils nous snoberont. Je veux que Cris... Cristella Marlone soit ici le plus rapidement possible. Elle m'éclairera sur les petits secrets de 87°7 Station. Je suis sûr que tous ces gens complotaient avec Charlster.

Alcibion ne savait toujours pas la raison de l'arrestation de Charlster. De vagues bruits de couloirs circulaient, mais il n'y attachait pas grande importance.

Un peu plus tard, un e-mail arriva de Yuk Station sur le détroit de Béring, à l'entrée du Chenal Noir. La III^e Flotte avait été mise en attente d'opérations immédiates, sur l'ordre de l'amiral Kinnjone. Cette fois Opérasque hurla des injures à l'adresse du vieux marin, exigea qu'on retrouve comment il avait pu faire parvenir ses ordres.

— Il semble que cet ordre ait été entériné par le gouvernement panaméricain.

— Le gouvernement c'est moi, vociféra Opérasque. Je veux dire c'est nous

tous qui avons décidé de mettre un terme à certaines complaisances, aux reniements des Accords de la CANYST.

Alcibion resta silencieux. Il ne désapprouvait pas, mais il ne pouvait non plus accepter ce que disait son chef. Le président-ministre de la Panaméricaine était toujours en place dans le train gouvernemental, à quelques centaines de mètres de là. Opérasque n'avait pas encore donné l'ordre de cerner le train pour empêcher les ministres d'en sortir. Preuve qu'il manquait d'assurance. Son pronunciamento était bancal. Son adjoint aurait aimé le lui faire comprendre, sans cependant l'affronter franchement. Mais Opérasque, calmé, retrouva assez de perspicacité pour sentir ses réticences. Il prit rapidement sa décision.

— Nous allons constituer une junte. Réduite à six personnes. Les décisions prises seront exécutables immédiatement.

— Vous pouvez m'en donner la liste ?

— Nous allons l'établir ensemble.

Un nouveau message laissait entendre que tous les grands réseaux des Soixantièmes Nord étaient depuis une heure interdits à la circulation régulière. Tous les convois à horaires fixes, tout déplacement de trains de marchandises, de convois particuliers, étaient suspendus sur toute la longueur de l'inlandsis panaméricain. Soit sur quatre mille kilomètres environ.

Prudent, Alcibion attendit la confirmation avant d'en parler à son patron. Ce dernier le regarda, incrédule.

— Allons donc, ce serait une paralysie totale du Nord.

— C'est bien ce qui est spécifié. En gros, c'est une centaine de lignes qui sont ainsi interdites à toute circulation. Je me demande ce que vont devenir les trains du travail obligatoire, les trains-usines, les trains-pénitenciers qui ne doivent jamais cesser de rouler.

Opérasque tapota les touches de son clavier et la carte des réseaux des 60^{es} apparut. Ce qui enragea le Grand Maître, tous ces réseaux étaient désormais en rouge, l'interdiction ayant déjà été enregistrée par les centrales de la Voie.

— Ordre aux Aiguilleurs de bloquer les aiguillages sur ce même réseau, lança Opérasque.

— Voyageur Grand Maître, l'ordre est parti depuis deux heures. Le Grand Maître Joukard, qui gère ces réseaux-là, a dû le répercuter et ne peut plus vous obéir. Il lui faudra la permission du président-ministre pour cela.

— Je ferai fusiller Kinnjone.

Dans sa précipitation, Opérasque n'avait pas un seul instant pensé au vieil amiral qui, depuis le terminus Sud du Chenal Noir, pouvait continuer d'envoyer ses ordres, dont celui d'opérations immédiates. Le vieux salopard l'avait bien eu. Et il redoutait d'autres négligences qui pouvaient interrompre son mouvement insurrectionnel.

— La III^e Flotte va donc se mettre en route, dit Alcibion d'une voix qu'il s'efforçait de rendre neutre. Toutes les grosses unités seront du mouvement. Il leur faudra tout de même dans les trente heures pour arriver jusqu'ici.

— Nous ne les laisserons pas arriver. Nous allons arrêter le président-ministre et son gouvernement. Il devra bien nous livrer le code qui mettra fin à cette immobilisation des réseaux. Nous sommes les Aiguilleurs, les maîtres absolus de toute circulation. Il est impossible d'effectuer quelques centaines de mètres si nous nous y opposons. Essayez d'atteindre Joukard pour qu'il mette un terme à ce déplacement de la III^e Flotte. Qu'il se débrouille, qu'il fasse preuve d'imagination. S'il doit faire sauter les centrales électriques qui alimentent le réseau et surtout les aiguillages, qu'il le fasse immédiatement.

— Bien, Voyageur.

Il réussit à contacter Joukard par radio et lui transmet la demande d'Opérasque. Le maître principal, chef de la région ferroviaire des 60^{es}, répondit simplement qu'il voulait un ordre signé du président-ministre ou au moins d'Albeyal, président du Conseil de Surveillance.

CHAPITRE 4

Lorsque Mingjen, le gros pirate, poussa sa bedaine dans le grand bureau de Nacha, ce dernier se leva précipitamment pour venir au-devant de lui, et d'un claquement de doigts ordonna à Arbaï de lui essuyer les pieds mouillés par le passage du pédiluve. Puis il serra contre lui le corps adipeux sans faire de grimace, alors que son favori fronçait son joli nez. Il prit familièrement le bras du pirate pour le conduire jusqu'à la terrasse, l'installa lui-même dans un immense fauteuil au sein de nombreux coussins. Mingjen s'y laissa aller avec un soupir de volupté ! Il sourit à Arbaï qui lui glissait un autre coussin sous les pieds, lui tapota même la joue. Nacha assis en face souriait aimablement.

— Ainsi, vous atteignîtes le repaire de ces Néos. Dommage que leur chef, ce maudit pape, ait réussi à s'échapper.

— Ils utilisèrent un dirigeable pour l'emmener à l'abri, mais nous avons fait de l'excellent travail. Nous avons ruiné Alone-Vatican et le butin, vous l'avez vu, est considérable.

— Racontez-moi ce que vous avez vu lorsque l'ombre du Serpent Gris se répandit sur vous.

Arbaï présentait à Mingjen une coupe pour qu'il se lave les mains avant de commencer son repas. Il les lui essuya ensuite, prit une autre coupe pour son maître. Le garçon ne portait qu'un pantalon blanc très près du corps, en toile très fine. Mingjen ne le quittait pas des yeux, tout en répondant à son seigneur et maître.

— C'est une ombre qui semble légère au début, mais qui ressemble ensuite à une chape de plomb. La température paraît baisser brutalement, alors que le thermomètre marque au moins quarante. Les équipages n'en menaient pas large mais j'ai su les rassurer. Nous avons distribué de l'alcool et des primes, et tout allait bien. Comme vous l'aviez prescrit, nous nous sommes séparés des deux autres jonques pour approcher de cette île d'Alone. Mais nous restions en communication avec elles. En cas de besoin elles pouvaient nous rejoindre rapidement.

— Vous avez rencontré ce baleinier à la mâture bien endommagée. Pourquoi lui avez-vous confié le secret du passage ? N'était-ce pas prématuré ?

— Seigneur Nacha, j'avais besoin d'eau. Nous avions tous besoin d'eau,

car les grandes chaleurs bouleversèrent nos prévisions et bientôt il n'y eut plus rien dans nos barriques. Ce baleinier disposait de grandes quantités d'eau et manquait d'huile. Je reconnais humblement que j'ai livré le secret par orgueil, tant j'étais heureux d'avoir vaincu la Ceinture de Feu.

— C'est tout à fait normal, mon cher, dit Nacha très suave.

Le pirate se méfiait de cette amabilité. Le bilan du raid vers Alone était médiocre. Il devait s'expliquer sur les événements qui l'avaient privé d'une jonque et de ces otages néos.

Pendant ce temps, Arbaï avait préparé un plateau de nourritures variées qu'il présenta en s'inclinant devant le poussah. Ce dernier y jeta un long regard appréciateur, et le garçon put déposer son plateau sur ses genoux. Il le fit d'une étrange façon, glissant une main en dessous. Surpris par cet attouchement, Mingjen, inquiet, surveilla Nacha qui précisément regardait en direction de la mer et n'avait donc pas surpris l'effronterie du garçon. Déjà ce dernier s'éloignait pour prendre un autre plateau et servir son maître.

— Le siège fut habilement mené, disait Mingjen, qui n'avait aucune raison de taire son rôle. Nous avons détruit ces remparts pourtant solides. Mes obus incendiaires ont fait œuvre mortelle. Nous avons pu nous lancer à l'attaque. Nous avons exterminé le plus de monde possible et empalé quelques grands prêtres pour faire un exemple, à cause des otages. Le pape sait ainsi que nous sommes des gens décidés.

— Pourquoi ces nains qui vivent à longueur de temps, on dit depuis des siècles, à bord de ce voilier nucléaire, vous ont-ils poursuivis et combattus ? Comment des gnomes si petits ont-ils pu vous obliger à la reddition ? Car enfin ce n'est pas autre chose qu'une reddition, dit Nacha qui picorait en même temps dans les coupelles. Comme Arbaï était agenouillé à côté de lui, il lui glissait parfois entre les dents un effilé de canard, un morceau de calmar ou un champignon noir.

— Nous étions très alourdis, et puis il y eut ce curieux appareil mi-dirigeable mi-hydravion qui nous bombarda et coula la jonque du capitaine Nung. Il périt dans les flammes qui détruisirent l'épave, mais nous avons recueilli le tiers environ de son équipage.

— C'était la jonque qui transportait la plus grosse part de butin, constata Nacha, avec toujours son air détaché.

Fasciné, Mingjen regardait son seigneur essuyer de son foulard de soie les lèvres du garçon.

— C'est exact, seigneur. Mais celle du capitaine Liu Tan est tout de même

bien remplie.

— Les riches objets du culte néo, avec de l'or et des pierres précieuses, étaient dans la jonque bombardée, insista Nacha. Ces gens-là n'auraient jamais dû vous rejoindre. Comment ont-ils pu faire aussi vite ?

— Le hasard, Seigneur, le hasard. Cet appareil bizarre...

— C'est un dirigeavion qui devait être construit en série dans l'usine Kurts de Lacustra City, juste au moment du réchauffement. Un fabuleux appareil. Je donnerais cher pour qu'on me l'apporte sur un plateau.

— Il faudrait un grand plateau, Seigneur, se permit de plaisanter Mingjen de moins en moins à l'aise.

— Un hasard peut-être pour le dirigeavion, mais pour cette *Chimère*, comment parler de coïncidence ?

— Ils naviguent à très haute vitesse.

— Les otages garantissaient les vies et la jonque ? N'est-ce pas le principe des otages ?

— Le capitaine de ce voilier se moquait des Néos. Il nous aurait coulés si nous ne les avions pas rendus.

— Il bluffait.

— Comment savoir ?

Nacha s'absenta quelques instants avec son favori, lui parla à l'insu de Mingjen. Le garçon, étonné, désigna le pédiluve. Nacha secoua la tête. Plus tard, voyant Mingjen sur le point de s'endormir, Nacha lui proposa de se retirer.

— Mon serviteur vous accompagnera jusqu'à votre jonque et jusque dans votre cabine, pour plus de sûreté.

Mingjen n'en croyait pas ses oreilles. Nacha lui livrait son petit ami, sachant fort bien qu'il en profiterait sans vergogne ?

— Un sampang vous attend dans le canal souterrain.

Les deux hommes partirent, l'un fortement appuyé sur l'autre plus jeune et caressant ses hanches de sa main boudinée. Le sampang comportait un abri, un dais dont on pouvait fermer les rideaux. Ce que fit le garçon à la grande satisfaction de Mingjen. Puis Arbāi se retourna comme pour se dévêtir, fit face à Mingjen, la main armée d'une lame de sabre qu'il enfonça à trois reprises

dans le ventre du pirate.

CHAPITRE 5

Kurty n'adressait plus la parole à Liensun, ne lui ayant pas pardonné sa trahison à Magadangrad, quand il avait livré aux autorités de ce port l'homme qui se cachait à bord du baleinier. Certes, c'était un sale individu qui vendait de l'alcool frelaté et empoisonnait les gens, mais Kurty estimait qu'il devait protection à tous ceux qui vivaient sur son bateau. Liensun avait réussi à faire débarquer cet homme qui avait été aussitôt arrêté.

Le soir où Lien Rag avait reçu tous les nouveaux venus, dont son fils qu'il avait cru perdre à jamais, le commandant de la *Salamandre* avait refusé de lui serrer la main. Fleur avait essayé de l'amadouer, mais Kurty était resté ferme et avait quitté la réunion de bonne heure. Désormais il préparait sa future campagne de chasse aux cachalots. Lien Rag lui avait décrit en partie ce passage que le pirate Mingjen baptisait du nom de Serpent Gris.

— Nous y avons vu d'énormes cétacés qui désormais empruntent ce passage sans avoir à plonger à de grandes profondeurs.

— Exactement ce qu'il faut à mon équipage qui, avec les cachalots essoufflés qui remontaient du fond de l'océan, ne prenait pas de gros risques. Désormais, ils devront se battre pour gagner leur vie.

Bien qu'ils se soient rachetés par la suite, les marins du baleinier lui étaient devenus suspects. Ils s'étaient mutinés dans le port d'Anadyr, exigeant d'être rapatriés aux Kerguelen, et Kurty ne le leur avait jamais pardonné comme il n'avait jamais pardonné à Liensun.

Cette attitude intransigeante révoltait Fleur. Elle aimait ce garçon, mais ne l'acceptait pas aussi psychorigide. Il restait solitaire et intraitable dans ses convictions, sans la moindre indulgence pour les travers, les erreurs des autres. Elle avait réussi à plusieurs reprises à le décontracter. Il l'avait prise dans ses bras, l'avait embrassée, mais alors qu'elle attendait ses caresses il se détachait d'elle. Furieuse elle s'en allait, mais revenait quand sa colère était tombée. Il ne disait rien, et elle se demandait s'il avait des remords ou s'il estimait être dans la logique de sa volonté.

Parfois elle rendait visite à Grathe qui vivait avec son ami dans une petite maison à l'écart de la ville, et se confiait à lui.

— Il est né d'une femme du Bulb, une sorte de sylphide phosphorescente, m'a dit mon père, une fille presque irréelle que le père de Kurty adorait, mais

qui s'évanouissait parfois pour ne réapparaître que bien plus tard.

— C'est la vérité, dit Grathe. Sa mère a un jour disparu définitivement. Peut-être a-t-il le regret de ce qu'il n'a pas réellement connu. Enfant, il était joyeux et la chèvre garou qui le nourrissait, une hybride un peu folle, l'aimait tendrement. Elle mourut avec Kurts dans la fameuse Locomotive pirate qui était devenue l'objet d'un culte effarant pour des millions d'hommes. Kurty n'a peut-être jamais pu s'adapter à notre univers, à notre psychologie. Le Bulb était si bizarrement peuplé avec, dans ce que nous appelions les fonds, des populations étranges, issues de croisements inconnus.

— Tu crois que Kurty serait le fruit d'une créature semblable ? Une fille créée par ces imbéciles de chercheurs qui s'amusaient à fabriquer des Roux, des garous ?

— Je n'ai pas d'explications, je ne peux que rapporter ce que j'ai vu, ce que l'on m'a raconté du séjour de Kurts dans le Bulb, à l'époque où ton père perdit la tête et resta dans un état végétatif des années durant. Je le tiens de son cousin que l'on appelait Gus à l'époque, avant qu'un appareil ne lui redonne ses jambes. Après, il redevint peu à peu Lienty. Tu sais, c'était un univers en folie, sens dessus dessous. Sans le docteur Isaie, je serais resté dans cette tribu régressive dirigée par un gourou halluciné.

Il ne disait pas que le petit docteur Isaie l'avait tout de même fourré dans sa couchette.

— Tu devrais en parler à Lien Rag. Ton père seul peut t'éclairer, car il était très proche de Kurts, le père de ton amoureux.

— C'est vite dit. Moi je suis amoureuse. Lui ? Je n'en sais rien.

CHAPITRE 6

Lorsque les policiers repartirent avec Ann Suba, le groupe de chercheurs qui avait essayé de s'opposer à cette arrestation resta au centre de la grande salle, désarmé. On avait commencé par Charlster et maintenant c'était cette grande physicienne qui partait à son tour.

Louria, qui venait d'être désignée par e-mail comme directrice, attira l'attention pour déclarer qu'elle refusait ce poste. Un certain Randwell, astrophysicien, prit alors la parole pour lui demander d'accepter.

— Cristella Marlone vient de solliciter sa réintégration, son congé maternité étant terminé, et nous ne souhaitons pas qu'elle s'installe à nouveau dans le bunker.

Ainsi désignait-on le bureau directorial légèrement surélevé par rapport à tous les autres et doté de vitres épaisses (pare-missiles ?) qui plongeait l'endroit dans une lumière verdâtre assez déplaisante. Dès qu'elle prit ses fonctions, Ann Suba avait fait sceller deux d'entre elles pour rester en contact avec ses collègues.

À la grande surprise de Louria, Claudion Hyponias se joignit à Randwell pour qu'elle prenne la tête de l'observatoire.

— Nous sommes tous plus ou moins menacés, dit-il, parce que malgré leurs hypocrites efforts de libéralisme, la science que nous exerçons reste suspecte à plus d'un titre. Ils veulent prouver à l'opinion publique que cet observatoire, comme tous ceux qui se sont créés, peut devenir à court terme un foyer de subversion.

— Le subversif, c'est Opérasque qui destitue Albeyal, passe outre les ordres du gouvernement, lance quelqu'un.

— Opérasque, avec sa perpétuelle référence aux Accords de la CANYST, trouvera suffisamment de fidèles pour apparaître comme le légitime héritier des Maîtres Suprêmes de jadis. Il y a dans cette Compagnie des nostalgiques de la grande société ferroviaire qui régnait sur le monde entier.

En même temps qu'il parlait, Claudion lui clignait de l'œil. Pour poursuivre les recherches entreprises par les deux savants arrêtés, elle devait accepter. Charlster et Ann Suba auraient souhaité qu'ils poursuivent leur œuvre.

— Bien, dit-elle. Je suis disposée à prendre cette responsabilité, mais je m'engage devant vous à protester contre l'arrestation de Charlster et d'Ann Suba, à ne pas accepter des directives sur la façon dont nous devons envisager nos travaux, à abandonner ce poste si l'un des deux est libéré.

Plus tard, elle se retrouva dans la cabine de Charlster en train de vérifier l'ombre portée sur Silver Anaconda, souriant à cause de cette appellation qui agaçait tant Ann Suba. Cet agglomérat de poussières lunaires et de cendres que Charlster avait réussi à former, non sans mal, était très sinueux, très difficile à maintenir dans une certaine cohésion et dépendait étroitement du manipulateur des différents appareils. Le vieux savant s'avérait un bricoleur de génie, mais un bricoleur qui utilisait des matériaux de récupération. Il avait réussi à regrouper toutes les commandes sur un très vieil ordinateur acheté chez les brocanteurs voisins. Une machine très lourde, très lente avec des ratés. Et chaque raté pouvait créer un trou dans le nouveau DAI allégé, ce qui sur Terre correspondrait à une hausse brutale de la température. Elle imaginait un navire remontant vers le Nord dans ce passage miraculeux, soudain accablé par une torride chaleur qui bloquerait ses moteurs, ferait mourir l'équipage de déshydratation. Ce n'était là qu'une hypothèse non fondée, mais Charlster lui-même pensait que le secret de ce passage était depuis quelques semaines, voire quelques mois, découvert. Il y avait de chaque côté de la Ceinture de Feu des navigateurs téméraires qui sans relâche testaient cette barrière infranchissable. L'un forcément découvrirait tôt ou tard le corridor maritime navigable.

Pour effleurer les touches avec légèreté, elle s'était assise sur la couchette du vieux savant. Elle éprouvait une émotion profonde à la pensée qu'il allongeait là son vieux corps fatigué, se demandait si dans sa cellule il disposait d'un minimum de confort. Lui donnait-on ses médicaments, pour l'hypertension, le cœur ?

Le schéma virtuel de ce DAI *bis* apparut enfin sur l'écran et tout de suite elle repéra un tourbillon inquiétant, un maelström comme les appelait Charlster. Il fallait à l'aide des touches agir sur les lasers, les émetteurs de différentes longueurs d'ondes, les ultrasons, pour tenter de neutraliser l'élément perturbateur, un amas magnétique, positif ou négatif, qui situé au centre de ce mouvement tournant de particules les attirait ou les repoussait, en créant des trous par lesquels le Soleil venait brûler la planète à hauteur de l'équateur.

La sueur ruisselant sur tout son corps, elle ôta sa combinaison, resta en sous-vêtements pour poursuivre sa délicate intervention.

— Chirurgicale, s'écriait Charlster, une intervention chirurgicale comme si nous opérons en microchirurgie dans quelque zone fragile du cerveau.

Ses doigts habiles apaisaient peu à peu ce remous qu'elle assimilait à une dépression météorologique. Lorsque les poussières se comporteraient avec moins d'incohérence, DAI *bis* aurait repris sa fonction d'origine, et le téméraire navigateur engagé entre les deux tropiques pousserait un grand soupir de soulagement.

À cet instant, le léger frottement d'une carte magnétique déclenchant l'ouverture de la porte la fit tressaillir. Des policiers, un agent secret qui la surprendraient en flagrant délit ? DAI *bis* n'était connu que d'eux quatre seulement et il représentait le commencement d'exécution du programme Permafrost, programme dont Opérasque ne voulait plus entendre parler et qu'il était bien capable de mettre hors la loi.

Claudion entra et dans sa stupéfaction de la voir là en petite tenue il oublia de fermer la porte. D'un geste brusque, conséquence de sa panique, elle lui intima l'ordre de repousser le battant. Il le fit, s'appuya contre, eut une expression dégoûtée.

— Tu viens ici satisfaire tes fantasmes ? Tu te fous à poil pour t'allonger sur la couchette du vieux et imaginer qu'il te caresse à défaut de pouvoir te pénétrer ?

— Tu devrais regarder le thermomètre sur ta gauche. Tous ces appareils dégagent deux kilowatts dans un volume de vingt mètres cubes. Ce qui s'ajoute au chauffage impossible à couper. Si tu peux résister plus de cinq minutes ce sera un exploit. Maintenant, en réponse à l'offense de ta question, va te faire foutre.

Elle s'assit sur la couchette, apporta quelques retouches à l'apparence générale de DAI *bis*. Il y avait un temps retard considérable entre ses manipulations et la confirmation du bon choix. Un retard très angoissant.

Lorsqu'il se détacha de la porte, sa combinaison émit un bruit de ventouse. Il se retourna et vit que la condensation humidifiait le battant, et il avait une furieuse envie de dégrafer son vêtement mais, après ce qu'il venait de lancer méchamment, ne pouvait s'y résoudre.

Elle essayait de faire comme s'il n'était pas là, mais sa respiration s'était précipitée et elle craignait qu'en rivant son regard sur sa poitrine à demi dénudée, il ne s'en rendît compte. Elle le détestait en cette seconde, mais un trouble physique noya sa volonté, la fit rougir. Elle le désirait follement et en dépit de sa résistance son corps se préparait à l'amour, selon un mécanisme réflexe qui s'était façonné tout au long de leur liaison et ne se laissait pas abuser par leur bouderie actuelle.

Claudion saisit cette atmosphère fiévreuse, incitatrice, et sans la quitter des

yeux ouvrit sa combinaison à son tour. Louria cédant à la force de l'habitude, merveilleux alibi, acheva de se dénuder, se renversa en travers de la couchette, les genoux hauts.

Ils dormirent là, ne pouvant se désunir, recommençant indéfiniment leurs étreintes. Ils haletaient dans cette chaleur à odeur d'ozone, mêlant leur ressentiement au plaisir, se déchirant à belles dents pour ensuite lécher leurs blessures, réelles ou d'amour-propre. Il l'insultait en la besognant, elle lui répondait en le caressant en même temps habilement. Lorsqu'il croyait la dominer pour mieux se venger de sa trahison, elle finissait par le renverser sous elle, le rendant esclave du plaisir qu'elle lui donnait, satisfaite de le voir se pâmer avec des airs évanescents, féminins, s'abandonner à sa domination.

Avec retard, le lendemain matin, elle se retrouva dans le bunker complètement étourdie, croyant avoir rêvé, mais son corps brisé, ulcéré par trop d'insistance amoureuse, sa bouche tuméfiée, sèche, lui rappelaient la réalité. Plus tard elle vit entrer Claudion et il vint droit à son bureau, l'affolant. Elle eut durant quelques secondes la pensée absurde qu'il venait reprendre le cours interrompu de leur folie érotique. Il avait les yeux cernés, la bouche pâteuse, mais l'œil brillant de convoitise lorsqu'il murmura :

— Tu as entendu les nouvelles ?

— Comme si j'avais eu le temps. Charlster ? Ann Suba ? Quelle catastrophe aujourd'hui ?

— Non, Kalagan, Wist Kalagan est revenu à NPST. Hier à la tombée du jour.

— Au bout de quinze jours ?

— Dans le traîneau, tiré par les chiens à bout de forces. Assis dans les fourrures, raide comme un piquet, congelé et mort depuis longtemps.

Elle n'eut qu'une seule réaction qui le rendit bêtement heureux.

— Bourguine ?

— Disparu.

Elle se rendit compte alors que les chercheurs bavardaient d'un poste de travail à l'autre. Même si Kalagan n'était pas connu d'eux, la nouvelle de cette mort les passionnait à cause de Bourguine, leur collègue astrophysicien qui l'avait accompagné dans cette randonnée mortelle.

— Les enquêteurs sont perplexes. Les chiens étaient exténués mais non affamés. Ils avaient été nourris. Et certainement avec du poisson gelé car ils

n'acceptaient pas autre chose. Donc par quelqu'un qui s'y connaissait.

— Sait-on de quoi Kalagan est mort ?

Elle s'efforçait de rester indifférente, mais n'y parvenait pas totalement. Aussi désagréable qu'il fût, Wist avait fait partie de sa vie, avait usé d'elle, en grand pervers qu'il était, mais elle avait accepté ces jeux suspects. Elle souhaitait qu'Hyponias ne s'en rendît pas compte, mais il était trop épuisé pour le faire.

— Nous voici privés d'un informateur, dit-il. Nous risquons de ne plus rien savoir sur Anthony.

Elle décida qu'il n'y avait aucune allusion perfide dans cette déclaration. Elle ne répondit pas, n'eut pas un geste équivoque, désirant plus qu'autre chose que leur vie reprenne toute sa saveur ancienne.

— J'ai consulté Upsilon. Il y a des messages, mais toujours en cette langue inconnue. Tu as vérifié les ordinateurs qui travaillent pour nous dans la salle ?

— Pas ce matin, j'irai à la pause de la mi-journée.

— Avant de te... rencontrer chez Charlster cette nuit, j'avais réexaminé la biographie de Bourguine, son arbre généalogique, et une anomalie m'a frappée. Je ne sais ce que ça peut donner, mais je n'y avais pas prêté attention jusque-là. Il s'agissait d'un simple nom.

Il se pencha vers son ordinateur et tapota un nom : Melchaye.

— Ça ne te dit rien ?

Elle secoua la tête.

— Ceux qui portent ce nom faisaient partie de ces isolés qui vivent dans des cabanes en bois que fréquentent les touristes. Il y avait des fabricants de coucous, nous sommes payés pour le savoir, des gens qui tissent la laine d'ovibos, d'autres qui servent de guides pour visiter la grande forêt qui a survécu à la glaciation. Il y a aussi ceux-là.

Il pointait son index sur l'écran.

— Oh, dit-elle, les...

Puis elle se tut, tapota à son tour le mot laitier avec un point d'interrogation.

— C'est exact.

Elle continua la frappe, expliquant qu'elle les avait d'abord soupçonnés à cause de leur air bizarre, quand elle leur avait posé des questions. Notamment, elle leur avait demandé s'ils n'avaient pas vu des aurores boréales dans le coin, utilisant cette façon détournée pour voir s'ils avaient pu surprendre des traînées ionisées dans le ciel.

À son tour Hyponias écrivit deux lignes sur le clavier.

— La grand-mère de Bourguine s'appelait Sonia Melchaye, et aurait aujourd'hui quatre-vingts ans environ si elle se trouve toujours en vie.

En réponse, Louria lui précisa que chez les laitiers en question il n'y avait pas de vieilles personnes, juste un couple d'une cinquantaine d'années. Elle avait vite renoncé à les soupçonner au profit des Harasson, et avec ces derniers elle avait vu juste.

Comme leur duo silencieux commençait à intriguer, il appuya sur la touche d'effacement et leur dialogue en écriture virtuelle disparut sans laisser de trace. À condition que l'Ordinateur ne soit pas relié secrètement à un *suspicious screen*, mais Ann Suba l'avait vérifié et affirmait que non.

Lorsqu'elle le put, Louria se rendit dans la pièce 17A où les ordinateurs travaillaient uniquement pour eux, recherchant tout ce qui pouvait bien se cacher sous le nom général d'Anthony.

Claudion l'y rejoignit, lui dit qu'il faisait des recherches sur les écrits laissés par l'une des présidentes du satellite Bulb, lorsque ce dernier effectua la longue traversée spatiale qui devait le conduire aux abords de la Terre.

— Un voyage qui dura des siècles et vit se succéder la même famille à la tête du gouvernement interne.

— Une monarchie, alors ?

— Leur comportement était celui de démocrates autoritaires, mais les gens étaient tout de même libres. Par la suite se formèrent les deux groupes antagonistes, Salt contre Sugar. Sugar qui devint Ragus, puis Rag.

— Et qu'as-tu appris de ces lectures ?

— Qu'à l'origine deux sortes de parasites hantaient l'organisme des Bulbs. Les uns ressemblaient à de grosses libellules de deux mètres de haut avec des ailes, des extrémités se terminant en une sorte de main, et l'autre race était celle des laineux assez évolués, mais vivant dans la jungle de la flore intestinale du Bulb.

— C'est dégoûtant, dit-elle avec une grimace. Mais comment appelait-on

les grosses libellules ?

— Des gargouilles, parce qu'au début les premiers explorateurs les aperçurent juchées sur des éminences comme les gargouilles des anciennes cathédrales. La langue inconnue pourrait être la leur.

— Vivaient-elles encore quand le Bulb s'abîma dans l'océan Pacifique ?

— Je n'en sais rien. Les récits n'en parlent pas et ces gens qui vécurent dans le satellite, comme Lien Rag, Lienty Ragus, etc., n'ont pas souvenir de ces deux parasites. Il faut dire que toute une population hétéroclite avait pris leur place et n'était pas tellement différente, en ce sens qu'elle profitait de cet organisme vivant sans lui être utile.

Ce même jour, la radio laissa entendre que Kalagan avait dû trouver la mort lors d'une chute brutale de grande hauteur. Peut-être s'était-il aventuré sur un sérac, d'où il avait basculé. Mais quelqu'un l'avait installé sur ce traîneau et avait dû guider les chiens jusqu'à quelques kilomètres de NPST. Une fois là, ils avaient retrouvé naturellement leur piste.

Le lendemain matin, lorsque Cristella Marlone fit son apparition dans la salle, tout le monde arrêta son travail, toutes les têtes se relevèrent. Personne ne parut la regarder alors qu'elle marchait droit vers le bunker. Louria se leva, un vague sourire sur les lèvres.

— Je viens vous dire au revoir, dit l'ancienne directrice. Je suis appelée auprès du Grand Maître Opérasque, comme adjointe scientifique. Nous resterons donc en contact, car j'aurai dans mes attributions la gérance de cet observatoire.

Était-ce une simple information ou une menace sous-entendue ? Louria ne la félicita pas, lui demanda simplement des nouvelles du petit Rom, son fils nouveau-né.

— Il va très bien, bien sûr je le prends avec moi à Salt Lake Station. Il ressemble étonnamment à son père, auquel je vais d'ailleurs le présenter. Je pense qu'il est temps.

Effarée, Louria se demanda quelle serait la réaction de Charlster lorsque cette femme lui apporterait le bébé.

Lorsqu'elle s'éloigna, la physicienne nota qu'elle avait maigri, qu'elle avait aussi rajeuni. Ce n'était plus la femme qu'elle avait connue au début.

CHAPITRE 7

Malgré sa polyarthrite, Pie XIII arriva au rendez-vous de la mer de Weddell dans son dirigeable personnel *Vatican-Saint-Jean*, et fut installé dans les locaux de la colonie patagone où le colonel Magon veillait à la sécurité. Leur bateau ancré à la limite de la banquise, les Simone étaient déjà présents, ainsi que Yeuse. Gdami avait réussi à convaincre Jdriège d'assister en observateur à cette réunion. Déjà, un protocole d'accord avait été signé par les participants, reconnaissant au Peuple du Froid la souveraineté sur la zone taboue, à l'intérieur de laquelle étaient conservées dans des réservoirs géants plusieurs millions de tonnes de fuphoc.

Tom-Tom invita Lien Rag à bord de son navire, et ne lui cacha pas son inquiétude au sujet de la garnison qui surveillait les entrepôts.

— Vous vous souvenez de Centdix, ce jeune garçon qui avait pris la tête d'une insurrection contre le Conseil du Tabernacle et moi-même ? C'est lui qui dirige la garnison où tous ses anciens compagnons de rébellion l'ont rejoint, plus quelques jeunes gens qui étaient volontaires pour ce poste.

— Centdix cause des ennuis ?

— Non, il est fidèle à la parole qu'il m'a donnée, mais une fraction s'est séparée du reste de la garnison et prétend ne pas vouloir évacuer les entrepôts, ni les laisser vider par les membres de cette conférence de la mer de Weddell.

— Que comptez-vous faire ?

— Nous devons prendre une décision rapide avec les membres du Tabernacle. Puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas utilisé le dirigeavion pour venir ici, mais la *Salamandre* ? Par ailleurs, je suis ravi pour vous que ce beau baleinier ait retrouvé son élégante silhouette d'avant son voyage en hémisphère Nord. Il a été superbement refait.

— Le dirigeavion était en mission et je voulais honorer Kurty pour le travail qu'il a fait sur son bateau, être le premier à naviguer à son bord.

Il ne disait pas qu'il accompagnait Fleur parce qu'elle était malheureuse de l'attitude de Kurty qui se cantonnait de plus en plus dans un rôle de solitaire autoritaire. Elle lui avait rapporté les révélations de Grathe sur ses origines, sur sa mère, sur son enfance, la mort de son père Kurts avec sa nourrice Gueule-Plate, la chèvre garou. Il n'avait pu que confirmer, ajouter quelques

détails sur cette créature merveilleuse dont son ami était éperdument amoureux au point qu'il ne put jamais l'oublier.

Le pape voulut rencontrer Lien Rag et Tom-Tom, afin de les remercier de leur intervention pour sauver les otages que le pirate Mingjen emportait à l'autre bout du monde. Il serra longuement leurs mains, les assura qu'il n'oublierait jamais ce qu'ils avaient fait, et que désormais ils tiendraient une place particulière dans ses pensées et surtout dans ses prières.

— Je sais que l'un de vous deux est athée et que l'autre accorde ses pensées à un culte différent, mais soyez certains que je serai votre intercesseur auprès de Dieu et que durant toute ma vie terrestre je serai à votre entière disposition en cas de besoin.

Ce même soir, ils eurent une réunion informelle au cours du repas que leur offrit Yeuse dans les installations de la colonie. Ce fut Lien Rag qui créa une grande surprise en annonçant qu'il avait réussi à entrer en communication avec un Grand Maître Aiguilleur du nom de Fortalès. Il expliqua que ce haut dignitaire de la Caste dirigeait une commission d'inspection du réseau de l'Éternelle nuit, dans le Chenal Noir.

— C'est le commandant Kurty qui, ayant eu avec lui des rapports d'une grande courtoisie, m'a conseillé de le contacter. Cet homme, bien que d'un haut grade chez les Aiguilleurs, est un réaliste. Il n'a pas le même jugement sur la situation mondiale actuelle que celui qui risque de devenir le grand patron de la Caste, autrement dit Opérasque. Fortalès s'est montré très conciliant avec le commandant Kurty, aussi dernièrement j'ai pu avoir une conversation avec lui, à partir du dirigeavion qui s'était rapproché considérablement de la sortie sud du Chenal Noir. Je lui ai parlé de cette réunion que nous envisagions ici, dans la mer de Weddell, et il m'a fait part de son désir d'y participer, même si c'était à titre d'observateur.

Tous les présents parurent évidemment étonnés, mais non choqués, et le pape le premier dit qu'il serait heureux d'envoyer, s'il le fallait, son propre dirigeable chercher un homme d'aussi bonne volonté.

— Vous auriez dû le faire, lança Yeuse à Lien Rag, jugeant plus correct de le vouvoyer dans des circonstances pareilles.

Lien Rag consulta sa montre et sourit.

— Je lui ai envoyé le dirigeavion et je pense qu'ils sont sur le chemin du retour. C'est mon cousin Lienty qui pilote. J'ai anticipé sur votre accord, mais si vous estimez que sa venue mérite quelques réserves, il ne sera qu'observateur. Je ne pense pas qu'il désire à tout prix être de ceux qui se verront attribuer une certaine quantité de fuphoc de la Guilde des

Harponneurs. Le réseau du Chenal Noir fonctionne et le ravitaillement en carburant est normal. Mais nous pouvons profiter de cette rencontre pour un tour de table très profitable. Nous avons de nombreuses questions à étudier sur pas mal de sujets.

Tom-Tom et Lien Rag détenaient seuls le secret du Serpent Gris, mais des gens comme Yeuse, Gdami, s'étonnaient que le dirigeavion et le bateau des Simone aient pu poursuivre les pirates jusqu'à une position nord aussi proche de la Ceinture de Feu. En fait, dans une région où les deux auraient pu subir des dommages irréparables et où les hommes auraient risqué leur vie. Voyant que le pape le regardait d'un air entendu, Lien Rag en conclut que les otages, des prélats et des prêtres responsables de services pontificaux, avaient dû raconter leur épopée à Pie XIII et lui faire part de leur surprise d'avoir pu être entraînés aussi près de l'équateur. Tous ces gens se posaient des questions et il devrait se mettre d'accord avec Tom-Tom pour décider de ce qu'ils feraient.

On arrivait à la fin du repas lorsqu'on vint dire discrètement à Lien Rag que le dirigeavion venait de se poser et naviguait justement vers la colonie patagone. D'ailleurs, Yeuse quitta la table pour aller accueillir cet important cadre Aiguilleur.

— Je crois, dit Lien Rag, que l'appareil a une certaine avance sur l'horaire.

Il rejoignit Yeuse et tous deux se retrouvèrent avec un détachement militaire sur l'appontement principal de cette pêcherie.

Lien Rag fut heureux que Kurty les rejoigne. Il était le seul à avoir approché Fortalès et sa venue conviendrait certainement à ce Grand Maître Aiguilleur.

Très à l'aise, très vif, Fortalès débarqua rapidement, salua Kurty joyeusement, s'inclina devant Yeuse pour lui baiser la main, à la grande surprise de la présidente. Mais le regard de cet arrivant ne lâchait plus le visage de Lien Rag et tous les présents crurent y lire une grande émotion.

CHAPITRE 8

Le blizzard parut s'apaiser en fin de journée, reprit de plus belle la nuit et plusieurs congères coureuses vinrent fracasser la partie nord de la verrière encore épargnée jusque-là. Un tourbillon de glaçons attaqua les wagons d'habitation et le vent réussit à desceller les roues à boudins qui de toute éternité s'étaient solidarisées aux rails. Ces wagons allèrent bousculer d'autres voitures et ce furent des cris, des lamentations qui sortirent Movane de son sommeil. Son premier réflexe fut de vérifier l'écran de surveillance. Garg avait rejoint sa couchette et dormait sous le gros duvet. Rassurée, elle s'équipa pour sortir dans la station et découvrir la raison de ce vacarme. Trois wagons étaient encastrés les uns dans les autres et on essayait de désincarcérer deux personnes coincées dans leur compartiment. L'une d'elles, une femme, criait avoir le ventre traversé par un éclat de planche.

Movane aperçut Nugssag qui avec d'autres pêcheurs se servait de sa forte carrure pour essayer de soulever l'une des voitures. Ils réussirent à la maintenir à plus d'un mètre des rails, le temps qu'un garçon plus svelte se glisse dessous et disparaisse complètement. Les quatre pêcheurs haletaient sous l'effort, et à travers leur visière Movane découvrait leurs visages ruisselants de transpiration. Elle imagina leurs muscles tendus sous leur combinaison et en fut troublée. Elle se détourna, alla voir les personnes recueillies dans la petite gare, deux wagons accolés par un soufflet rapiécé de toutes parts. Les rescapés entouraient le poêle central où brûlait de l'huile de poisson empestant l'air. Ils buvaient un mélange de bière et d'alcool.

Le vent secouait fortement la gare et le chef de station devait se jucher sur un escabeau pour empêcher les tuyaux du chauffage de se déboîter. Il criait qu'on lui apporte de la ficelle pour les relier ensemble, mais personne ne réagissait. Il avisa la jeune fille, lui indiqua où elle pourrait en trouver tout un peloton dans le tiroir-caisse. Celui-ci tinta lorsqu'elle l'ouvrit pour prendre la ficelle.

— Il y a des matelas de varech dans le coin du poste d'aiguillage, transporte-les ici.

Il la rejoignit alors qu'elle se penchait pour soulever une de ces paillasses lourdes. Il lui caressa les fesses et elle protesta :

— Panige, arrête, ou je le dis à ta femme.

— Elle est partie chez ses parents pour huit jours. T'as qu'à imaginer que c'est Nugssag.

— Ce serait difficile avec ta bedaine de te prendre pour lui. Elle avance tant qu'elle t'empêcherait de le faire.

Il finit par la laisser tranquille et ils tirèrent les paillasses jusque dans la salle du poêle. Les gens rechignèrent à s'y allonger. Ils prétendaient qu'au-delà du poêle, ils grelottaient.

Nugssag et ses amis arrivèrent avec trois autres personnes, dont la femme blessée au ventre par un éclat de bois. Il n'y avait pas de médecin sur place, même pas une infirmière. Le bout de bois dépassait de ses vêtements amidonnés par le sang coagulé. Elle était encore consciente et appela Movane pour lui demander de lui retirer cette flèche de bois.

— Elle me torture les intestins, lui dit-elle.

— Si je le fais, je libère la plaie et peut-être une veine, ou pire une artère. Elle doit avoir des échardes qui te déchireront encore plus.

Nugssag la rejoignit.

— On ne peut quand même pas la laisser comme ça.

Une jeune femme arriva avec des pansements et de la bourre de coton. À tous les trois ils dégagèrent le ventre de la blessée, entourèrent la flèche de bois de cette bourre. Movane dut faire un effort pour ne pas s'évanouir à la vue de ce piquet de bois qui disparaissait en partie dans le corps de la malheureuse.

Jamais elle ne serait parvenue à le retirer, car Nugssag dut s'arc-bouter pour le faire. Très peu de sang jaillit, mais par contre une odeur puante se répandit avec le contenu de l'intestin que la bourre absorba. Ceux qui couvaient le feu se retournèrent avec des regards désapprobateurs.

Movane n'eut que le temps de s'écrouler sur une chaise, de fermer les yeux. Durant quelques secondes elle perdit tout contact avec la réalité. Quand elle revint à elle, Nugssag la contemplait avec inquiétude.

— Je vais te ramener chez toi.

— Non, ça ira.

Sans tenir compte de ses protestations, il l'enleva dans ses bras et sortit de la gare, se détourna des wagons accidentés pour se diriger droit vers celui des Marqua.

— Je t'assure que ça va très bien. Dépose-moi.

Elle finit par hurler, mais dans le vacarme du blizzard il ne l'entendait pas. Il se contenta de presser le pas et quand elle se débattit, il la serra si fort qu'elle crut qu'il lui brisait les os. Il entra dans le sas, alla tout droit à son compartiment et la déposa sur sa couchette. Lorsqu'il la vit ainsi étendue, un peu pantelante, il défit sa cagoule, et à travers ses cils baissés elle lui vit une expression qu'elle connaissait bien. Alors elle s'assit, pivota pour déposer ses pieds au sol, se leva. Ses jambes tremblaient un peu, mais elle put marcher.

— Je te remercie, Nugssag, tu peux me laisser. On doit avoir besoin de toi là-bas pour retirer les gens des wagons, et aussi pour essayer de remettre ces derniers en place.

— C'est toi qui as besoin peut-être de moi. Ça te ferait du bien. Ensuite tu pourras dormir.

Elle s'énerva.

— Ça te ferait surtout du bien à toi. Je ne veux pas que tu restes ici.

Il finit par sortir par le sas, mais revint tout aussitôt.

— Il y a de drôles de traces autour de chez toi.

— Qu'inventes-tu encore pour t'accrocher ?

— Je te dis qu'il y a des traces bizarres. On dirait qu'un chien esquimau tourne autour du wagon. Mais un chien avec des pattes énormes.

Movane essaya de sourire en haussant les épaules.

— Tu devrais rejoindre les autres. Il n'y a pas de chien esquimau géant, surtout pas avec ce vent. Dans ces cas-là ils grattent furieusement la glace, s'y enfouissent et attendent que ça passe. Ils détestent le blizzard.

— Tu n'as même pas la curiosité de venir voir ?

— Je vais me coucher et dormir surtout. Je te remercie de m'avoir transportée ici, mais nous nous reverrons demain. Tiens, j'irai te réveiller demain matin.

Il s'en alla et elle verrouilla le sas, se précipita sur l'écran. La forme allongée sous le duvet gonflait toujours celui-ci. Elle ouvrit la porte, ne retrouva pas l'odeur d'ozone et sous le duvet il y avait une couverture roulée en cylindre.

CHAPITRE 9

Le président Tharbin finit par confier à Songe que Nacha était en réalité le chef d'une bande de pirates qui jusque-là ravageaient les côtes de l'ancienne Chine, de Corée et du Japon, et qui avec la découverte du Serpent Gris souhaitaient étendre leurs raids aussi loin que possible au Sud.

— Ils ont commencé avec l'attaque de l'île d'Alone et sa mise à sac. Nacha a la haine non seulement des Néos, mais aussi du pape actuel qu'il a rencontré lorsqu'il était enfant. Que s'est-il passé alors, je l'ignore, mais comme à cette époque Nacha perdit ses parents, peut-être que les Néos en sont responsables.

— Lorsque nous survolions le Serpent Gris, il m'a montré des jonques qui remontaient vers le Nord, en me disant que c'étaient celles du pirate Mingjen.

— C'est cela.

— Il m'a aussi parlé des Aiguilleurs qui occupent une concession dans la station de Yiengkow. Ils surveillent la construction d'un réseau, le réseau Manchou.

— Qui devrait rejoindre le réseau Mongol puis le réseau Sibérien, le nôtre. Mais nous sommes contrariés dans nos plans par ce Tibétain Fangh que tu connais bien.

Elle ne sut que dire, tant la surprise était grande. En fait, elle n'était parvenue dans la Compagnie du Consortium des Bonzes, dirigée par Tharbin, que pour s'éloigner de ce Fangh, le Tibétain devenu seigneur de la guerre dans des régions autonomes du centre Asie.

— Je lui ai envoyé Murmose depuis quelques mois, et je n'ai plus de nouvelles d'elle.

Murmose ! Lorsqu'elle avait atteint Palmyr Station, cette Murmose l'avait mise en prison et torturée. Un jour, tandis que deux policiers la tenaient, cette monstrueuse fille la frappa au ventre jusqu'à ce qu'elle vomisse, puis lui avait écrasé la tête de son pied en lui ordonnant de lécher ses vomissures. Cette haine à cause de Liensun qui s'était joué de cette grosse fille, jadis. Murmose connaissait les relations affectives entre le fils de Lien Rag et Songe, et en concevait une rage destructrice. Tharbin savait tout cela, mais parlait de Murmose sans y faire allusion.

— Elle devait approcher Fangh.

— Il aurait fallu une fille autrement belle pour le séduire. C'est un homme austère et méfiant.

— Il n'était pas question pour Murmose de le séduire, mais de le tuer.

Avait-elle bien entendu ? La voix de Tharbin n'avait eu aucune inflexion, aucune hésitation. Il avait prononcé cette horreur comme il aurait prononcé que le temps allait changer. Il se souciait peu de ses réactions.

— Fangh devient trop indépendant, trop ambitieux. Il rêve de conquérir la Mongolie et une partie de la Sibérie, jusqu'à la mer du Japon. Il arme en secret des groupes de bandits mongols pour attaquer les travailleurs sur les réseaux en construction.

— C'était Helmatt des Échafaudages tibétains qui m'avait envoyée vers lui, avec pour mission de faire la paix entre eux, pour commencer. Les Échafaudages étaient alors encerclés par les troupes tibétaines. La seconde partie de ma mission consistait à le rapprocher des Aiguilleurs. En réalité, Helmatt souhaitait qu'il fasse acte d'allégeance envers la Caste, mais comme vous le dites, Fangh est devenu incontrôlable et j'ai alors choisi de tout abandonner et de vous rejoindre. La guerre qu'il menait ne m'intéressait pas, j'avais envie, follement envie de m'occuper d'économie dans une Compagnie aussi stable que celle-ci.

— Oui, mais ce faisant tu as trahi la confiance d'Helmatt. Il en est très ulcéré. Je pense que nous devons faire quelque chose pour l'amadouer. C'est un garçon qui nous a rendu de grands services. C'est aussi un scientifique hors pair qui, je pense, pourrait rivaliser avec Charlster et Ann Suba.

Tout de suite elle n'attacha aucun sens à cette comparaison, n'y vit aucune raison de s'en méfier. Ils étaient dans les compartiments privés de Tharbin et ce dernier la tutoyait pour lui montrer combien il était détendu.

— Quand il était Rénovateur, il avait réussi à faire apparaître le Soleil, créant des catastrophes en série dans toute cette région montagneuse.

— Notre ami Opérasque souhaiterait qu'Helmatt rejoigne la Compagnie Panaméricaine et s'occupe des observatoires d'astrophysique.

— Mais il dispose de Charlster et d'Ann Suba !

— Opérasque est rentré en hâte du Chenal Noir pour les mettre en état d'arrestation. Je crois que ces deux-là complotaient contre lui. Je me demande si ce vieux libidineux de Charlster ne serait pas à l'origine du Serpent Gris. Quoi qu'il en soit, Opérasque a grand besoin d'Helmatt.

Tharbin, pensa-t-elle, mettait beaucoup d'impudence à traiter Charlster de vieux libidineux. Qu'était-il d'autre lui-même, avec ses obsessions continuelles ? Charlster, Ann Suba arrêtés ? Opérasque était toujours aussi soupçonneux, donc.

— Helmatt ne quittera jamais les Échafaudages. Vous connaissez son état physique ? Il n'est plus qu'une momie recomposée de peau, d'organes artificiels. Il souffre dans sa chair et dans sa tête, se cache aux yeux de tous.

— Je sais, ma chère, je sais, mais une seule personne pourrait le convaincre de faire ce long voyage jusqu'à Salt Lake Station. Opérasque m'a parlé de toi. Il est encore dans l'admiration de ta réussite avec Ann Suba et pense que tu peux convaincre Helmatt. Je ne te cache pas que c'est urgent. Opérasque a eu la témérité de faire un coup d'État. Il a écarté jusqu'au président du Conseil de Surveillance, suspendu le gouvernement. Il a agi avec son habituelle impétuosité, sans trop réfléchir. Aussi, la III^e Flotte fait-elle route vers Salt Lake Station, pour le ramener à la raison.

— Helmatt ne va pas arrêter la III^e Flotte tout de même ?

— Non, mais il apportera son soutien scientifique.

— Pour rien au monde je ne referai à l'envers ce voyage, dit-elle d'un ton ferme. Jamais plus.

— Tu iras là-bas avec *Soleil-du-Nord*.

— Et si Helmatt refuse ?

— Il ne peut refuser. Il a besoin du nouveau stimulateur cardiaque qui l'attend à Salt Lake Station.

— C'est vraiment moche, dit-elle.

Tharbin eut un geste fataliste des deux mains, puis il susurra :

— Je suis accablé de contrariétés comme tu le vois, ne veux-tu pas m'apporter un peu de sérénité avec ta douceur habituelle ?

Elle s'y attendait, car jamais un entretien ne s'achevait différemment.

CHAPITRE 10

L'arrivée de Cristella Marlone réjouit Opérasque et lui redonna le moral. Il n'aimait pas qu'elle soit venue avec son bébé, mais elle était accompagnée d'une jeune fille qui s'en chargerait. Ann Suba était également à Salt Lake Station dans un train résidentiel, étroitement surveillée. Elle ne pouvait en sortir, mais disposait de trois compartiments confortables. Opérasque avait ordonné qu'on branche sur son bureau les vidéos tournées sur la vie solitaire de la scientifique. Le premier soir, seul, il était resté aux aguets comme un gosse voyeur espionnant sa mère. Il la vit se dénuder pour prendre un bain, admira son corps qui malgré certaines trahisons restait désirable. Il se demandait s'il pourrait à la fois regarder ces vidéos et demander à Cristella d'être à ses côtés. Dès qu'elle s'était présentée, il n'avait eu d'yeux que pour sa poitrine et elle avait, avant d'entrer, échancré suffisamment sa combi pour en dévoiler la somptuosité. En se penchant pour l'embrasser sur la joue, il avait cru sentir une odeur de lait et ce parfum restait encore présent.

La III^e Flotte roulait vers Salt Lake Station, mais une bonne partie de la Caste avait été mobilisée pour ralentir son approche. Plusieurs aiguillages étaient hors d'usage. Les marins-sapeurs avaient aussitôt effectué les remplacements, détourné les signaux de commande, si bien que la Flotte continuait malgré tout à petite vitesse. Opérasque avait envoyé une mise en garde à Kinnjone, le menaçant du conseil de guerre, mais le vieil amiral n'avait pas daigné répondre. Il déplorait de l'avoir en face comme adversaire, regrettait le temps où dans le Chenal Noir ce vieux marin s'opposait à lui, mais avec un humour souvent désarmant.

Il avait en définitive suspendu les travaux du gouvernement civil, ordonné que le président ministre soit exilé dans sa station natale, à mille kilomètres de Salt Lake Station. Tous les secrétaires d'État avaient été aussi dispersés et c'était la junte qui dirigeait la Compagnie.

Son adjoint avait attiré son attention sur ce drame de NPST où un certain Bourguine avait disparu, et un météorologue, Kalagan, était mort.

— Bourguine était un anarchiste dangereux, certainement lié à des groupes terroristes. Il fut le collaborateur de Charlster.

— Hé bien, ce sera une accusation de plus contre le vieux savant.

On lui apportait des vidéos tournées dans la cellule de l'astrophysicien,

mais il ne les regardait jamais. Il n'avait aucun regret de l'avoir fait arrêter.

Ce soir-là, lorsque Cristella le rejoignit, elle finit par avouer qu'elle avait voulu présenter son bébé à son père, mais ce dernier avait refusé de le regarder, tournant ostensiblement le dos. Elle avait fini par s'en aller car le petit hurlait.

Ce même soir il n'osa pas lui montrer la vie quotidienne et intime d'Ann Suba, mais il obtint ce qu'il désirait le plus au monde. Et Cristella, inquiète, le regarda téter goulûment ce qui revenait de droit à son fils. Lorsqu'il fut repu, il ne chercha même pas à poursuivre leur rapport et la renvoya. Aussitôt, il visionna les vidéos enregistrées, jusqu'à ce qu'il découvre enfin Ann Suba en petite tenue se regardant dans une grande glace. En cet instant un e-mail urgent se signala sur son ordinateur, mais il ne put abandonner cette image tout de suite. Cette femme, en partie dénudée, gardait une dignité merveilleuse. Consentante, il n'aurait pu dégrafer ses sous-vêtements.

L'e-mail le rendit fou furieux. Il donna de tels coups avec une règle en acier sur son bureau que les gardes accoururent, et il dut les renvoyer. Il se calma, relut le texte. Fortalès avait embarqué à bord du dirigeavion de ce Lien Rag, pour se rendre à une rencontre mal expliquée avec différents personnages dans la mer de Weddell. Il avait osé emprunter un moyen de communication formellement interdit par la CANYST. Fortalès le défiait ouvertement et avec lui toute la mission d'inspection se moquait de son autorité.

Malgré l'heure tardive, il convoqua son adjoint Alcibion qui arriva en robe de chambre.

— Vous allez prendre le TUR et filer vers le terminus Sud. Vous mettez Fortalès en état d'arrestation et le ramènerez ici. Nous le ferons comparaître devant le tribunal militaire et le ferons condamner à être fusillé pour trahison. Exécution immédiate.

Mais comme Alcibion ne bougeait pas, il s'énerva.

— Quoi encore ?

— Je ne suis que maître, je ne peux arrêter un Grand Maître. Si ce n'est en flagrant délit.

Il faillit le nommer sur-le-champ Grand Maître au plus bas degré de l'échelle, mais s'abstint. Il y avait déjà trop de Grands Maîtres qui lui faisaient ombrage.

— Il vaudrait mieux, lui conseilla son adjoint, lui renvoyer le TUR et l'arrêter lorsqu'il arrivera ici. Tout cela sera conforme au règlement de la Corporation, et vous ne vous attirerez pas de remarques désobligeantes.

— Très bien, renvoyez le TUR, mais veillez à ce qu'il ne puisse être de retour ailleurs qu'ici.

— Grand Maître, les réseaux des 60^{es} Nord sont tous interdits jusqu'à nouvel ordre. De toute façon, aucune des deux décisions n'aurait pu être appliquée.

Il le renvoya et appela Cristella. Lorsqu'elle décrocha, il entendit le bébé pleurer et ces cris le découragèrent. Il n'eut plus envie de la faire venir pour qu'elle lui apporte un peu d'apaisement. Il ignorait que le bébé pleurait de ne pas avoir eu son compte de lait maternel.

— Je voulais savoir si tout allait bien pour vous, dit-il.

Elle dut en être surprise car jamais il n'avait été aussi prévenant. Elle le rassura, puis soudain lui demanda s'il avait besoin d'elle. Pris au piège de sa générosité nouvelle, il se sentit obligé de dire non. Il en resta très irrité.

Il en revint à ses vidéos et sélectionna celle où Ann Suba lisait dans sa couchette, délicatement éclairée par une toute petite lampe, le corps dissimulé sous une couverture. Il envia la chaleur qui devait régner dans cette couche, imaginait qu'il la partageait et osait embrasser ce bras nu qui en sortait pour tenir une liasse de papiers. Si le bras était nu, le reste devait l'être aussi. Il essaya de voir ce qu'elle lisait, eut l'impression qu'il s'agissait de lettres, se souvint que cette femme déjà âgée avait eu un amant beaucoup plus jeune qu'elle, un fils de ce glaciologue Rag. Comme une jeune fille romantique, relisait-elle les mots enflammés que ce jeune imbécile lui avait écrits à l'ancienne façon, avec une plume archaïque et du papier ? S'en émouvait-elle encore ? Avait-elle besoin de cette lecture pour se préparer à de beaux rêves où ce garçon se montrerait amoureux ?

Tharbin l'appela sur son récepteur radio pour lui annoncer qu'il espérait lui ramener Helmatt. Le Bonze rompait un véritable sortilège, pensa-t-il, déçu.

CHAPITRE 11

Charlster, dans sa cellule de ce train pénitentiaire, se sentait oublié du monde entier. De ses proches déjà, Louria, Hyponias et Ann Suba. Celle-ci avait été également arrêtée, mais jouissait d'un régime de faveur. Ses gardiens, dans une intention sadique, lui avaient dit qu'elle avait beaucoup plus de chance que lui d'être détenue dans un train en résidence forcée. Il avait également cru que les savants de la Compagnie exigeraient sa remise en liberté, mais apparemment personne n'avait levé le doigt en sa faveur. Est-ce que sa vieille réputation de pédophile le poursuivait de sa malédiction ?

Et pour couronner le tout, Cristella Marlone avait eu le culot de lui présenter son enfant, qu'elle affirmait né de sa propre semence. Dès qu'elle avait pénétré dans la cellule, il avait tourné le dos, le temps où elle était restée là avec son gosse vagissant dans ses bras. Il avait souhaité que ce bébé l'empêche de dormir la nuit. Elle avait fini par s'en aller. Il se refusait à revenir sur ces deux minutes où il avait entendu crier cet enfant, sans jamais lui accorder un regard.

Au début de sa réclusion, il avait trouvé une pointe en fer et s'amusait à griffonner des chiffres en creux sur les cloisons où des dessins obscènes et des incitations crues existaient déjà. Mais ces chiffres, des opérations d'une longueur interminable, avaient fini par sidérer les gardiens et l'un d'eux lui avait apporté un carnet et du papier. Il continuait d'aligner des chiffres, toutes les données dont il se souvenait au sujet de DAI et de DAI *bis*.

Louria Finister avait été nommée directrice de 87°7 Station, et elle avait bien fait d'accepter. Si elle ne se manifestait pas, en arrivait-il à se dire, c'était pour tromper Opérasque, lui donner la certitude que ce poste lui plaisait assez pour ne pas chercher à le perdre en s'intéressant à Charlster. Ce qu'il avait fait pour elle, quand elle était en prison, elle le ferait pour lui. Et Hyponias l'aiderait.

Selon les événements quotidiens, les gardiens pouvaient se montrer d'une sévérité insupportable ou d'un laxisme presque courtisan. La III^e Flotte roulait vers la capitale avec des hauts et des bas, mais chaque obstacle qu'Opérasque dressait devant elle finissait par être levé, et l'armada de l'amiral Kinnjone avait déjà parcouru mille kilomètres, le quart de la distance entre sa base de départ, Yuk Station et Salt Lake.

Par des moyens détournés qu'il préféra ignorer, il reçut un colis avec de la

nourriture, des douceurs et dans un gâteau il trouva sous sa dent une série de puces extrêmement petites. Poursuivant ses recherches, il sortit un module doté d'un clavier minuscule en chiffres, un écran d'un pouce, le tout caché au dos d'un roman stupide que les gardiens avaient négligé. Dès lors, il passa son temps à assembler le tout entre deux rondes, et surtout entre deux frottements à sa porte indiquant qu'un gardien collait son ventre contre pour le surveiller par l'œilleton électronique.

Il avait pensé que l'appareil était un émetteur-récepteur, mais en réalité il avait entre les mains un calculateur et il n'éprouva aucune déception, bien au contraire. L'esprit scientifique avait prévalu sur l'affectif lorsque son expéditeur avait choisi ce module. Avec, il pouvait trouver le code de sa porte de cellule, et également tous les autres. Il pouvait, grâce au clavier, combiner des solutions et à partir de ces chiffres obtenir des lettres. Pour enfoncer les touches, il devait utiliser cette pointe fine qui lui avait servi au début à surcharger les cloisons de formules scientifiques.

Il trouva, et c'était inattendu, que l'une des puces contenait une mémoire déjà alimentée par des tas d'informations. C'était Louria qui les avait sûrement enregistrées. Enfin la jeune femme lui faisait savoir qu'ils veillaient sur lui et attendaient une occasion favorable pour le sortir de sa situation.

Il en fut si ravigoté que les gardiens devinrent soupçonneux, mais il leur répondit que c'était la visite de la mère de son fils qui l'avait réjoui. Comme ils y avaient assisté, ils pensèrent qu'il se moquait d'eux ou qu'il était d'un grand cynisme.

CHAPITRE 12

Depuis l'arrestation de Charlster, Louria Finister réservait sa soirée, parfois une partie de la nuit, voire la nuit entière à la cabine du vieux savant. Claudion Hyponias ne pouvait l'y rejoindre à n'importe quelle heure sans attirer l'attention des vigiles, aussi ne rentrait-il pas dans son compartiment, situé en dehors des bâtiments. Il y aurait été consigné en vertu des nouvelles décisions d'Opérasque. Il s'attardait à son travail et entre deux rondes allait vérifier celui des ordinateurs, dans la salle 17A. Les recherches qui progressaient le plus concernaient la grand-mère de Bourguine, l'astrophysicien disparu lors d'une randonnée avec Kalagan. Sonia Melchaye était aujourd'hui âgée, à condition qu'elle vécût encore, de quatre-vingt-trois ans. Lorsqu'elle effectuait ses enquêtes dans la région de Baker Station, Louria avait visité des laitiers qui s'appelaient Melchaye, mais n'avait pas aperçu de vieille dame chez eux. Les Melchaye élevaient des vaches en étable, vendaient un lait entier, tel qu'il sortait des pis. Leur publicité était basée sur la nourriture sans additifs artificiels et la traite à la main. Cette dernière constituait un spectacle pour les touristes de passage, et moyennant une certaine somme ils pouvaient s'inscrire à un cours de traite. Ils pouvaient acheter du lait cru, du beurre et des fromages fabriqués de façon traditionnelle sur place.

Louria s'était demandé si cette seule activité permettait à ce couple de vivre aussi confortablement qu'elle avait pu le constater. La ferme isolée était parfaitement bien conçue, avec un chauffage efficace jusque dans l'étable. Elle avait aperçu des appareils ménagers récents, des ordinateurs. Les enfants du couple, tous adultes, occupaient des fonctions importantes ou poursuivaient encore leurs études.

Elle orienta l'ordinateur sur les personnes âgées, et sur l'écran apparurent des données innombrables sur la question. Depuis la liste des médecins spécialistes en gériatrie, les trains-hôpitaux, les trains de randonnées, les trains-retraites. Elle laissa tout un programme sur lequel l'appareil allait travailler durant des heures. Elle inséra le nom de Sonia Melchaye et désormais, chaque fois que ce nom apparaîtrait, un fichier ouvert recueillerait les informations.

Le même soir, Claudion, quelque peu excité, lui annonça qu'un nouveau message était apparu sur le site de Bourguine. C'était le premier depuis sa disparition et depuis la mort de son compagnon d'équipée, Kalagan. Ce dernier avait été autopsié et la thèse d'une mort suite à une chute d'une grande

hauteur, confirmée.

— Un message dans cette langue inconnue, précisa Hyponias. Le *suspicious screen*, inséré par Kalagan sur le portable de Bourguine, fonctionne toujours. Or il puise son alimentation électrique dans la batterie de ce même portable. Celle-ci doit être fréquemment rechargée.

Comment Bourguine, perdu dans un pareil endroit, peut-il trouver une source d'électricité ?

— Les réseaux, avança Louria comme hypothèse.

— Les réseaux à voie unique sont parcourus pour la plupart par des éleveurs possédant des locovapeurs. Les patrouilles de police ont des diesels. Mais il peut exister effectivement un réseau alimenté en électricité. Reste à le découvrir. Si nous y parvenons, peut-être retrouverons-nous la trace de Bourguine, mais ce n'est qu'une éventualité parmi des dizaines d'autres.

Sachant qu'elle risquait d'attirer sur elle la curiosité des enquêteurs en charge de la mort bizarre de Kalagan et de la disparition de l'astrophysicien, Louria appela son collègue de NPST, Perkins. Ce dernier, très flatté que la directrice de 87°7 ait besoin de ses renseignements, se montra assez prolixe sur ces événements récents.

— Bien que ce soit une indiscretion, l'un des enquêteurs m'a laissé entendre que Kalagan aurait pu mourir suite à une poursuite qui l'aurait poussé à grimper sur un amoncellement de séracs, d'où il serait tombé. L'autopsie a révélé des éléments qui n'ont pas été rendus publics. Avant de mourir, Kalagan a couru comme un dératé. L'état de son cœur le prouvait par sa dilatation et aussi les traces de sa transpiration qui après sa mort se glaça. Les policiers ont trouvé surprenant de découvrir une couche de glace sur son corps, une fois sa combinaison ôtée. C'était de la sueur. Et pour transpirer par des moins cinquante, il faut faire des efforts démesurés. Mais il y a mieux. L'Esquimau qui a loué son attelage, notre chef de tribu Soleng, attaque la famille de Kalagan pour se faire rembourser ses chiens.

Depuis qu'ils sont rentrés, épuisés, six sont morts sur les neuf. Et le vétérinaire itinérant a constaté qu'ils avaient tous été mordus par un carnassier aux mâchoires impressionnantes. Une sorte de puma ou de tigre des glaces. Il en existe encore dans la Sibérie, mais je n'ai jamais entendu dire que des spécimens vivaient dans l'intérieur du cercle polaire.

— Des morsures ? dit-elle suffoquée.

— Qui se sont infectées. Normalement, dans le froid elles n'auraient pas dû, donc les chiens ont été mordus en milieu chaud. L'infection s'est

développée à cause de germes pathogènes que l'on trouve dans la chair de renne par exemple. D'où le vétérinaire a conclu que ce fauve qui a attaqué les chiens venait de manger un renne et gardait entre ses dents des fibres de viande. Soleng demande le remboursement de ses neuf chiens, car il pense que les trois autres, s'ils ne meurent pas, ne pourront plus être attelés à un traîneau.

— Kalagan avait de la famille ? demanda-t-elle.

Elle n'en avait jamais rien su.

— Une nièce qui a accepté de s'occuper des funérailles et qui donc a reçu également l'héritage de notre météorologue. Ainsi que le capital décès de son assurance. Ce faisant, elle risque de tout perdre si Soleng gagne son procès.

— Une nièce ? Pouvez-vous me donner son nom et son adresse ? Je connaissais Kalagan depuis que nous étions étudiants et je voudrais en savoir plus sur ses funérailles.

— Il a été incinéré. Mais je vais rechercher le nom de cette personne et son adresse, et je vous enverrai un e-mail le plus rapidement possible.

Au milieu de la journée, elle se rendit dans la cabine de Charlster car le schéma de DAI, le premier, lui donnait des inquiétudes. L'énorme masse de particules qui plongeait une tranche de Terre dans la nuit absolue et le froid, c'est-à-dire le Chenal Noir, donnait des signes de faiblesse. Elle ne voulait pas qu'Opérasque s'imagine qu'elle sabotait cette île spatiale de cendres et de poussières, pour obtenir la libération de Charlster. C'eût été maladroit et inutile. Désormais, n'importe quel astrophysicien de l'observatoire aurait pu en quelques jours se familiariser avec DAI-1 et rétablir sa continuité. Charlster, Hyponias, Ann Suba et elle-même n'étaient plus indispensables, sauf pour le DAI-2, d'un comportement différent et dépendant d'une manipulation excessivement subtile.

Elle constata que de nouveaux remous se formaient, avec des noyaux chargés fortement en électricité statique et des éléments diamagnétiques tout aussi perturbants. Elle devait en découvrir les causes dans les plus brefs délais, avant que les répercussions sur le réseau de l'Éternelle nuit ne deviennent trop graves.

Par contre, Silver Anaconda restait dans l'ensemble structuré et elle n'eut que de légères corrections à y apporter. Elle retourna à son bureau.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'observatoire, elle ne les vit pas tout de suite, absorbée par son travail. Claudion s'en rendit compte et l'avertit par l'inter, alors que ces trois hommes s'approchaient du bunker.

— Voyageuse Louria Finister ? Nous sommes des fonctionnaires de l'Office du Renseignement et nous voudrions vous entendre au sujet de Joseph Bourguine qui fut votre collaborateur ici même. Et aussi de Wist Kalagan, votre ancien condisciple.

Elle garda son calme, les examina l'un après l'autre.

— Voulez-vous que nous parlions ici même, ou dans un endroit plus isolé ?

— Peu importe. Un temps, avec vos amis Charlster et Hyponias, vous paraissiez très liée à ce Bourguine.

— Il ne s'agissait pas d'amitié, mais de recherches sur le phénomène spatial qui est à l'origine du Chenal Noir.

— Par la suite vous avez paru vous en éloigner, pour quelles raisons ?

— À cause de son nihilisme, dit-elle.

— Savez-vous qu'il appartenait à un groupe clandestin de terroristes ?

Coïncidence ou bien Perkins n'était-il qu'un hypocrite ?

CHAPITRE 13

L'entrée quelque peu théâtrale de Jdriège, dans la réunion inaugurale de cette conférence, marqua les esprits et chacun des participants découvrit, dans cette apparition d'un Roux, tout ce qu'il n'avait jamais soupçonné chez ce Peuple du Froid. La plupart étaient assez âgés pour ne garder que le souvenir de pauvres créatures vivant sur les verrières ou les dômes des stations, grattant la glace pour un peu de nourriture, forniquant comme des animaux, créant un scandale continu dans la population du Chaud. Leur présence à la fois permanente et invisible, invisible car parfois la couche de glace ne laissait apparaître que leurs silhouettes fantomatiques, suscitait des réactions contradictoires. Certains voyaient en eux la représentation pure du mal et du vice, et les sectes puritaines et racistes se multipliaient. D'autres prenaient leur défense et souhaitaient que leur sort soit amélioré, mais ne demandaient pas qu'ils redeviennent libres de leur existence et reprennent leurs habitudes tribales. Seule une petite minorité militait dans ce sens.

Jdriège apparut son harpon à la main, totalement nu. Gdami avait vainement essayé de lui faire enfiler un caleçon, de même couleur que sa fourrure, mais le garçon avait rejeté cette proposition. Il voulait apparaître comme le symbole de son peuple libre et fier, le seul admis à vivre en Antarctique.

Avant de venir il avait, en compagnie de Gdami, révisé quelque peu ses connaissances en anglais bâtarde car il comptait faire une déclaration.

Son grand-père alla au-devant de lui pour lui indiquer la place qui lui avait été réservée, tout en haut d'une longue table autour de laquelle les différents représentants étaient assis. Alors se produisit un événement inattendu. Le pape Pie XIII, que sa polyarthrite faisait cependant souffrir, se leva avec difficulté pour honorer le nouveau venu et tous les autres en firent autant. Même Fortalès qui n'était là qu'en observateur fut soudain envahi par un profond respect pour ce garçon altier qui les défiait tous de son regard. Aucun ne se doutait qu'en cet instant il suppliait son père Jdrien de lui venir en aide, et attendait aussi le secours de la Voix, émanation spirituelle de tous les Roux. Cet accueil, auquel il ne s'attendait pas, l'interdit quelque peu et il se laissa conduire par le père de son père jusqu'à sa place.

De se retrouver seul parmi ces hommes et cette femme du Cauchemar devenait une irréalité. Il croyait rêver et pendant quelques secondes il ne trouva pas les mots qu'il avait cependant préparés. Alors il jeta son harpon sur

la table dans un geste assez violent.

— Hommes du Chaud, sachez tout d'abord que vous êtes ici sur la terre du Peuple du Froid. Vous avez violé notre domaine pour vous réunir sans nous en demander la permission.

Alors que les autres s'asseyaient, il resta debout, le regard surtout attiré par le visage du pape Pie XIII sur lequel il lut le reflet d'une longue souffrance. Alors il oublia ses préventions et le chef de l'Église néo ressentit soudain une étrange impression, comprit que l'esprit de ce garçon pénétrait le sien durant quelques secondes. Ce fut très bref, mais il en ressentit un bien-être spirituel merveilleux. Durant un instant ce primitif lui avait en somme fait part de sa compassion pour les douleurs qui l'accablaient.

— Hommes du Chaud, je suis Jdriège et je ne représente rien. Ni mon peuple ni l'esprit de cette Terre. Vous, vous dites que vous êtes là au nom des vôtres, moi je dis que je suis seul mais que mon peuple m'a laissé venir pour en savoir plus long sur vos intentions. Moi je ne déciderai rien, je ne vous accorderai rien. Ce que nous voulons ou ce que nous ne voulons pas, vous devrez le découvrir par vous-mêmes, ensuite. Vous voulez des certitudes immédiates, nous, nous avons le temps pour nous. Nos refus peuvent ne pas apparaître sur-le-champ, tout comme nos accords. Il vous faudra donc prendre le temps d'interpréter, d'après les signes, ce que nous pensons. Des signes qui ne seront pas toujours visibles. Pour nous autres les Roux, vous n'êtes pas de ce monde, vous appartenez à un mauvais rêve...

Gdami l'avait convaincu de s'abstenir de parler de cauchemar, mot qui aurait culpabilisé ces gens qu'il allait rencontrer.

— Vous êtes donc à même de saisir l'irréel.

Lorsqu'il était arrivé dans ces installations coloniales de Patagonie, il avait traversé toutes les suites qui accompagnaient les délégués, notamment celle qui rassemblait des cardinaux. Ces derniers, à la vue de son long sexe se balançant au gré de sa marche, s'étaient voilé la face en murmurant des jugements sévères, allant jusqu'à insinuer que le Saint-Père ne pouvait être mis en présence d'un individu ainsi dévêtu. Mais dans cette salle, en réalité le mess des officiers du colonel Magon, personne ne paraissait choqué de sa nudité et le pape moins que tout le monde. Il écoutait attentivement Jdriège, comme tous les autres.

— Vous êtes là pour vous partager cette huile qui se cache sous la glace de la région taboue. Vous voulez le faire soi-disant pour empêcher des prédateurs nombreux de le faire à votre place, mais vous vous partagerez tout de même ce butin. Cette huile est mélangée au sang de mes frères qui furent tués par milliers, parce qu'ils s'opposaient au massacre des éléphants de mer. Ces

animaux furent abattus par centaines de mille, certainement par millions, on ne saura jamais le nombre exact, mais les éléphants de mer disparurent sur cette côte. Si vous calculez selon vos méthodes, il n'y en avait plus un seul sur au moins mille kilomètres, ce qui pour nous représente quatre jours de marche forcée.

Personne ne s'étonna. Tous savaient qu'en vingt-quatre heures les Roux parcouraient vraiment des centaines de kilomètres.

— Des Hommes du Chaud avec des machines, des rails, ont voulu rejoindre la zone taboue, mais Jdrien a paralysé ces machines au début, puis tout mon peuple s'est dressé pour les empêcher d'aller plus loin, et les morts de ce pays tabou se sont relevés pour former une longue haie d'accueil à ces machines et à ces hommes. Ceux-là n'ont pu aller jusqu'au bout, ont fait demi-tour, mais ils sont toujours à l'affût, là-bas, à la sortie de ce long passage plongé dans la nuit.

Fortalès ne portait aucun uniforme, aucun signe distinctif de Grand Maître Aiguilleur. Il se tenait discrètement assis parmi les autres, n'attirant pas l'attention et pourtant Jdriège le fixait tout en prononçant ces dernières paroles, et Lien Rag vit que ce haut dignitaire de la Caste était mal à l'aise.

— Cette huile, dit alors Jdriège, nous appartient. Nous ne vous la remettons pas, nous allons la faire brûler en sacrifice pour nos frères morts. Vous n'irez pas souiller la zone taboue et si ceux des vôtres qui se cachent dans les profondeurs de ces réserves ne s'en vont pas, nous passerons outre.

Un silence profond suivit cette déclaration.

CHAPITRE 14

Centdix et les siens progressaient dans les coursives interminables qui se fauilaient entre les réservoirs de fuphoc. La garnison Simone, qui gardait ces immenses réserves, était sur le qui-vive, car les rebelles dirigés par Xonios se montraient d'une efficacité redoutable. Ils avaient déjà abattu deux Simone légalistes, alors que rien n'annonçait que cette scission deviendrait aussi violente. Xonios et les siens refusaient de quitter cet endroit, prétendaient devenir les maîtres des cuves de fuphoc et vendre ce carburant à ceux qui le payeraient au prix fort. Au début, ils s'étaient affrontés dans des discussions passionnées, de plus en plus véhémentes, jusqu'à ce que cet ancien maître-chien disparaisse avec ses huit compagnons et se cache on ne savait trop où. Les immenses magasins de nourriture leur permettaient de survivre indéfiniment, des années s'il le fallait.

Centdix restait le chef d'une vingtaine de fidèles qui n'attendaient qu'une chose, que le sort de ces réserves soit fixé et qu'ils regagnent enfin le bord de la *Chimère*, le navire-mère, le navire-patrie d'où ils avaient été chassés pour s'être rebellés contre le Conseil du Tabernacle.

Tom-Tom avait trouvé cette solution d'une garnison composée de ces anciens révoltés, leur promettant qu'au bout d'un certain nombre de mois ils seraient réintégrés dans la communauté simone. La majorité avait eu une conduite irréprochable, chacun attendant de retrouver sa place, ses amis, sa famille, tous sauf Xonios et quelques autres. Xonios occupait une modeste fonction, objet de toutes les moqueries et même méprisée. Il était maître-chien, en ce sens qu'il s'occupait des carolus, ces descendants d'un couple de chiens que les nécessités des temps difficiles avaient transformés en animaux de boucherie. On les engraisait pour les abattre et les débiter. Les carolus offraient une viande de qualité, mais le malheur voulait que vivants ils empestent fort. Au cours des générations successives, certaines glandes malodorantes s'étaient si fortement développées que les cages où on les maintenait empestaient. Et comme la fonction de maître-chien était transmise de père en fils ou fille, Xonios paraissait à jamais imprégné de cette puanteur canine. Les autres jeunes Simone le tenaient à distance et les filles n'avaient pour lui que moue de dégoût. Les maîtres-chiens se mariaient entre eux, ce qui n'était pas toujours facile car il y avait plus de garçons que de filles dans cette classe sociale, la plus basse qui existait à bord de la *Chimère*.

Centdix comprenait que Xonios répugne à retrouver son ancienne fonction, mais était-il obligé de tuer deux de ses frères ? Les Simone n'étaient-ils pas

les descendants d'un seul couple et leur perpétuation due essentiellement, au départ, à une répétition abusive d'incestes ne confirmait-elle pas ce caractère de fraternité ? Leur petite taille en était la preuve spectaculaire, même si elle n'enchantait guère les actuels descendants du fameux couple de yatchmen surpris par la glaciation dans les mers du Sud.

Donc, Centdix était furieux contre Xonios et bien décidé à s'emparer de lui pour mettre un terme à cette sécession. Tom-Tom participait à la conférence de la mer de Weddell et espérait que les réservoirs seraient vidés selon un partage équitable, tout comme les magasins de vivres. La zone taboue serait abandonnée aux Roux. Ceux-ci ne cessaient de rôder là-haut sur la banquise et l'inlandsis, essayant de découvrir l'accès de ces installations sous-glaciaires. Centdix n'avait aucune instruction en cas d'intrusion de ces primitifs. Il n'avait guère envie de les combattre, mais ignorait quelle serait leur attitude.

Seg-Seg le rejoignit et lui murmura que Jol-Jol, la petite amie de Centdix, croyait avoir entendu un bruit en provenance d'un réservoir sur la gauche.

— Comme celui d'un objet cognant l'immense cuve qui a résonné.

Centdix se retourna et vit que le groupe pouvait se partager en deux pour contourner le réservoir et surprendre éventuellement l'auteur de ce bruit.

Ce fut effectué en silence, mais chacun se tint sur ses gardes, regardant aussi bien en haut que sous les cuves où les gros tuyaux de pompage s'enfonçaient. Les hommes de Xonios aimaient s'y cacher.

Une fille proche de Centdix se baissa et montra ce qu'elle venait de trouver, un paquet de pain encore congelé, prélevé depuis peu dans les réserves alimentaires. Derrière la cuve s'ouvrait un long passage qui conduisait aux congélateurs fantastiques de cet ensemble gigantesque. On ne pouvait y entrer qu'équipé d'une combinaison spéciale.

Jol-Jol, lorsqu'il l'aperçut, grimpait le long de l'échelle étroite qui permettrait d'accéder au sommet de la cuve et il eut peur pour elle. Si quelqu'un se cachait là-haut, il allait essayer de la faire tomber. Vingt-cinq mètres de chute ne pardonneraient pas. Comment Xonios avait-il pu conditionner ses compagnons pour les amener à tant d'indifférence pour la vie humaine ? Lui-même, lorsqu'il dirigeait la rébellion ancienne, recommandait la plus grande prudence dans l'usage des armes.

Seg-Seg, le premier, vit les deux bottes qui apparaissaient tout là-haut. Deux bottes qui allaient frapper Jol-Jol à la tête, dès que celle-ci dépasserait le rebord de la cuve.

CHAPITRE 15

On n'attendait plus Césaire et ses supérieurs à la conférence de la mer de Weddell, lorsque le gros hydravion 510 amerrit. On vint prévenir Yeuse, en tant que présidente du pays propriétaire de cette colonie, elle était la maîtresse de maison en quelque sorte. La première séance venait de se terminer à la suite de la déclaration de Jdriège qui avait laissé tout le monde pétrifié, catastrophé. Lien Rag avait essayé de parler à son petit-fils pour le faire revenir sur cette décision, mais Jdriège l'avait pris de haut, disant qu'il ne faisait que déclarer ce que tout son peuple pensait. Lien Rag connaissait l'existence et le pouvoir de la Voix qui n'était que la synthèse des mille pensées exprimées par les Roux. Un don mystérieux qui ne se manifestait que pour de grandes décisions.

— Nous ferons brûler ce fuphoc.

— Des Hommes du Chaud en ont besoin pour ne pas mourir, s'emporta Lien Rag. Il y a aussi d'énormes quantités de vivres dans le sous-sol de cette région, allez-vous les faire brûler aussi ?

— Nous ne mangeons pas de cette nourriture-là, répliqua le fils de son fils.

Car c'était ainsi que Jdriège se qualifiait. La notion de grand-père lui échappait totalement. Il n'était relié à cet Homme du Chaud que par son père Jdrien le Messie. Et dans sa fureur, Lien Rag en arrivait à douter de cette filiation. Cette pensée fut si forte d'un coup que Jdriège la capta. Lien Rag avait oublié que, comme Jdrien, il était télépathe.

— Je suis son fils élu, dit Jdriège avec force. Jdrien en eut bien d'autres, mais je suis le seul désigné pour recevoir ses conseils.

Lien Rag se sentit honteux et s'excusa, mais Jdriège se moquait de cette confusion. Il allait maintenant quitter la conférence. Ce qu'il voulait, c'était monter à bord de la *Salamandre* pour voir Fleur. Comment savait-il qu'elle se trouvait à bord ? Mystère.

— Elle accompagne Kurty ? demanda-t-il.

Il y avait une nuance de regret dans sa voix. Lien Rag lui dit qu'il pouvait leur rendre visite, qu'une chaloupe le conduirait. Mais Jdriège toujours aussi orgueilleux dit qu'il nagerait jusque là-bas. C'est alors que le 510 amerrit et que Yeuse vint chercher Lien Rag.

Un gros canot pneumatique venait d'être mis à l'eau et le colonel Magon, déjà sur le débarcadère, dit que Césaire était accompagné d'un autre personnage. Il prêta ses jumelles à Yeuse qui ensuite les passa à Lien Rag. L'inconnu portait un vêtement assez banal, un pantalon et une sorte de caban de même couleur. Tous s'étaient demandé comment pouvaient bien être, physiquement, les étrangers installés sur Crozet, chacun y allant de son hypothèse, surtout ceux qui comme Lien Rag, Tom-Tom, Lienty, avaient assisté à l'arrivée d'une navette spatiale sur cet archipel.

— J'ai d'abord cru que Césaire ne viendrait pas. Puis je me suis dit qu'il viendrait seul, avoua Yeuse. Et le voilà avec l'un des responsables de l'archipel ?

— Ils ont besoin d'huile. Je ne sais pour quelles raisons, mais ils en ont autant besoin que nous autres.

— Nous devons leur annoncer que les Roux refusent de céder ce fuphoc et ont décidé de le faire brûler. Tom-Tom est très inquiet au sujet de sa garnison.

D'autant plus, songea Lien Rag, qui ne voulait pas trahir les confidences que lui avait faites le président Simone, qu'une partie de la garnison refusait de quitter les lieux.

Yeuse avait repris les jumelles et comme elle se tenait très proche de lui, il la sentit frissonner.

— Tu as froid ?

— Non, mais cet inconnu m'impressionne. J'en ignore la raison, mais je lui trouve une drôle d'apparence. Son visage est comme pétri dans une matière plastique qui aurait durci et ne refléterait aucune émotion intérieure. Et pourquoi ces lunettes noires ?

— Une volonté d'apparaître détaché de cette rencontre avec les principales autorités de l'hémisphère Sud.

Mais lorsqu'il reprit les jumelles, il eut la même impression que Yeuse. Il y avait quelque chose d'artificiel dans cet individu.

CHAPITRE 16

La Tibétaine n'avait guère changé, alors que son président Fangh combattait toujours dans le Nord, en Mongolie. Les téléphériques fonctionnaient avec des cabines de voyageurs, des trémies remplies de charbon exploité plus haut, de yacks en transhumance, de terre arable pour les serres des vallées. *Soleil-du-Nord* plafonnait à la limite des nuages, pouvait apparaître du sol comme un stratus chargé de pluie. Il fallait attendre la nuit pour descendre vers les Échafaudages et permettre à Songe de débarquer. Le commandant de bord, Toz, resterait au-dessus de la Compagnie quarante-huit heures. Si elle devait prolonger son séjour, il devrait s'éloigner pour trouver un endroit désert où s'ancrer.

— Je dois économiser l'huile du retour. À moins que vous ne trouviez à en acheter. Cette région utilise surtout du charbon et l'hydraulique comme énergie.

— La bouse de yack également, ajouta-t-elle en souriant.

Elle s'était résignée à accomplir cette mission pour ramener Helmatt à Talmyr Station, d'où il rejoindrait Salt Lake Station en train spécial, tout comme Ann Suba.

Opérasque lui avait adressé un message personnel pour la remercier d'accepter ce travail, et lui ouvrant grandes les portes de la Caste avec immédiatement le grade de maître, échelon hors classe. Tharbin lui-même en fut impressionné, mais elle préféra ne pas accepter tout de suite. Aiguilleur un jour, Aiguilleur toujours, disait le dicton populaire, et si elle décidait de passer au Sud, de rejoindre Liensun, Lien Rag et tous les autres, elle ne voulait pas que plus tard on l'accuse d'avoir adhéré à cette organisation élitiste.

Ce fut Ladira, l'ancienne libraire Rénovatrice du Soleil qui répondit au premier appel radio et fut tout heureuse de reconnaître la voix de Songe.

— Chaque jour je guettais le ciel dans l'espoir d'apercevoir le dirigeable, mais en vain. Aujourd'hui, même chose, et je n'ai rien vu. Vous vous cachez ?

— Nous sommes très haut dans les nuages. Cette nuit nous perdrons de l'altitude et on me descendra à terre.

— Y a-t-il un danger quelconque ? Nous avons longuement observé les vallées, y compris celle des Morts qui conduit aux Échafaudages, sans avoir

noté la présence, de soldats.

— Les troupes se sont retirées. En réalité, Fangh est empêtré dans le Nord et a fait appel à ses soldats. Il ne reste plus que de vieux réservistes qui ne quittent pas la région de la capitale, Evrest Station. Nous avons prévu à tout hasard un comité d'accueil, quelques amis en armes.

Songe n'osait demander des nouvelles d'Helmatt. Elle ne venait là que pour le physicien, mais ce dernier réduit à l'état de momie, entièrement soumis à toute une mécanique artificielle greffée dans son corps, pouvait à tout moment sombrer dans l'inconscience.

— Helmatt est heureux de ta venue, Songe, murmura Ladira. Il espère que ton séjour se prolongera.

Avec une grande délicatesse, l'ancienne libraire lui faisait comprendre que le physicien n'était pas du tout décidé ou en état de faire ce voyage vers le nord. Il l'accueillait chaleureusement, en souhaitant qu'elle reste quelque temps. Sinon il aurait été prêt à embarquer dans le dirigeable. Elle fit part de ses inquiétudes à Toz, tant elle était catastrophée. Ce dernier essaya de lui redonner espoir.

— Je sais que vous avez mené à bien des entreprises autrement plus difficiles.

Elle avait gardé pour elle l'histoire du stimulateur cardiaque dont Helmatt avait le plus grand besoin, l'ancien étant désormais insuffisant. Sa taille apportait une gêne aux poumons, puisqu'il était encastré dans son thorax. D'après ce qu'elle avait compris, le prochain serait miniaturisé. Mais Helmatt accepterait-il ce voyage uniquement pour améliorer son confort physique ? Cet homme paraissait porter ses handicaps avec un courage de martyr ou de pénitent, exactement comme les fanatiques religieux de jadis enduraient la haire et le cilice.

La météo d'Evrest Station étant très pessimiste, Toz entreprit rapidement la descente avant la nuit, si bien que les voyageurs des téléphériques purent apercevoir, à leur grande stupeur, une cabine d'ascenseur descendre du ciel au bout d'un filin. Levant les yeux, peut-être aperçurent-ils la masse sombre de ce qu'ils prirent éventuellement pour un nuage. Comme prévu, Ladira se trouvait non loin du lieu où se posa la cabine avec une grande douceur. Toz était un commandant hors pair. La libraire se précipita pour serrer Songe dans ses bras et l'entraîna en grande hâte. Il y avait dans le coin quelques commandos de bouddhistes excités qui, depuis la veille, essayaient de pénétrer dans les Échafaudages.

— Je n'ai pas voulu t'inquiéter avec ces imbéciles, mais nous ne risquons

rien.

Les deux femmes se retrouvèrent enfin seules dans le bureau de Ladira, dans les étages élevés de cette falaise qui en comportait des dizaines. Jadis, ces échafaudages avaient été installés pour ramasser le lichen des parois, une nourriture pour les yacks. Le Tibet disparaissait sous les glaces et ces mousses étaient la seule matière végétale poussant encore librement, une ressource pour les bovins. L'ancienne libraire s'occupait de la gestion des Échafaudages. Une fille apporta un plateau et Songe y découvrit avec plaisir une carafe de lait de yack qu'elle avait toujours aimé. Il était assez gras, mais parfumé par les lichens des falaises. Elle vida son bol rapidement.

— Depuis que les soldats sont partis, nous arrivons à écouler nos produits laitiers, mais ces bouddhistes nous créent des difficultés depuis une quinzaine de jours. Ils sont fanatisés par les vieux moines des temples du ciel, tu sais, ces constructions qui s'accrochent le long des parois des plus grandes falaises ? Ces temples ne sont plus occupés que par des irréductibles, des vieillards haineux en général. La nouvelle génération bouddhiste est plus tolérante et le Lama qui siège à Evrest Station condamne ces excès.

Jadis, Liensun, soit par ruse, soit par accès soudain de mysticisme, avait séjourné dans l'un de ces temples vertigineux, mais en avait été vite chassé.

— Il y a un retour de la foi qui a porté au pouvoir de jeunes idéalistes, en l'absence de Fangh. S'il persiste à se tenir éloigné de cette Compagnie, celle-ci cessera toute relation avec lui. Ces groupes agressifs sont les scories de ce nouvel engouement pour une religion plusieurs fois millénaire. Elle existait bien avant la glaciation.

Songe avait l'impression que Ladira développait exagérément, outre cette histoire de petits voyous agressifs, les nouvelles dispositions politiques, pour lui cacher une réalité interne aux Échafaudages, beaucoup plus préoccupante. Elle prit la main de cette femme en souriant.

— N'essaie pas de détourner les questions que je me pose depuis mon arrivée. Je suis venue chercher Helmatt. Mon supérieur Tharbin m'a assuré qu'il était prêt à rejoindre la Compagnie Panaméricaine via celle du Consortium des Bonzes. Mon séjour doit se limiter au minimum et si Helmatt est prêt, nous pouvons réembarquer cette nuit même.

Elle ne mentionnait pas les avertissements récents de la météo d'Evrest Station. Ladira évita son regard, fixa la baie que la nuit noircissait avec cependant, comme des étoiles filantes, les lumières des cabines des téléphériques traversant la vallée.

— Helmatt est très fatigué. Je ne te cache pas qu'il est même dans un état

préoccupant, selon notre médecin. Le voyage peut lui être fatal.

— Son stimulateur cardiaque est ancien.

— Peut-être. Il a des difficultés respiratoires, a besoin d'une assistance en oxygène.

— Nous disposons de grandes quantités d'oxygène, résidu du filtrage de l'air pour obtenir l'hélium des ballonnets à bord de notre dirigeable. Il y a également une salle d'opération. Un des membres de l'équipage est infirmier. Nous pouvons mettre Helmatt sous perfusion, alimenter ses poumons, le soulager.

— À bord du dirigeable, l'air est pressurisé et le médecin pense que ce serait peut-être un handicap.

— Nous pouvons voler à basse altitude.

— Il y a l'Himalaya à franchir, voyons, lui rappela Ladira. Vous devrez grimper au-delà des six mille mètres pour vous dégager, alors que nous ne sommes qu'à deux mille, ici.

Et impossible de voler vers l'est pour échapper à ces hauteurs, à cause du manque d'huile. Songe regardait toujours ces lumières qui couraient au-dehors et il lui sembla qu'elles se balançaient.

— Le vent, dit Ladira, la météo annonce du vent du nord qui s'engouffre dans cette vallée de façon horrible, car il hurle comme un damné et atteint des vitesses considérables. Les téléphériques seront bientôt interdits de circulation, sinon les cabines se détacheraient. Et ton dirigeable ne pourra nous approcher. Ce qui nous laissera un répit au cours duquel Helmatt peut se rétablir. Ce n'est pas la première crise qu'il fait. Il a déjà nommé son successeur, un certain Royan que tu ne connais pas. Un jeune scientifique plein d'avenir, élève d'Helmatt. Nous serons très bien administrés, mais nous n'aurons plus Helmatt.

Songe crut comprendre que Ladira avait plus que de l'affection pour l'infirmier.

— Et toi tu n'as pas prévu de laisser définitivement ton travail. Tu pourrais accompagner Helmatt dans le Nord, il se sentirait moins isolé.

— Moi, tu rêves ? Je n'ai aucune importance à ses yeux. Ne crois pas que je l'assiste à toute heure du jour et de la nuit. Il déteste d'ailleurs qu'on s'occupe exagérément de lui, préfère être seul quand, enfin, il peut abandonner cette apparence artificielle dont on l'a doté pour cacher ses horribles brûlures. Je suis consciente qu'il me manquera et que j'ai peu de

chances de le revoir un jour.

Songe ne put entrer en contact avec le commandant Toz et pensa qu'il avait trouvé un bon ancrage dans une vallée abritée. En dégonflant les ballonnets, il pouvait assurer l'appareil contre le vent qui devenait de plus en plus fort. Jadis, il existait sur le toit de ces échafaudages un système d'amarrage pour les aéronefs.

— Tu ne pourras rencontrer Helmatt ce soir, je vais te montrer ta chambre. Elle est voisine de la mienne.

Elle dormit très mal, se leva tôt alors que le vent continuait de hurler dans la vallée. Tout le trafic des téléphériques était suspendu, les lumières éteintes. La Vallée des Morts, encore plongée dans la nuit pour plusieurs heures, était très hostile. Autrefois elle avait séjourné là avec ses parents, y avait été petite fille avant de descendre vers le sud et de se lancer dans les affaires. Elle était devenue une sorte de renégate pour les Rénovateurs des Échafaudages, mais lorsque ceux-ci avaient besoin de passer des marchés, d'écouler leurs produits ou d'être ravitaillés, c'était à elle qu'ils faisaient appel. Elle avait créé une Compagnie uniquement pour rendre service aux Échafaudages. Lorsqu'elle avait connu Liensun, en était tombée amoureuse, Ann Suba était devenue son ennemie. Les deux femmes s'étaient réconciliées à Anadyrgrad, lorsque la physicienne avait accepté de travailler avec Charlster.

— Elle retrouva Ladira au petit déjeuner, raconta les derniers échos du Nord, comment Ann Suba, à son tour, avait accepté de travailler pour la Caste.

— Opérasque l'a fait arrêter ainsi que Charlster. Il a fait un coup d'État, mais Tharbin a l'air de penser qu'il ne pourra pas se maintenir.

— Alors pourquoi faire venir Helmatt dans l'état où il est ?

— Parce qu'Opérasque veut découvrir si vraiment Charlster et Suba complotaient contre la Caste. Parce qu'Helmatt lui servira de gage, s'il doit négocier avec les opposants. Opérasque a la légalité pour lui puisqu'il se réfère constamment aux Accords de la CANYST. Il peut finir par accepter un compromis pour le pouvoir à exercer.

— Comme c'est archaïque tout ça, soupira Ladira. Je ne me doutais pas que la Caste poursuivait son rêve d'hégémonie. Que souhaite-t-elle ? Une nouvelle glaciation ?

— Opérasque veut que le Chenal Noir qui traverse la Ceinture de Feu devienne le seul lien entre Nord et Sud, le temps de préparer la réalisation du projet Permafrost.

Elle ne jugea pas utile d'évoquer le Serpent Gris, ce nouveau passage en plein Pacifique, certainement créé par Charlster et même Ann Suba.

Le jour se levait sur la tempête qui entraînait des tourbillons de neige. Déjà, au sol, plus de trente centimètres et les hauteurs étaient toutes encapuchonnées. Elle pensa au *Soleil-du-Nord* paralysé.

— Ça ne durera pas, annonça Ladira. Le vent du nord est toujours refoulé par les nappes chaudes qui remontent de la Ceinture de Feu. Des plantes exotiques poussent même dans les recoins les plus abrités.

— Il faut que je rentre en communication avec le commandant de bord du dirigeable. Je crains que l'appareil n'ait souffert.

— Ton petit émetteur est insuffisant. Nous avons une installation de grande portée. Pour entrer en communication avec Salt Lake Station, nous utilisons une série de relais que les Aiguilleurs ont construits clandestinement en Mongolie et en Sibérie, au nez et à la barbe des populations locales.

À l'étage multimédia, Songe put se rassurer. *Soleil-du-Nord* était dans une vallée abritée du vent.

— Il faut que je voie Helmatt, exigea-t-elle de Ladira, quand elle rejoignit celle-ci.

— Il t'attend, répondit celle-ci assez sèchement, comme si Songe allait mettre la vie du physicien en péril.

Elle le retrouva assis derrière son bureau, tel qu'elle l'avait vu la dernière fois, toujours aussi hiératique, impressionnant avec ce visage modelé dans une matière plastique. On disait qu'en dessous, les os du visage, les mâchoires, le crâne étaient à nu, les greffes de peau n'ayant pas tenu.

Toujours aussi raide, il se leva pour s'incliner en lui prenant la main.

— C'est donc toujours vous que l'on choisit pour les missions les plus difficiles ? Ne vous excusez pas d'avoir rejoint le Consortium des Bonzes. Fangh n'était déjà plus un interlocuteur valable. Il se prend pour un grand général, mais n'est qu'un de ces roitelets qui guerroye à tort et à travers. Il ne parviendra jamais à se créer l'empire dont il rêve, et à Evrest Station ils préparent le régime qui succédera au sien. Un régime bouddhiste, nuancé cependant de quelques brins de démocratie. Qui peut un jour devenir théocratie.

Il se rassit, et dans le mouvement qu'il fit pour appuyer ses avant-bras sur son bureau, elle entendit un léger crépitement de déclics.

— Je suis articulé, tel un insecte, dit-il avec un rire rauque, par de micromoteurs. Mais ne vous inquiétez pas. Je supporterai ce voyage. Mes poumons tiendront le coup et je pense que le nouveau stimulateur sera le bienvenu. J'ai hâte de me retrouver dans cet observatoire de 87°7. Feronous escale à Talmyr Station ?

— Ce n'est pas indispensable.

— Je voudrais rencontrer Tharbin.

CHAPITRE 17

Les wagons qui s'étaient télescopés avaient été remis sur les rails, bâchés pour empêcher le vent et la grêle d'y pénétrer. Les gens s'étaient réfugiés dans la petite gare. Movane espérait y trouver Nugssag, mais quelqu'un lui dit que le garçon avait dû rentrer chez lui. Il habitait seul dans ce qui restait d'un wagon en bois, détruit quelques années auparavant par un incendie, et occupait l'unique compartiment épargné par les flammes. La jeune fille y était venue plusieurs fois, trouvant insupportable l'odeur de bois brûlé qui y stagnait encore. Nugssag s'en contentait, comme il se serait contenté d'un igloo quelque part sur la banquise de la baie d'Hudson, mais il s'efforçait d'apparaître comme les autres qui possédaient des wagons d'habitation et des wagons de pêche sur la banquise. Elle pensait avec une certaine vanité et un sentiment vague de culpabilité, que Nugssag modifiait ses aspirations ancestrales pour lui plaire.

Il habitait tout à côté de la partie intacte de la verrière. Au moins, il ne subissait pas les basses températures extérieures. Il se chauffait à l'huile de poisson comme tout le monde, sauf les Marqua.

Elle s'éclairait avec une grosse torche et en braquait le cercle lumineux sur la glace. Elle découvrit ce qu'elle cherchait, les traces de griffes très allongées. Garg était venu rôder dans ce coin, et inquiète, elle tambourina à la porte.

À son grand soulagement, le métis vint ouvrir et elle lui sauta au cou. Il venait de s'endormir après avoir bu pas mal avec les autres, autour du poêle de la gare, ce mélange d'alcool et de bière, si bien qu'il croyait rêver en serrant Movane dans ses bras. Celle-ci, de sa botte, envoya claquer la porte sans lâcher son amoureux.

— C'est donc si pressé ? murmura celui-ci encore mal réveillé. Tout à l'heure tu ne voulais pas, et maintenant j'ai l'impression que tu es venue me violer.

De ses origines inuit, il avait reçu une grande résistance au froid et lorsqu'il ôtait ses fourrures, il ne portait qu'un caleçon long et un haut en laine fine. Elle le poussa vers sa couchette, trébuchant dans les mille objets encombrant le plancher, il vivait dans le désordre perpétuel de ses engins de pêche apportés là pour les réparations, de containers remplis de choses inutiles. Elle le fit asseoir, alla lui chercher ses bottes en peau de phoque, ses

fourrures.

— Mais pourquoi m’habilles-tu alors que je croyais que tu venais au contraire me déshabiller ?

— Je ne vais pas faire l’amour dans ce capharnaüm, lui dit-elle. Je te ramène chez moi.

— Tu commences par me chasser et puis tu viens m’enlever. Je ne te comprendrai jamais, je ne comprendrai d’ailleurs jamais les autres femmes.

— Tu en pratiques beaucoup en ce moment ?

— Hé hé, fit-il égrillard, quelques-unes.

— Attention à ce que tu dis, lança-t-elle, je sais où frapper si besoin est, ajouta-t-elle en donnant un léger coup de poing à son érection sous le caleçon.

Il finit par achever de s’habiller, enfila sa cagoule à visière. Il alla chercher quelque chose dans un placard. Un nécessaire de toilette, ce qui surprit Movane.

— Mais demain il y aura encore la tempête et je serai bien au chaud dans ta couchette, certain que tes parents ne rentreront pas. Je pourrai me raser pour ensuite te faire l’amour toute la journée.

— Quel programme ! dit-elle.

Il prit aussi une lampe à huile, lui disant d’économiser la batterie de sa torche. Il la déposa sur le sol pour refermer sa porte, et c’est ainsi qu’il vit lui aussi les traces profondes.

— Ça alors, cette bête est venue jusqu’ici ? Elle a tourné même autour de mon wagon, s’est heurtée à la verrière, est repartie vers le wagon des Algassak ?

C’était une famille de métis également, les parents et leurs enfants.

— Qu’est-ce qu’il a pu bien foutre de ce côté-là ? Je n’ai jamais entendu parler de fauve avec de telles griffes.

— Laisse, j’ai hâte de rentrer.

— Ça alors, c’est nouveau.

D’ordinaire, elle se montrait plus discrète dans ses désirs amoureux et là elle l’enflammait tant qu’il l’entraîna en courant presque. Elle glissait sur la glace, était gagnée par un rire nerveux. Elle se retournait souvent, mais lui

continuait de foncer vers son wagon, soudain complètement réveillé et ne ressentant plus les effets de l'alcool ingurgité.

Une fois chez elle, il se dirigea droit vers son compartiment et elle eut le plus grand mal à lui échapper pour verrouiller le sas. Non seulement la porte extérieure, mais la deuxième à l'intérieur. Lorsqu'elle revint, il était dénudé et allongé sur sa couchette, dans la plus parfaite impudeur. Il lui fit quelques réflexions autosatisfaites sur sa vitalité, qui lui déplaisaient habituellement, mais elle ôta ses vêtements pour le rejoindre. Elle finit par se laisser gagner par sa fougue, et plus tard s'endormit d'un coup sans plus penser à Garg. Pourtant elle était sûre que c'était lui qui avait laissé ces traces impressionnantes, non seulement autour de ce wagon, mais aussi devant celui de Nugssag.

Elle se réveilla la première dans le petit jour, se glissa hors de la couchette pour aller prendre une douche. Elle jeta un coup d'œil à l'écran de contrôle et cette fois aperçut le curieux visage de l'étranger. Il était à nouveau revenu se coucher. Comment pouvait-il reposer avec ce dos étrange composé de plaques comme une cuirasse ? Son père avait parlé de chitine et elle ne savait pas exactement ce que c'était.

Elle n'avait plus d'œufs et elle quitta le wagon pour aller en acheter au comptoir collectif. On y trouvait aussi bien de l'alimentation que des outils, des engins de pêche. Il y régnait une confusion extrême et elle ne comprit pas tout de suite ce qui provoquait cette vive émotion. Le patron détenait le poste du railphone, et c'était là que l'on venait pour ses communications quand on ne disposait pas de la radio.

Il était en train de crier quelque chose dans le combiné et autour de lui une douzaine de gens se massaient. Personne ne lui accorda un regard et même la femme de cet homme qui servait d'ordinaire l'ignora.

— Un massacre je vous dis. Il faut envoyer un convoi sanitaire. Deux des gosses respirent encore. Les parents sont égorgés ainsi que le fils aîné, la fille et encore deux adolescents.

Movane, soudain, sut de qui il parlait de cette voix criarde et commença de reculer vers la porte.

— Des pêcheurs comme tout le monde, leur nom ?

Movane espérait avoir passé le sas avant que le patron du comptoir n'ait prononcé le patronyme en question, mais elle fut bloquée par l'intrusion de plusieurs autres arrivants.

— Algassak, oui Algassak. Patron pêcheur qui disposait de quatre postes

sur la banquise.

CHAPITRE 18

Suite à la deuxième rencontre de la conférence de Weddell, le pape pria Lien Rag de venir s'entretenir avec lui. Visiblement accablé par son mal, Pie XIII faisait chaque jour l'effort de marcher jusqu'à la salle de réunions et d'en repartir, mais restait ensuite allongé tout le reste de la journée. Ce fut le relativement jeune cardinal Éloi de la Compassion qui le reçut et le conduisit auprès de la couche du pontife. D'un geste, ce dernier pria Éloi de se retirer.

— Je ne vais pas tourner autour du sujet, je voudrais connaître votre opinion sur ce Sunday que Césaire nous a présenté comme le président de l'archipel Crozet.

— Ce titre de président ne fut énoncé qu'une seule fois par Césaire. Par la suite il utilisa par trois fois celui de doge. Je n'ai jamais entendu nulle part ce nom-là pour désigner un chef, un gouvernant.

— C'était le principal magistrat d'une ville de jadis, Venise, dit le pape. J'ai eu recours à Monseigneur Jean de Marie, notre historien. Quel que soit le titre, je suis défavorablement impressionné par cet homme. Et Monseigneur Louis du Saint-Sépulcre m'affirme qu'il s'agit d'un démon ayant pris face humaine.

— Face humaine, c'est beaucoup dire. J'ai l'impression d'avoir en face de moi un robot. Il répond avec un léger temps de retard, insiste pour que le commandant Césaire reste près de lui !

— Et il ne quitte jamais ses lunettes noires. Il n'est pas à l'aise dans son corps. On dirait qu'il a endossé un vêtement empesé, lourd. Une véritable carapace. Ces deux-là ne sont venus que pour recevoir leur part de fuphoc et pas autre chose. Tout ce qui est annexe ne les intéresse pas. Ils sont prêts à combattre les Roux pour s'emparer de cette huile.

— Je dois vous révéler une chose que nous sommes peu nombreux à avoir découverte. Tout d'abord, sachez qu'il est impossible de s'approcher de l'archipel Crozet sans être pris sous le feu d'une batterie de missiles. Notre dirigeavion a échappé de peu à une destruction totale, et les navires s'écartent largement de ces îles. Il n'y a que Césaire qui jusqu'ici ait eu des contacts avec l'extérieur. Des contacts assez sympathiques par ailleurs. C'est un homme qui a des qualités, mais qui semble étroitement lié aux occupants de Crozet. Pour quelles raisons ? Je l'ignore. C'est lui qui découvrit les entrepôts

de ce fuphoc en zone taboue, et y puisa largement avant que les Simone n'y mettent le holà.

— Je connaissais en partie tout ce que vous me racontez là.

— Je vais en venir au plus étrange.

Il parla donc de ces navettes d'origine extraterrestre, surprises se posant sur l'île principale de Crozet ou en décollant. Il parla du vieux savant autodidacte, Jossoye, qui avait découvert dans les poussières lunaires un gros bloc rocheux intact venant de la région Altaï, sur la Lune de jadis.

— Un satellite qu'il a baptisé Altaï, évidemment. Mais le vieux physicien s'est forgé une théorie que je trouve fort audacieuse et difficile à prouver. Cette région Altaï était le siège d'une importante colonie terrestre, avant l'explosion de la Lune. Elle était occupée par des laboratoires, des observatoires. Jossoye pense que les équipes de scientifiques qui travaillaient dans ces installations ont réchappé à l'explosion. Le bloc rocheux qui se balade dans le ciel contiendrait des installations humaines intactes. Il base cette théorie sur le fait que ces navettes sont d'origine très ancienne. Ce seraient les mêmes que celles qui étaient affectées aux vaisseaux spatiaux, avant la glaciation.

— Voulez-vous dire que les habitants de Crozet seraient... les descendants des rescapés d'Altaï ?

— Ce n'est pas moi qui le dis, mais ce Jossoye.

— Je comprends mieux la réaction de Monseigneur Louis qui affirme que Sunday est un démon. Une bonne partie des Néos, lorsque l'on apprit qu'un satellite animal tournait autour de la Terre et qu'il était habité, déclara qu'il ne pouvait s'agir que d'une légion de démons guettant les âmes des humains, pour les harponner au moment de leur ascension vers Dieu. L'isolement de la Terre dans son enveloppe de poussières lunaires réintroduisit les anciennes croyances sur le Ciel, domaine de Dieu, et le centre de la Terre, base de l'Enfer. Donc, entre les deux, le Bulb ne pouvait être que le repaire du diable à l'affût. Mais rassurez-vous, nous avons eu quelques savants qui nous ont éclairés, sans devenir suspects d'hérésie. Je me demande si des hommes et des femmes auraient pu survivre à une telle explosion, certainement fantastique. Curieusement, il est difficile d'en découvrir des relations, des descriptions. Il semble que durant toute l'année 2050 les hommes furent frappés d'amnésie. Il n'y a pas d'enregistrements sur bandes magnétiques, pas de vidéos, pas de textes, ou très peu, et la plupart sont postérieurs à cet événement.

— Comme les Évangiles, dit Lien Rag, sans esprit de polémique. Ils furent tous écrits longtemps après que le Christ fut mort.

— Hé oui, approuva le pape joyeusement. Vous abondez dans mon sens. Il faut croire que la mort puis le retour à la vie du Christ fut un tel événement que sur le coup les intelligences des apôtres en furent saisies, au point de les rendre incapables de relater la chronologie de cette merveilleuse histoire.

Lien Rag retrouvait bien là le missionnaire habile qu'il avait connu jadis, et avec lequel il avait affronté des aventures extraordinaires. Il savait retourner avec un art consommé les remises en question de la religion, les arguties un peu trop gênantes.

— Sunday, même ce nom me paraît fabriqué, artificiel, viendrait donc de ce morceau de Lune qui se promène encore au-dessus de nos têtes ? Votre Jossoye est un homme certainement passionnant. Et vous dites que c'est un autodidacte ?

— Un Rénovateur qui s'écarta des mystiques pour entreprendre seul ses propres recherches. Il réussit même à faire luire le Soleil quelques secondes durant, et sa femme en prit des photos. À moins d'un trucage, c'est assez impressionnant.

— Pour en revenir à ce Sunday, pourquoi aurait-il un tel besoin de fuphoc si Crozet utilise l'énergie nucléaire ? Vos instruments de mesure ont relevé une forte radioactivité dans l'atmosphère de cet archipel.

— Justement, je me demande si leur réacteur n'est pas devenu si dangereux qu'ils ont dû l'arrêter. Donc, ils ont besoin d'une autre énergie. La seule disponible dans cet hémisphère, c'est le fuphoc. Et ces millions de tonnes font rêver ces gens-là.

— Comment croyez-vous que va s'orienter la décision finale de la Conférence, après la déclaration brutale de ce garçon sauvage, Jdriège ?

— Faute d'un accord, certains prendront des initiatives personnelles pour s'emparer des réserves, et en premier lieu Sunday. Et s'il en reste, une nuée de forbans des mers se jetteront sur ce reliquat de butin.

CHAPITRE 19

Chaque matin, depuis sa terrasse, Nacha comptait et recomptait les jonques qui encombraient le port de Yiengkow. Elles s'amarraient en couple, jusqu'à cinq parfois, s'alignant bord à bord. Toutes paraissaient en excellent état. Ses recruteurs les examinaient soigneusement, exigeaient qu'elles soient sorties de l'eau puis dirigées vers une cale de radoub, ou au pire conduites jusqu'à une plage et abattues en carène sur un côté, afin que les coques soient examinées.

Arbaï s'enthousiasmait lui aussi de cette flotte qui ne cessait de grossir. Il y avait désormais vingt-deux jonques, avec en tout plus de huit cents hommes d'équipage. L'une d'elles était uniquement montée par des femmes, des aventurières farouches venues d'une île du Nord, Sakhaline. On les disait plus agressives, plus féroces que n'importe quel pirate de la mer Jaune.

— Monseigneur vengera l'affront qu'on lui a fait, s'exclamait Arbaï, et ces maudits le regretteront amèrement.

Nacha restait impassible, même s'il approuvait intérieurement son favori. Il n'avait pas supporté le récit que lui avait fait Mingjen de cette bataille navale au cours de laquelle une de ses trois jonques avait été coulée, avec son butin de valeur constitué de riches objets de culte néo. Il n'avait pas supporté que Mingjen fût forcé de rendre les otages, mais le pire avait été d'apprendre que c'étaient ces Simone, ces nains ridicules, qui étaient à l'origine de ce désastre. Et cet imbécile de Mingjen, pour se justifier, en avait rajouté sur la bravoure, l'habileté, la puissance de ce peuple de gnomes. Mingjen avait aussi vanté leur beau voilier qui disposait d'une énergie inépuisable, pouvait naviguer sans avoir besoin de renouveler son combustible, sans tenir compte des vents. Et pour comble, il avait également décrit avec admiration ce bizarre appareil, mi-dirigeable, mi-hydravion, qui avait bombardé la jonque qui s'était retournée, dérive en l'air. Arbaï avait lardé Mingjen de coups de couteau, d'un nombre équivalant aux marins morts dans ce drame. Le corps du gros poussah avait été découvert le lendemain, flottant dans le port et tous les marins avaient compris l'avertissement. Tous étaient venus faire allégeance, les capitaines acceptant que leur navire soit nolisé par Nacha. Ce dernier avait puisé dans ses coffres qui contenaient une immense fortune, pour les couvrir d'or. Et lorsque la nouvelle se répandit, des dizaines de capitaines proposèrent leur bateau, mais une sélection sévère n'en retint que quelques-uns. Nacha en voulait trente-quatre, le nombre exact des victimes de la jonque coulée, celle du capitaine Nung, mort lui aussi sous le bombardement. Ces trente-quatre jonques emporteraient environ mille cinq cents hommes, une armée qui irait

attaquer tous les responsables de cette affaire où Nacha avait perdu la face.

— Ce soir nous recevrons les vingt-deux capitaines présents dans le port.

— Oui, seigneur, mais recevrez-vous aussi cette Juzna ? La femme capitaine ? Cette grosse femelle bardée de bijoux en or qui terrorise tous les portefaix du port ? On dit qu'elle en paye pour qu'ils lui fassent l'amour.

— Nous recevrons cette Juzna.

Il eut un sourire perfide. Il comprenait parfaitement les réticences de son favori, voire ses craintes. Parfois, pour honorer un hôte, il lui offrait pour une heure ou deux, la nuit, la compagnie d'Arbaï qui ne s'opposait jamais à cette sorte de marché. Il se résignait à devenir la récompense suprême que son maître attribuait à ceux qu'il voulait ranger de son côté. Mais si jamais Nacha le proposait à cette Juzna, il ne savait trop ce qu'il ferait pour ne pas subir les étreintes de cette femelle. Ainsi la traitait-il dans son for intérieur. Autant il avait regretté que cette Songe ne l'attire pas dans sa couche, autant il se sentait pris de dégoût à la pensée que la femme pirate pourrait user et abuser de lui.

— Seigneur, elle a dédaigné vos dons, a exigé seulement une part de butin, un pourcentage exagéré.

— Elle et son équipage n'ont jamais connu la défaite. En dix ans, elles ont assis une réputation effrayante le long des côtes de l'Est asiatique, jusqu'à la limite de la Ceinture de Feu. Ce fut le seul capitaine qui osa un jour aller au-delà du Cancer. Elle en revint avec des voiles en cendres, mais ramena un butin considérable. Et tout son équipage est d'une trempe aussi solide. Lorsque les autres, les hommes, reculeront, si celles-là se lancent aveuglément dans la bataille, ils auront si honte qu'ils reprendront courage. J'ai besoin de cette Juzna.

— La mettriez-vous dans votre couche, seigneur ? osa demander, non sans témérité, Arbaï.

— S'il le fallait, pourquoi pas ?

Le garçon soupira et essaya de se cacher des images qui l'épouvantaient. Il descendit donc sur le port pour lancer les invitations à bord de chacune des jonques. Son apparition soulevait souvent des quolibets, mais aussi des regards insistants, voire des murmures pleins de propositions à peine voilées. Il s'en moquait. Par contre, lorsqu'il aborda la jonque de cette Juzna, il tremblait. Déjà, la figure de proue, une énorme matrone en bois tenant entre ses cuisses monstrueuses le rostre de foc, lui faisait détourner le regard. La fille qui surveillait la coupée le regarda comme s'il n'était qu'un petit garçon

plein de curiosité, avant de le saisir par le col de sa veste pour l'attirer à elle.

— Tu veux voir la Dame ? Mais qui es-tu donc pour prétendre l'approcher ?

— Le serviteur du Seigneur Nacha.

— Le beau Nacha ? Je comprends tout. Tu es donc la concurrence ? dit-elle avec un éclat de rire.

Il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire avec cette histoire de concurrence. Jusqu'à ce qu'elle le pousse grossièrement en lui mettant la main aux fesses.

— Nous en avons d'aussi belles que les tiennes, sais-tu ?

Il se retrouva devant la Dame. Dame Juzna qui s'encadra dans la porte de sa cabine, géante couverte d'or et portant une perruque blonde. Et pourtant ses aisselles foisonnaient d'un crin noir luisant.

— Nacha m'invite ? Ce soir.

— Avec les autres capitaines.

— Dommage.

Et soudain Arbaï se découvrit candidat au sacrifice de son corps. Plutôt se faire écraser par cette monstrueuse que de supporter que son maître ait des faiblesses pour elle.

— Faut-il s'habiller en femme ou en homme ?

— Comme il vous plaira, Dame.

Il ne savait pas du tout ce que signifiait ce mot, mais jugeait opportun de l'utiliser. Sa mentalité de favori obséquieux l'y amenait tout naturellement.

— Puisqu'il n'y aura que des hommes, je serai en femme.

Il s'inclina, trop heureux de filer, étant attendu par la même fille qui le harponna. Finalement, il la trouva belle dans sa vulgarité physique et morale. Elle avait un corps dru, épanoui, un visage ardent avec une bouche large et épaisse, un nez qui palpitait sans arrêt, des yeux d'ogresse facétieuse.

— À part ton seigneur et maître, qu'aimes-tu encore ?

Il joua le timide, baissa les yeux, se dandina un peu.

— Je n'oserai jamais vous le dire.

D'un doigt sec elle lui releva le menton.

— Tiens donc, on n'est quand même pas dégoûté par ça, par exemple ?

De son autre main, elle souleva son sein gauche. Il jaillit du haut de son bustier, découvrant furtivement un téton sombre. Arbaï secoua la tête et ce n'était pas pure politesse.

— Je suis Noglika, si tu veux savoir.

— Et moi Arbaï.

— Tu es bien tendre. Tu n'as pas quinze ans ?

Devait-il avouer qu'il en comptait vingt-deux, mais faisait illusion ? Se compliquant l'existence durant des heures pour rester adolescent d'apparence, se privant de manger, surveillant attentivement chaque centimètre carré de son corps, s'inquiétant des jours et des nuits de la faiblesse d'un muscle ou d'un cheveu blanc ?

— Tu seras de l'expédition ?

— Certainement, Dame Noglika.

— Non, jamais Dame, c'est seulement Juzna qui a droit au titre. Moi, je suis Noglika la gabière. La seule qui sache atteindre le haut du grand mât à la seule force de ses bras.

Il contempla ses biceps avec respect.

— Nous nous reverrons donc les soirs de ripailles, après le combat.

Il en frissonna. Il n'avait jamais connu que les passions feutrées, passant d'une maison à l'autre. Elles étaient chaque fois plus luxueuses et plus secrètes, renfermant des mystères à oublier au plus vite. Jusqu'à ce qu'il devienne domestique chez Nacha.

Il sauta sur le sampang qui remonterait le canal principal, avant d'emprunter celui qui se glissait sous la maison de son maître. Des gardes en surveillaient l'écluse qui ne s'ouvrait pas pour tous.

Avant de paraître devant Nacha, il fit le détour aux cuisines, où l'on préparait la réception du soir. Cam, la femme de Nacha, s'y trouvait et n'eut pour lui que regards dédaigneux. Mais elle les avait pour tous ceux et celles qui approchaient le Seigneur. Les cuisiniers s'affairaient donc et les vingt-deux capitaines, dont la terrible Juzna, seraient satisfaits. Il s'approcha du chef, lui sourit.

— Ce soir on ne raffine pas trop.

Il désigna les canards qui pendaient à des crocs au mur.

— La cuisse et l'après-cuisse, et même au besoin le filet en un seul morceau. Ils le prendront à pleins doigts pour y fourrer leurs babines.

— Je m'en doutais ! grimaça le chef. Des sauvages, quoi !

— Vingt et un sauvages et une encore plus que les hommes.

Il s'inclina devant Cam et alla prendre l'ascenseur. À l'étage du maître, c'était toujours la même angoisse chaque fois que ses pieds nus pataugeaient dans un des pédiluves. S'il lui plaisait, Nacha pouvait appuyer sur le bouton fatidique. S'il lui plaisait et si lui, Arbaï, déplaissait.

— Raconte.

Il commença par ces capitaines dont certains lui paraissaient abrutis par l'alcool ou la drogue, mais Nacha le rassura. C'étaient tous d'excellents capitaines et ils ne craignaient pas les coups.

— Juzna ?

Les mots lui manquaient, mais à son expression Nacha comprit combien il avait été sous le choc et l'était encore. Il allait poursuivre son interrogatoire, mais on l'avertit que le maître Riquael demandait à être reçu d'urgence.

— Dans dix minutes, répondit-il.

Le maître Riquael dirigeait la concession Aiguilleur de cette ville et surveillait les travaux en cours du futur réseau Mandchou. La Caste était présente dans ce port depuis que Tharbin avait rejoint avec le Consortium des Bonzes le parti des Aiguilleurs. Nacha ne les aimait pas. Et il détestait le maître Riquael qui venait souvent lui faire des observations. Cet Aiguilleur était un fervent admirateur d'Opérasque, le futur Maître Suprême, et comme lui il était un défenseur des Accords de la CANYST. Il reprochait à Nacha de ne se complaire que dans le monde maritime, de construire ou d'acheter des bateaux, il n'ignorait rien de ses activités de pirate, mais ce qui le tracassait c'étaient les doutes de Nacha sur l'éventualité d'un retour prochain de la Société ferroviaire orthodoxe. Évidemment, Nacha veillait à ce que cet homme ignore l'existence du Serpent Gris, mais savait qu'un jour ou l'autre Riquael en serait informé. Était-ce la raison de sa visite à l'improviste ? D'ordinaire, il prenait rendez-vous.

Comme son maître le regardait, Arbaï se demanda ce qu'il attendait de lui, mais Nacha voulait qu'au bout d'une demi-heure de discussion il trouve

prétexte de les rejoindre pour distraire son hôte de ses mises en garde généralement déplaisantes.

— Tu l'intrigues. Il se pose des questions sur toi. C'est un puritain à cheval sur la bienséance et les mœurs. Marié, père de famille, il suit les préceptes les plus stricts de sa Caste. Tu le gênes, tu l'obliges à avoir des pensées dont il se méfie.

— Bien, Seigneur, mais avant de me retirer puis-je vous demander pourquoi on dit Dame Juzna ? C'est ainsi que la fille de la coupée l'a appelée.

— Je l'ignore, mais tu fais bien de me demander. Ce soir je l'appellerai ainsi et je lui poserai la question.

Riquael était un homme grand, mais fluet, très pâle de teint, blond de cheveux, toujours mal à l'aise quand il se trouvait en face de Nacha. Mais toujours aussi didactique dans ses protestations. C'est-à-dire que son langage ne se permettait aucune fantaisie.

Ce qui l'amenait, c'était la préparation de cette expédition lointaine dont il n'avait appris le projet que par ouï-dire, il reprochait à Nacha de le lui avoir caché. Ce dernier ne voulait pas qu'en le révélant, cet Aiguilleur se pose des questions et ne découvre l'existence du Serpent Gris.

— C'est une affaire personnelle, dit-il avec une certaine froideur. J'ai des comptes à régler et je ne permets à personne de vouloir m'en empêcher.

Riquael ne s'attendait pas à une telle rebuffade. D'ordinaire, Nacha se montrait plus sinueux, plus habile.

— Je puis aussi vous annoncer que le Grand Maître Opérasque a pris les pleins pouvoirs en Panaméricaine, et qu'il est bien décidé à mener une politique qui nous ramènera aux temps heureux de la grande Société ferroviaire.

Tharbin avait averti Nacha de ce bouleversement à Salt Lake Station, mais le chef pirate n'y attachait pas grande importance. Il n'estimait guère cet Opérasque qui avait parfois des comportements bizarres.

— C'est la reprise en main totale, et la construction du réseau Mandchou en bénéficiera sans nul doute. Mais pour en revenir à votre expédition punitive, je suis venu vous demander qu'un observateur embarque à bord d'une de ces jonques. C'est un droit reconnu par les accords passés entre Tharbin et notre Corporation.

C'était pire qu'un coup de nunchaku en plein visage, cette exigence.

CHAPITRE 20

Alcibion osa sortir Opérasque de la couchette de cette Cristella Marlone en pleine nuit, sans se rendre compte qu'il soulageait cette femme. Elle en avait plus qu'assez de l'assiduité de son amant et surtout de sa fixation sexuelle pour ses seins gorgés de lait. Elle avait essayé de lui faire comprendre que son fils Rom en pâtissait, qu'elle se devait d'abord à son rôle de mère, il faisait la sourde oreille, comme si toute la journée il ne pensait qu'au moment où il la rejoindrait. Cette obsession lui paraissait monstrueuse et elle envisageait de s'enfuir avec son enfant, loin de ce fou. Il en oubliait ce coup d'État qu'il avait déclenché, la junte qui le soutenait et les mille dangers qui le menaçaient, à commencer par la III^e Flotte qui depuis quelques jours progressait plus facilement sur les réseaux des Soixantièmes. Il ne se rendait pas compte que les Aiguilleurs n'obéissaient plus à ses ordres et laissaient les aiguillages fonctionner. L'amiral Kinnjone était même acclamé dans les stations comme un libérateur, alors que le régime politique nouveau n'avait pas eu le temps de se faire détester. Mais c'était l'image même d'Opérasque que les gens n'aimaient pas.

Alcibion lui annonça que les Grands Maîtres s'étaient réunis au nombre de sept dans une station éloignée, pour étudier les nouvelles orientations de sa prise de pouvoir. Ils demandaient d'ores et déjà que le président Albeyal soit remplacé à la tête du Conseil de Surveillance, ainsi que la libération de tous les conseillers.

— Pour l'instant, ils se bornent à des exigences ne concernant que notre Corporation d'Aiguilleurs, mais je suis certain qu'ils s'intéresseront aussi au sort du gouvernement. L'accueil réservé à l'amiral Kinnjone l'annonce. Et dans les foules qui l'acclament on entend les cris de Kinnjone président.

Mal réveillé, épuisé par ses pulsions érotiques, il avait du mal à assimiler ce que lui disait son adjoint.

— Kinnjone, ce vieux gâteaux ? Allons donc !

— Il n'appartient pas à la Corporation, voyageur Grand Maître. C'est pourquoi il s'attire des sympathies. Vous savez fort bien que nous ne sommes pas populaires et que dans les circonstances actuelles nous ne pouvons nous passer d'un minimum de soutien du public. Les Grands Maîtres finiront par vous mettre en accusation.

— Allons donc, je suis le nominé, le seul.

— Il s'agit aussi du respect strict de la morale de notre organisation. J'ai eu des demandes de renseignements, auxquelles je n'ai pas répondu, au sujet de la voyageuse Cristella Marlone et de vos relations avec elle.

Cette fois, Opérasque se réveilla comme s'il avait reçu un seau d'eau glacée.

— Des demandes de qui ?

— Des censeurs de la Moralité.

Il les avait oubliés depuis longtemps, ceux-là. Ils étaient au nombre de quatre et si âgés qu'il n'aurait jamais pensé qu'ils puissent exercer une quelconque influence.

— Ils ont l'âge de Kinnjone et...

— Ils se sont réunis cette nuit. Pour que des vieillards soucieux de leur petite vie tranquille se retrouvent à des heures aussi tardives, c'est que vraiment ils ont été harcelés de questions et, je le crains, de plaintes.

Opérasque, assis à son bureau, releva les yeux pour fixer son adjoint. Ce dernier supporta son regard, puis secoua la tête.

— Je n'ai pas trahi votre liaison avec la voyageuse devenue adjointe scientifique. Mais son nom seul est synonyme de vie irrégulière. La naissance de son enfant a été déjà cause d'interrogations sur la façon dont elle s'y était prise avec Charlster. Ce dernier n'a jamais caché son indignation. On murmure que vous l'avez fait arrêter par jalousie. On ne comprend pas mieux pourquoi vous faites venir cette Ann Suba de grande réputation, pour ensuite la placer en résidence surveillée. Les scientifiques s'agitent comme je vous l'avais annoncé, et les Grands Maîtres leur ont demandé leur opinion sur différents points. Sur les travaux de ces deux astrophysiciens et sur le Chenal Noir.

— Le Chenal Noir ? En quoi cette réussite peut-elle contrarier les scientifiques ? Nous avons là-bas une structure merveilleuse pour implanter un grand réseau.

— Les scientifiques, en grande majorité, ont opté pour le projet Permafrost. Et dans la mouvance de ce qu'envisageait Charlster, c'est-à-dire une nouvelle couverture de poussières lunaires plus légère. Un DAI qui ne nous plongera pas dans un jour crépusculaire et un froid intense.

— Sans une autre glaciation, pas de nouvelle Société ferroviaire, s'emporta

Opérasque. Ils le savent bien, tous ces imbéciles. Mais comme pour y parvenir il faudra des décennies, en attendant le Chenal Noir est là comme une soupape de sécurité permettant les échanges entre le Nord et le Sud.

— Pour l’instant, rien de tel n’a été encore observé et faute du rapport de la mission d’inspection, nul ne s’engagera dans ce passage.

Opérasque resta muet de surprise de tant d’audace.

— Voyageur Opérasque, je démissionne si vous ne cessez pas de fréquenter cette Marlone et si vous ne demandez pas à vos amis Grands Maîtres une entrevue. La junte que vous avez désignée ne peut tenir lieu de gouvernement. Vous devez aussi libérer Charlster et Ann Suba. Si vous laissez Kinnjone arriver jusqu’ici, plus porté par la ferveur populaire que par ses bâtiments, vous courrez à votre perte.

CHAPITRE 21

Ils demandèrent à voir la représentation de DAI-1, ce nuage de poussières lunaires qui occultait le Soleil et permettait l'existence du Chenal Noir. Elle leur donna toutes les précisions qu'ils demandaient, expliqua que Bourguine avait été appelé en renfort lorsqu'elle-même se trouvait en détention à Salt Lake Station. Ils ne parurent pas s'intéresser à cet épisode de sa vie. Ils cherchaient Bourguine et elle crut comprendre que des patrouilleurs des zones interdites avaient retrouvé des traces du traîneau.

— Kalagan était-il un complice ou un simple musher ? demanda l'un des fonctionnaires de l'Office du renseignement.

— Je l'ignore.

— Tout de même, le volontarisme de Bourguine pour NPST ne vous a-t-il pas surprise ? Il quittait cet endroit de haute technologie pour un trou perdu, un poste météo avec en annexe un minable observatoire ?

— C'est un homme étrange, insaisissable. J'ai pensé que cette solitude du pôle satisferait sa misanthropie.

— Wist Kalagan était votre ami d'études ? Nous avons retrouvé dans ses affaires une imprimante relatant une histoire puisée au Centre des contes et légendes de River Station. Sur des monstres imaginaires, comme les loups-garous et autres créatures étranges. Pourquoi à votre avis ?

— Kalagan, qui me téléphonait parfois, s'intéressait à un récit fait par un chasseur de loups, un certain Antiqua qui parlait d'un Gouffre aux Garous qu'il aurait visité autrefois. Mais je n'en sais pas plus.

Elle préférait lâcher quelques bribes de vérité pour montrer sa bonne volonté et son ignorance. Ils voulurent ensuite visiter la cabine qu'avait occupée Bourguine avant de partir, et qu'un jeune astrophysicien avait reçue. À cette époque-là, Claudion, étant toujours fâché, n'avait pas postulé.

Ce furent deux techniciens de l'Office, en attente à l'extérieur, qui fouillèrent la cabine et la soumirent à différents examens. Ils s'attardèrent toute la journée, interrogeant diverses personnes, puis se rendirent chez les frères Mac Marlow, les brocanteurs, certainement au sujet des acquisitions de matériel électronique par Bourguine.

Lorsque Perkins rappela Louria pour lui donner le nom et l'adresse de la nièce de Kalagan, elle se montra sèche et lui demanda si elle lui était redevable de la visite de l'Office du renseignement. Il protesta de son innocence, dit que ces enquêteurs avaient passé trois jours à NPST, effectuant même toute une journée une sortie en traîneau avec Soleng, le loueur d'attelages. L'Inuit n'avait pas expliqué la raison de cette promenade.

Ce fut dans la nuit, alors qu'ils se retrouvaient chez Charlster, qu'Hyponias lui apporta des précisions sur Sonia Melchaye, la grand-mère de Bourguine. Les hommes de l'ODR avaient finalement quitté 87°7 pour rentrer à Salt Lake Station.

— Cette vieille dame se trouve actuellement dans Paradise Long Life. Une station de retraite pour gens fortunés. Un endroit superbe, exotique, sous dôme avec centre nautique, théâtre, salon de thé, restaurants. Une seule journée engloutirait ma semaine de salaire.

— Tu es sûr qu'il s'agit bien d'elle ?

— Le nom de Melchaye est peu répandu. À part tes laitiers de la région de Baker Station, l'ordinateur n'a pas trouvé d'autres titulaires du nom.

— Ces laitiers, sans être dans la misère, ne sont pas fortunés.

— La vieille dame l'est. L'ordinateur essaye de découvrir la banque qui gère sa fortune et lui paye une rente. Crois-tu que la ferme laitière ait une grande valeur ?

— Certainement pas. Où se trouve Paradise Long Life ?

— Dans le fin fond de la James Bay, à côté de Rapide Station.

— À des milliers de kilomètres d'ici. Il faudrait prendre plusieurs jours de congé pour se rendre là-bas, et il n'est pas certain qu'elle accepterait de s'expliquer.

— Dès que nous aurons le nom de l'organisme, bancaire ou non, qui lui verse sa rente ou qui lui paye ce séjour luxueux, nous pourrons faire quelque chose, mais je préfère ne pas en parler.

Le lendemain matin, elle put se mettre en rapport avec Cérisan Kalagan. Du fait du décalage horaire, elle tomba sur une maison de jeux encore ouverte, du côté de l'Alaska. Cette nièce travaillait comme croupière à une table de roulette. La voix vulgaire la surprit, le prénom l'ayant fait rêver.

— Ouais, j'ai eu les restes de Wist, vous êtes qui déjà ? Ah, la Finister ? Vous aussi, il vous a eue au baratin ? Vous aussi, c'est la curiosité qui vous a

amenée à le fréquenter ? Toutes les filles, chez nous, ne parlaient que de ce que vous savez, me demandaient des détails. J'en avais, mais j'en parlais jamais.

— Il vous a laissé ses avoirs ?

— Rien du tout et je perds la rente qu'il me versait.

— C'était donc un oncle gentil ?

— Tellement gentil qu'il s'est amusé avec moi quand j'avais pas douze ans. Et comme j'avais des preuves qui auraient pu l'envoyer en tôle, même vingt ans plus tard, il m'envoyait cent dollars chaque mois. Maintenant, c'est fini. Tout ce que j'ai, c'est des idioties, dont cette caméra vidéo gadget qui a l'apparence d'un briquet.

Louria en resta muette de stupeur, tandis que la croupière poursuivait ses plaintes.

— Des comme ça, je n'en ai plus revu depuis, mais je regrette pas son propriétaire, alors là pas du tout. Quel salaud ! Il a eu vite fait de me faire parcourir le catalogue complet de ce qu'on m'avait interdit de faire avant d'être mariée. En deux jours j'en savais assez pour le reste de mon existence.

— J'aurais aimé avoir quelque chose de lui, dit Louria en s'efforçant de ne pas trahir sa fébrilité.

— Ouais ? J'aurais dû la lui couper et la faire embaumer, je vous l'aurais revendue mille dollars. Si je vous disais que j'y ai pensé lorsqu'ils m'ont amené le cercueil. Mais j'ai pas pu rester seule un instant avec. Je l'aurais fait, mais pour la balancer aux chiens esquimaux. Quelle ordure ! Alors vous vous le regrettez ? Il ne vous a jamais raconté ce qu'il faisait avec sa nièce ? : Profitant que sa belle-sœur avait divorcé de son frère aussi dégueulasse que lui, et allait mourir d'un cancer ? Tant mieux pour vous s'il a été correct. J'ai pas grand-chose à vous vendre, à part ce briquet dont je ne sais même pas me servir. Si vous m'envoyez deux cents dollars, je vous l'expédie par retour de courrier.

Claudion resta sceptique sur les chances de récupérer vraiment ce faux briquet caméscope et sur l'inceste imposé par Kalagan.

— Elle le faisait chanter. D'après ce que tu m'en dis, c'est le genre de fille qui à douze ans avait déjà assez d'expérience et de perversion pour amener son oncle à coucher avec elle, et à le faire chanter. Une victime innocente n'aurait pas de preuves accablantes. Quelles sont-elles, d'ailleurs ?

— Elle ne m'en a rien dit. J'envoie quand même ces deux cents dollars à

son compte.

Le lendemain, Hyponias s'enferma chez lui pour retrouver l'organisme qui payait pour Sonia son long séjour au Paradise Long Life. Et dans l'après-midi il avait tous les détails sur une société de financements, la New Holding and Trading Organization.

— Ce mot *organization* indique qu'il s'agit d'un organisme social privé, subventionné par des dons. Il s'occupe de personnes handicapées, d'orphelins et de vieilles gens, et aide des jeunes à créer une entreprise. L'argent récolté est placé dans des commerces et les bénéfices servent à soutenir des cas sociaux. Sonia Melchaye est subventionnée pour mener une existence vraiment luxueuse, elle qui vivait petitement du lait de ses trois vaches.

— C'est miraculeux, dit Louria qui était dans l'attente d'une réponse rapide de Cérisan Kalagan.

Ce ne fut pas le briquet caméscope qu'elle reçut, mais un e-mail. La nièce expliquait qu'un expert évaluait le briquet à mille dollars. Si Louria était toujours disposée à l'acheter, elle lui accordait l'antériorité.

— C'est la famille qui cultive cette disposition à rouler les gens, dit Claudion. Si tu la fais lanterner, elle se contentera des deux cents dollars.

— Je sais, mais je ne prends pas le risque, je paye.

CHAPITRE 22

Le commandant Toz, après avoir écouté le diagnostic de l'infirmier de bord et les craintes de Songe, décida d'avertir Tharbin sur son récepteur spécial. Le dirigeable ne pouvait atterrir sur le plateau de Toura et y attendre la visite du président des Bonzes. L'état d'Helmatt s'était aggravé et nécessitait des soins hospitaliers. Impossible également d'atteindre Salt Lake Station.

La décision de Tharbin fut prise rapidement. Le dirigeable serait envoyé sur la banquise, au nord de Talmyr Station, où attendrait un wagon sanitaire autotracté.

Pour l'instant, Helmatt était placé sous assistance respiratoire intense, dans un environnement oxygéné. L'infirmier avait pris sur lui d'installer une tente sous laquelle le savant était allongé. Le dirigeable força la vitesse, tandis que Tharbin obtenait qu'un spécialiste en système respiratoire entre en liaison avec l'appareil. On laissa croire à cet éminent professeur qu'il discutait avec le chef d'un train en route vers la capitale. Pas question de dévoiler l'existence d'un aéronef. Par radio, il écouta le bruit des bronches, celui du cœur, compta les inspirations du malade et en conclut que ce dernier devrait être dans son service en moins de deux heures. C'était absolument impossible. Il faudrait au moins trois heures avant qu'Helmatt ne soit entre ses mains. Il ordonna alors des piqûres pour soutenir le cœur et des conseils pour installer le malade différemment, afin que l'oxygène irrigue bien les alvéoles.

L'infirmier parla du stimulateur cardiaque et le médecin lui annonça que si le rythme de l'organe faiblissait, il devrait ouvrir la cage thoracique et masser le cœur, c'est-à-dire le prendre à pleines mains et le presser comme une poire à injection, il n'y avait pas autre chose à faire. Très pâle, cet infirmier vérifia sa trousse d'urgence, en sortit non seulement un scalpel mais une petite scie rotative à batterie. Il serait peut-être obligé d'attaquer le sternum, s'il ne pouvait atteindre le cœur en passant la main dessous.

Une heure plus tard, Tharbin rappela Songe.

— Aller à Salt Lake Station aurait été inutile, car la station est assiégée non seulement par la III^e Flotte, mais par des commandos Aiguilleurs. Opérasque ne veut pas entendre raison, alors que ses confrères Grands Maîtres lui ordonnent de libérer Albeyal et le président-ministre. Nous voilà avec Helmatt sur les bras. S'il en réchappe, je doute qu'il soit nommé à la tête de

l'observatoire de 87°, car Charlster et Ann Suba ont les faveurs des cercles scientifiques et ils obtiendront satisfaction.

— Vous n'allez pas l'abandonner ? s'écria-t-elle. Lorsque l'hôpital de Talmyr Station l'aura remis sur pied, il faudra qu'il aille à Salt Lake Station pour y consulter et recevoir son nouveau stimulateur.

— Et de nouveaux poumons, dit Tharbin sans enthousiasme. Saviez-vous que les siens sont vraiment artificiels, fabriqués dans une substance qui s'apparente à une toile d'araignée, produite par des bactéries ?

Elle s'asseyait auprès de la tente à oxygène pour surveiller le malade. L'infirmier l'avait équipé de plusieurs palpeurs pour la tension, le rythme cardiaque, celui de la respiration. Le centre apneustique de l'inspiration était également surveillé, car le rythme était très élevé et fatiguait le malade en affolant le cœur.

De sa propre initiative, l'infirmier lui inocula un très léger sédatif et cette recherche avide d'oxygène se calma un peu, si bien que le cœur à son tour perdit sa rapidité d'un organe de coureur de fond.

Songe put alors concentrer ses pensées sur le Grand Maître Opérasque assiégé dans Salt Lake Station. Cet homme avait tout gâché à cause du Chenal Noir et de ce réseau interminable de vingt mille kilomètres, entre le Nord et le Sud. Une utopie, certes réalisée, mais une utopie puisqu'un train de marchandises passerait au moins deux mois dans la nuit absolue. Rien à voir avec les anciens voyages maritimes au long cours qui s'effectuaient dans un monde où le Soleil brillait, où les tempêtes se déchaînaient. Dans ce goulet glacial interminable, les trains rouleraient dans une monotonie insupportable pour l'équipage, pour les voyageurs. Un jour, Opérasque serait destitué, enfermé dans un train de résidence forcée et peut-être apprendrait-il qu'un autre passage s'était ouvert dans le Pacifique, entre les deux tropiques, le long des îles innombrables de la Micro Mélanésie. Certes, des jonques pirates l'empruntaient pour aller piller le Sud, mais bientôt des navires marchands apparaîtraient. Son rêve de retourner à une totale glaciation ne serait jamais réalisé. Le seul homme capable de l'aider à réaliser ce rêve était là, à chercher avidement sa respiration, et plus proche de la mort à chaque minute.

Pour la première fois elle regrettait d'avoir accompli cette mission sans y réfléchir auparavant. Elle avait insisté pour quitter les Échafaudages, alors qu'Helmatt était bien mal en point. Il avait fallu le treuiller dans une cabine que le vent balançait dangereusement. Songe se tenait à côté de sa civière et empêchait celle-ci de basculer ou d'aller et venir en cognant les parois. Elle regrettait aussi sa mission auprès de Nacha, regrettait d'avoir connu cet homme cruel, regrettait le joli Arbaï qu'elle avait eu scrupule à inviter dans sa couche. Sa plus grande crainte avait été alors que Nacha, guettant ce moment-

là, n'intervienne pour s'imposer à leur couple. Pourquoi avait-elle fantasmé ainsi ? Parce que les non-dits du jeune garçon lui avaient fait craindre ce genre de piège ?

Elle avait découvert le passage du Serpent Gris, le véritable nom étant l'Ombre du Serpent Gris, mais n'avait pas compris que Nacha était le véritable chef des pirates, leur armateur et non un simple receleur. Ses espoirs de se retrouver en hémisphère Sud se réduisaient de jour en jour. Bien sûr, à Yiengkow elle n'en avait jamais été aussi proche, mais comment franchir les milliers de kilomètres restants ?

Le dirigeable descendit lentement vers la banquise. Le vent était nul, l'ascenseur resta dans le plan vertical au bout de son filin. Elle accompagna Helmatt jusqu'au convoi sanitaire, embarqua. Le personnel avait-il découvert la forme vague de l'aéronef dans le ciel ? Qui étaient donc ces gens pour que Tharbin se fie à eux ?

Le train-hôpital passait non loin de là et le wagon autotracté se riva à lui sans que les deux s'arrêtent. Dès lors, Helmatt disparut et elle se retrouva dans une salle d'attente anonyme où elle lutta contre le sommeil.

— Voyageuse Songe, on vous demande de la Présidence.

Tharbin, bien sûr, toujours lui, qui lui annonça la capitulation d'Opérasque.

— Nous sommes à la veille d'un bouleversement des mentalités dans le sein même de la Caste. Ces jeunes officiers, les Grands Maîtres moins sclérosés, vont mettre de l'ordre dans la Corporation. Ils souhaitent que Fortalès, qui dirige la mission d'inspection dans le Chenal Noir, prenne leur tête. On lui a envoyé un TUR. Ce n'est pas la peine que vous attendiez dans ce train-hôpital. Helmatt est entre d'excellentes mains. Vous ne pouvez plus rien pour lui. Rentrez à votre train de fonction.

C'est en vain qu'elle essaya d'avoir des renseignements sur l'état du malade. Résignée, elle appela une draisine-taxi et regagna son ministère, son vaste quatre compartiments au deuxième étage du convoi.

La télévision locale ne donnait pas d'informations sur les événements de Salt Lake Station, et diffusait un film inintéressant devant lequel elle resta sans même suivre l'intrigue. Elle sourit seulement quand une femme nue apparut sur l'écran. On avait soigneusement effacé la toison pubienne selon les lois de la secrétaire à la Morale publique. Sa collègue était une femme très vigilante à ce sujet. Elle faisait espionner les autres secrétaires et lorsqu'elle découvrait des manquements chez l'un ou l'autre, elle les avertissait que s'ils ne s'amendaient pas, elle devrait sévir.

Somnolente, elle gagna sa couchette où elle fut réveillée par Tharbin à sept heures du matin.

— Fortalès, bien que nommé à la place d'Opérasque, n'a pas encore donné son accord. Savez-vous où il se trouve en ce moment ? Autour d'une table ronde, avec les Néos, les Simone, Lien Rag le glaciologue et quelques représentants des îles australes. Peut-être des Roux. Fortalès a accepté d'y assister et c'est le dirigeavion de Lien Rag qui est allé le chercher et le ramènera. C'est une véritable révolution, de quoi faire trépigner Opérasque dans sa résidence forcée.

— A-t-on libéré Ann Suba ?

— Je l'ignore.

— Helmatt ? Vous avez des nouvelles ?

— État stationnaire. Il faut que je vous voie très rapidement, disons dans une heure.

Frémissante, elle attendait qu'il lui indique ses compartiments privés comme lieu de rencontre, mais non, il serait dans son bureau. Ça ne voulait pas dire que par la suite il ne l'inviterait pas à l'accompagner à l'étage de ses compartiments de fonction.

— J'ai reçu des nouvelles inquiétantes de Yiengkow. Nacha réunit dans le port des dizaines de jonques, toutes commandées par des capitaines pirates. Il y en a même une qui appartient à une femme réputée pour son audace et sa cruauté. Nacha pense avoir perdu la face lors de la dernière campagne. Une de ses jonques aurait été coulée et l'équipage, comme le capitaine, disparus. On dit que Nacha veut se venger.

Il lui sourit.

— Je sais que je vous mets trop souvent à contribution, mais il me paraît urgent de prévenir certaines personnes de l'hémisphère Sud. La situation va devenir moins crispée ici et Nacha risque de mettre le feu aux poudres là-bas. Je vous demande de gagner le Sud pour avertir Lien Rag du danger. Une trentaine de jonques, montées par mille cinq cents barbares assoiffés de sang et de richesses, peuvent dévaster totalement les îles, l'Antarctique. Si vous réussissez à les mettre en garde et qu'ils contre-attaquent et refoulent Nacha, ma position serait bien plus confortable vis-à-vis du Conseil de Surveillance dont le président Albeyal a repris les rênes, mais aussi auprès de Fortalès.

Il soupira :

— Nous nous sommes un peu trop compromis, vous et moi, avec ce Grand

Maître. Gagné par une mégalomanie galopante, suite à son statut de nominé, il a gâché ses chances.

Songe croyait rêver. Tharbin lui offrait la possibilité de rejoindre ses amis dans le Sud. En lui confiant une mission qui ne manquerait pas de lui donner une grande importance. Elle n'arriverait pas les mains vides auprès de Lien Rag et surtout de Liensun. Mais sa mise en cause, telle que la présentait Tharbin, l'agaçait. Elle n'avait pas rencontré souvent Opérasque ces derniers temps. On ne pouvait l'accuser d'avoir été de ses fidèles.

— Il vous a adressé ses félicitations pour votre réussite auprès d'Ann Suba, dit Tharbin perfide.

CHAPITRE 23

Ni la police ni les gardes ne pourraient atteindre Coats Station avant le lendemain, le réseau ayant été détruit par d'énormes congères coureuses, de véritables icebergs arrachés à la banquise de Foxe Basin et projetés contre les installations en aval. Les pêcheurs de la petite station s'organisèrent donc en groupe armé, pour essayer de retrouver le tigre des glaces qui s'était attaqué à la famille Algassak. Les deux enfants survivants, encore sous le choc, ne pouvaient expliquer ce qui s'était passé, comment leurs parents, frère et sœurs, avaient été égorgés, et comment eux-mêmes avaient réussi à échapper au fauve.

Movane essaya de dissuader Nugssag de s'engager dans cette chasse dangereuse.

— Allons dans ton wagon de la banquise. On péchera et on fera l'amour.

Elle lui glissa à l'oreille quelques suggestions dont elle n'était pas d'habitude prodigue, mais le garçon, bien que regrettant l'occasion perdue, ne pouvait que se joindre à ses amis. Il fallait suivre les traces qui s'éloignaient du wagon des victimes, passaient devant chez lui, sortaient de la station par un trou dans la verrière. Ensuite, elles disparaissaient sans qu'il s'explique pourquoi.

— Il s'est alourdi les pattes de chaussons de glace, si bien qu'il ne laisse plus l'empreinte de ses énormes griffes. C'est étonnant qu'un fauve soit aussi intelligent, dit-il avec un regard soupçonneux. Moi, je me demande si ce n'est pas un bonhomme détraqué qui a trouvé le moyen de fixer des griffes artificielles à ses pieds. Un tueur en série, quoi !

Cette troupe d'une dizaine d'hommes s'éloigna de la station et la jeune fille retourna chez elle. Elle devait nourrir Garg, mais n'avait pas le courage de pénétrer dans son compartiment. Il avait massacré la famille Algassak, alors que c'était Nugssag qu'il voulait tuer, parce que ce dernier avait repéré ses traces à côté du wagon des Marqua.

Elle ne savait que faire lorsque son ordinateur tinta. Un e-mail arrivait et elle le lut à même l'écran. C'était son père qui avait entendu parler du drame. Le patron du comptoir collectif avait téléphoné à une radio privée pour leur vendre l'information. Ses parents s'inquiétaient, demandaient si on savait qui avait pu faire ça. Elle répondit « un fauve avec des griffes démesurées », pour

qu'ils comprennent qu'il s'agissait de cet hôte indésirable qui s'était invité chez eux et passait ses journées à respirer de l'oxygène et à bouffer de l'électricité, ce qui ne l'empêchait pas de dévorer de la viande de phoque et du poisson. Son père lui tapa sa réponse :

— Nous allons essayer de rentrer.

Elle répondit que si elle avait une occasion de ficher le camp elle le ferait, ne serait-ce que pour se rendre au wagon de pêche de Nugssag. Ils n'aimaient pas bien qu'elle fréquente le métis, mais désormais elle ne s'en cacherait plus. Elle était quand même adulte.

Pour ne plus avoir de dialogue en direct, elle mit l'appareil en veilleuse. Les messages s'inscriraient, mais elle les lirait plus tard. Elle décongela de la viande de phoque, la fit cuire et finit par entrer chez Garg. Elle déposa le plateau et sortit sans lui dire un mot, ne respirant plus car cette odeur d'ozone se mélangeait à une autre encore plus désagréable, fade. Celle du sang des Algassak ?

Les chasseurs de fauves rentrèrent fourbus à la nuit, et elle retrouva Nugssag dans la petite cafétéria, derrière le comptoir où ils buvaient tous de la bière. Il lui annonça qu'il était crevé, mais qu'il irait jusqu'à son wagon de pêche malgré tout. Il avait besoin de travailler pour s'acheter une petite draine à la place de sa plateforme primitive.

— Tu m'accompagnes ? demanda-t-il.

— Je veux bien.

— Tes propositions de ce matin tiennent toujours ?

— Elles étaient du matin, dit-elle coquette, possible que celles du soir diffèrent.

Il parut se résigner à une nuit plus routinière que prévue.

CHAPITRE 24

Fleur le révéla à son père : Kurty s'était mis en tête de franchir le Serpent Gris et de se retrouver en hémisphère Nord. Elle trouvait l'obstination du garçon extraordinaire. Il avait franchi le Chenal Noir, était resté coincé des mois dans le Nord et voulait encore tenter une expédition aussi folle.

— Il sait que la plupart des marins ne voudront pas le suivre. Tous souhaitent reprendre la chasse aux cachalots.

— Moi aussi je veux qu'il ramène de l'huile et de la viande de cétacés. Nous sommes en pleine pénurie, les solinas se faisant rares.

La conférence de la mer de Weddell allait se terminer et une décision serait prise. On allait d'abord vérifier l'importance des stocks et établir des quotas de distribution d'huile. Sunday avait prévu le remorqueur et de nouvelles barges. Yeuse parlait du *Rewa* qui pourrait touer des tankers, sans révéler que son phoquier se trouvait dans le Nord, côté ouest Pacifique, pour vider les immenses réserves de nourriture, de matériel et d'armes abandonnées dans les tunnels du réseau clandestin de la Cordillère, lorsque les Aiguilleurs battirent en retraite.

Lien Rag enverrait la *Salamandre* et le *Dragon* de Farnelle et Danglov. Ils feraient le plein jusqu'à ce que leur quota soit atteint. Les Néos, eux, ne savaient comment emporter leur part. Le pape essayait de convaincre Lien Rag de lui louer un des baleiniers. Mais pour ce faire, il fallait l'accord de l'Assemblée des Kerguelen. Aucun des capitaines des deux bateaux ne paraissait accepter l'idée de travailler pour les Néos.

Fortalès fut alors prévenu, le radio de la *Chimère* capta l'émission venue du terminus du Chenal Noir, qu'un message urgent attendait le Grand Maître. Il demanda si le dirigeavion pouvait le reconduire. En remerciement, il cédait sa part de fuphoc à Lien Rag.

Tom-Tom cherchait le moyen de stocker sa propre attribution dans une île ou même en Patagonie occidentale. Le président de la partie orientale, invité à la Conférence de Weddell, n'avait même pas daigné répondre. Pourtant son pays connaissait de très préoccupantes difficultés économiques, qu'il pensait résoudre en collectivisant toutes les sources de production et de transformation. Il se méfiait donc de la trop grande liberté d'entreprise qui régnait autour de son pays. Lien Rag pensait que dans une certaine mesure, il

n'avait pas tort, mais que la nécessité de nourrir ses compatriotes passait avant l'idéologie.

Là-dessus, Fleur annonça qu'elle se spécialisait dans la radio et le radar pour accompagner Kurty là où il irait, fût-ce au bout du monde.

Sa mère, Jael, toujours à bord du *Dragon*, écrivit une longue lettre à Lien Rag pour le mettre en face de ses responsabilités et lui intimer de ne pas donner son accord à cette folie. Il montra le texte à Fleur qui, furieuse, alla trouver sa mère. Il apparut que Jael n'avait envoyé sa lettre que pour se rappeler à leur souvenir. Elle n'était pas malheureuse à bord du baleinier, mais en fait elle ne savait toujours pas ce qu'elle souhaitait. Yeuse, qui eut les confidences de Lien Rag, lui proposa de recevoir Jael à Punta Arenas. Une ville aussi vivante la distrairait de sa neurasthénie, pensait-elle.

— Elle te jalouse, dit-il. Elle n'acceptera jamais. Elle pense que nous avons renoué des relations amoureuses.

Yeuse fut choquée par le ton désinvolte que prit Lien Rag pour lui expliquer pourquoi Jael refuserait. Elle avait l'impression que pour son ancien amant, toute nouvelle relation intime était désormais exclue, voire inimaginable et le soir même, dans sa cabine, elle s'examina sous toutes les coutures, essayant de comprendre ce qui pouvait rebuter Lien en elle. Croyait-il qu'elle restait attachée à Liensun ou bien au commandant de son phoquier, Junquil ? Ce qu'elle avait vécu avec Lien Rag ne pouvait se résumer à des coucheries dues à un désir subit, aussitôt éteint.

— Suis-je donc devenue rebutante ? lui demanda-t-elle le lendemain, en le provoquant du regard. Ou bien t'es-tu résigné à vivre comme un vieil homme désabusé ?

CHAPITRE 25

À 9 heures 13, le train pénitentiaire TP051 s'immobilisa sur le grand réseau périphérique qui cerclait la capitale. Tout le système électronique se trouvait paralysé, depuis les servofreins jusqu'à l'alimentation des moteurs. Et dans les minutes qui suivirent, toutes les voies de ce réseau furent également bloquées. La III^e Flotte, qui depuis la déchéance d'Opérasque s'apprêtait à regagner son port d'attache de Yuk Station, fut elle-même dans l'impossibilité de rouler. Un embouteillage s'ensuivit avec des centaines de trains qui au fur et à mesure venaient buter contre ce noyau d'inertie où plus rien ne fonctionnait. La panne prenait des proportions gigantesques, puisqu'elle gangrenait les postes d'aiguillages automatiques.

L'Office du renseignement estima qu'il s'agissait d'un sabotage exécuté par les amis du Grand Maître Opérasque, dont le train de résidence forcée se trouvait dans le secteur. Les réparateurs n'y comprenaient absolument rien, essayaient de remonter jusqu'à l'origine de ce blocage, et en vinrent à la conclusion que quelqu'un, ayant décodé plusieurs verrous, n'avait pas hésité à semer le désordre général sur le périphérique. Lorsqu'un peu plus tard on finit par étudier la chronologie de l'événement, on aboutit au TP051. Mais ce fut à la fin de la journée. L'Office du renseignement avait extrait sans ménagement Opérasque de son compartiment, pour l'interroger. Il le prit de haut, refusa de collaborer et fut menacé du train pénitentiaire, ce qui le fit bien rire car ce convoi était inaccessible, englouti dans la masse de plus d'un millier de wagons alignés sur les vingt-quatre voies du réseau.

Justement, à bord de ce TP051 la situation devenait explosive, car les services les plus ordinaires ne fonctionnaient plus. Il n'y avait plus de distribution d'eau et les toilettes par exemple s'engorgeaient, répandant une puanteur insoutenable dans les coursives. Les détenus commençaient de manifester bruyamment et les plus excités entreprenaient de casser le matériel qui leur tombait sous la main.

Non sans mal, ayant marché deux heures durant, un électronicien se présenta au sas principal du convoi. Mais les doubles portes en étant closes, il dut se hisser pour passer au travers d'une fenêtre dont la vitre épaisse scellée avait dû être brisée à coups de masse. Cet homme s'affaira durant un bon moment, se pencha sur l'ordinateur de bord, mais déclara avoir besoin d'un outillage extrêmement sophistiqué. Sur son portable, il appela son central, donna le détail de ce qui lui était nécessaire, mais lorsqu'il avoua que tout ça devrait être apporté à dos d'hommes, le chef d'atelier, estomaqué, fit un

rapide calcul avant de l'informer que le matériel ne serait livré que dans cinq heures environ.

Le directeur du TP ne cessait de répondre aux appels des différents services, l'administration pénitentiaire d'abord puis les services de sécurité, et pour finir le Conseil de Surveillance avec Albeyal le président, en personne. Il faisait la même réponse à tous. Certes, il avait conscience que son convoi était à l'origine même de cette monstrueuse paralysie, mais personne ne savait pourquoi. Il apprit que peu à peu, c'était la Compagnie tout entière qui semblait dans une inertie générale. Malgré les appels répétés, les draines particulières, les convois privés venaient se jeter dans cette mêlée à l'immobilité effrayante. Le personnel et les passagers grimpaient sur les toits des wagons pour s'interpeller, et les demandes sur portable étaient si nombreuses que les communications ne pouvaient plus être acheminées. Saturés, les relais sautaient les uns après les autres.

Le directeur du TP051 décida de regrouper dans une grande cellule les prisonniers de marque, ceux qui attendaient de comparaître devant le juge d'instruction. C'est ainsi que les gardiens vinrent chercher Charlster, mais sa porte était verrouillée. C'était étrange, car toutes les autres avaient été libérées et les prisonniers avaient pu sortir dans les coursives et échanger leurs réflexions.

On tambourina à sa porte, mais Charlster ne mit aucun empressement à répondre. Il attendit qu'un gardien fasse l'aller et retour pour se procurer la clé qui en cas d'urgence pouvait libérer le verrou. Lorsqu'on put pénétrer chez lui, il refusa de sortir.

— Je suis très bien ici, dit-il.

En vain, on essaya de lui expliquer qu'il serait mieux là où on voulait le conduire, qu'il pourrait y trouver de quoi boire et manger. On dut l'emporter alors qu'il se débattait, mais personne ne remarqua combien ses yeux pétillaient, comme s'il retenait un immense éclat de rire.

Il se retrouva donc avec quelques personnalités, dont la plupart se trouvaient sous le coup d'une accusation de prévarication. Deux avaient eu des démêlés avec la censure des mœurs, un autre tenait des propos séditieux.

Vers neuf heures du soir, alors que l'électronicien venu réparer les dégâts attendait, philosophe, l'arrivée de son matériel, Charlster demanda à parler au directeur du TP. Ce dernier, harcelé depuis le matin par toute la nomenclature du pouvoir, venait d'avaler un euphorisant et donna son accord alors qu'il flottait dans une douce béatitude.

— Je voudrais jeter un coup d'œil à votre centrale électronique, lui dit

Charlster. Peut-être pourrai-je faire quelque chose, mais je ne vous promets rien.

Hébété, le directeur le fixait comme s'il n'avait pas compris le sens de cette demande. Puis il eut un grand geste de la main pour l'inviter à faire comme chez lui.

L'électronicien le regarda d'un œil torve, haussa les épaules et tourna le dos à ce vieillard présomptueux qui venait de s'immobiliser devant ce mur d'organes, de systèmes, de fils multicolores, de circuits intégrés.

— Ça vous la coupe, grand-père, fit le spécialiste auquel le nom de Charlster ne disait absolument rien.

— Ça me paraît plus simple que mes radiotélescopes, répliqua le savant.

Cette constatation mit tout de même deux secondes pour éveiller la curiosité du technicien qui consentit à examiner son bonhomme.

— Un virus, dit tranquillement Charlster.

— Comment ça un virus ?

Charlster utilisait un vieux mot désignant un blocage aussi volontaire que malveillant d'un tel système. Désormais, on parlait de SOB (*son of a bitch*), la susceptibilité aiguilleur ne supportant pas l'idée qu'une volonté hostile puisse être à l'origine d'une panne.

— Il ravage ce module-là, dit Charlster qui le retira pour le présenter à son compagnon.

Celui-ci écarquilla les yeux, ne comprenant pas comment ce vieux chnoque pouvait sans appareil montrer autant d'assurance. Il examina le module avec méfiance.

— Vous avez de quoi le remplacer ? Alors court-circuitez-le. Nous verrons bien ce qui restera en panne par la suite.

— Je ne peux en prendre la responsabilité.

Charlster s'accroupit pour fouiller dans la sacoche ouverte de cet homme qui se mit à piailler d'indignation. Le professeur trouva un fil, deux pinces crocodiles, et sans hésitation il shunta deux plots. Non loin de là, les moteurs de la loco émirent un long sifflement en se mettant en route. Le vacarme devint même effroyable, car le mécanicien, au moment de l'arrêt, avait envoyé toute la sauce en espérant les faire repartir. Lorsque les milliers de chevaux se déchaînèrent, l'homme, en train de discuter à terre avec un collègue d'un

train-poubelle, parut paralysé de stupeur, et ce fut son aide qui bondit dans la cabine et réduisit le régime.

— Tout simplement, dit Charlster en passant devant le technicien médusé, qui se pencha pour suivre du regard cette silhouette un peu chancelante, alors que des clameurs montaient de milliers de gorges et que dans le TP c'était l'affolement. Les gardiens couraient après certains prisonniers qui découvraient que les sas s'étaient ouverts. Le bruit des installations sanitaires faisait vibrer tout le train, tous les broyeurs démarraient en même temps, les cuisines reprenaient vie avec les fours, les grils qui se mettaient à chauffer.

Dans sa cellule, Charlster s'installa confortablement sur sa couchette pour étudier quelques notes. Le directeur arriva en se soutenant aux cloisons de la coursive, et s'immobilisa en équilibre instable à l'entrée de la cellule.

— Merci...

Il chercha en vain autre chose à dire, mais resta muet, appuyé contre le chambranle. Charlster lui sourit.

— Ayez la gentillesse de fermer la porte. J'aime bien avoir le calme et toute cette agitation dans la coursive me perturbe.

L'autre bégaya quelque chose, mais non sans mal s'exécuta. Il fallut deux jours pour en finir avec cet immense embouteillage. La III^e Flotte se dégagea en priorité. La nouvelle de la réparation effectuée par Charlster se répandait, forgeant la légende du savant. Fortalès, arrivé du Sud en TUR, le fit libérer. Le nouveau venu avait mis les choses au point avec le président Albeyal.

— Je prends l'intérim, mais je refuse d'être nommé. Par contre, quand vous aurez un candidat, je demanderai à être nommé au terminus du Chenal Noir. Je veux y installer une plate-forme d'échanges commerciaux, avec un port maritime.

— Un port maritime, s'écria le président que ce sacrilège mettait en transes. C'est une hérésie que nous ne pourrions jamais faire admettre par la majorité des Aiguilleurs.

— Oui, un port où les navires viendront décharger ou embarquer des marchandises qui transiteront, à l'aller comme au retour, par le Chenal Noir. Mais celui-ci ne sera qu'une solution provisoire. Le projet Permafrost doit être étudié sérieusement, que l'on en commence au plus vite la mise en place. Seul le professeur Charlster le dirigera. Il faudra bien que cette majorité dont vous me parlez s'incline, sinon nous disparaîtrons.

— Je suis réservé sur Charlster qui rejoint en cote de popularité l'amiral Kinnjone. Si ce dernier n'avait pas eu un sens de la discipline aussi loyal, il

aurait pu prendre la tête de la Compagnie avec l'approbation unanime de la population. Et quant à Charlster, qui désormais figure dans les caricatures des médias avec un bout de fil électrique, c'est un vieil emmerdeur. Je préférerais qu'on lui accorde sa retraite mais impossible. Pour en revenir à Permafrost, nous n'avons jamais pu déterminer dans quelles mesures il nous aiderait à reconquérir notre splendeur passée.

— Hé bien, nous demanderons à Charlster de nous faire un exposé. Le Conseil appréciera alors toutes les données, avant de prendre une décision.

CHAPITRE 26

Les radars et les sonars avaient, depuis la veille, repéré des bâtiments inconnus de moyen et de petit tonnage qui suivaient la *Chimère* à distance rapprochée. Le premier se situait à une vingtaine de milles dans le sillage du bateau, et le radariste avait compté jusqu'à huit spots dans un cercle de dix milles de diamètre environ.

— Les charognards sont à l'affût, déclara Tom-Tom devant le Conseil du Tabernacle. Il y a eu des fuites sur les discussions de la conférence. Il sera difficile d'en remonter l'origine et ce serait une perte de temps. Nous devons faire face. Nous avons été désignés les premiers pour venir monter la garde devant les réservoirs enfouis de la Guilde des Harponneurs. Les baleiniers des Kerguelen doivent nous rejoindre par la suite, puis le *Stapple* du capitaine Césaire. Les autres suivront plus tard.

— Je trouve, dit la vieille Jila-Jila, que Centdix ne nous donne pas beaucoup de précisions sur la rébellion de Xonios. Nous devons exiger des rapports plus détaillés.

— La mort de sa petite amie Jol-Jol l'a démoralisé. Il s'est replié sur une position plus facile à défendre et occupe la centrale qui gère ces entrepôts, aussi bien les réservoirs de fuphoc que les congélateurs géants. Par contre, les groupes électrogènes à catalyse lui échappent et Xonios, dans sa folie, est capable de les saboter s'il voit que la partie est perdue.

— Les parents de Jol-Jol sont furieux contre Centdix qui n'a pas su protéger leur fille, dit Typhise. Ils lui en veulent depuis sa prise de pouvoir, lorsque nous naviguions dans le Chenal Noir. Ils se sentent d'une classe supérieure à la sienne. Il est vrai que les ancêtres de cette fille se transmettaient des enseignements techniques sur le Tabernacle, alors que ceux de Centdix n'étaient que des serristes.

Au cours des âges, les Simone s'étaient structurés en classes sociales élitistes. Les serristes qui s'occupaient de faire pousser du blé, du maïs, des légumes, se situaient évidemment bien en dessous des techniciens responsables du réacteur.

— Ces maîtres-chiens, s'écria Fila-Fila, sont d'une mentalité exécrationnelle. Nous ne pouvons absolument pas leur accorder la moindre confiance. Je ne comprends pas que Centdix ait accepté que Xonios se joigne à eux, lors de

leur tentative fanfaronne.

— Fanfaronne ? protesta Kar-Kar. Ils nous auraient tous fusillés, oui, s'ils en avaient eu le temps. Et les maîtres-chiens ont trop subi d'humiliations depuis des temps immémoriaux, pour aimer les classes supérieures.

Tom-Tom avait vainement tenté de bouleverser ce système injuste. Si bien qu'à la réflexion il se montrait beaucoup plus indulgent pour un Xonios que ses collègues du Conseil.

— Si nous débarquons un commando, dit-il, il est à redouter que les insurgés ne fassent sauter les alternateurs. Centdix dispose de groupes électrogènes classiques, mais leur puissance est réduite et les frigos en pâtiront. Si nous voulons maîtriser la situation, il faut envisager une attaque en différents endroits, avec les risques de provoquer plus de morts que nécessaire.

— Xonios a déjà quatre morts sur la conscience, avec celle de Jol-Jol.

— Je ne puis admettre que nous en soyons arrivés là. Je pense que nous aurions dû promettre à Xonios une promotion. Il déteste son ancien métier, ne supporte plus la puanteur des carolus. Ses compagnons disent que lui-même empest et que cette odeur se transmet de génération en génération de maîtres-chiens.

— Vous n'envisagez quand même pas de l'absoudre ? protesta Typhise. J'ai plaidé en sa faveur pour expliquer ses actes, mais je ne pardonne pas ses crimes.

L'interphone vibra et cet appel en pleine séance du Conseil du Tabernacle ne pouvait être particulier. Avec appréhension, Tom-Tom brancha donc le haut-parleur. C'était Centdix. Tous notèrent que sa voix recelait un grand accablement.

— Pour l'instant, tout est calme dans les entrepôts. Xonios ne s'est pas manifesté depuis deux jours. J'ai envoyé une patrouille de reconnaissance qui s'est aventurée assez loin en direction des frigos, mais n'a été ni attaquée ni menacée. Par contre, les Roux rôdent en surface, à la recherche des entrées de ces réserves. Nous avons la certitude qu'ils préparent une offensive ou une intrusion en nombre. Je dois vous révéler une chose qui va vous paraître absurde, mais tant pis. À plusieurs reprises j'ai eu la certitude qu'une autre pensée que la mienne s'introduisait dans mon cerveau. Je me suis souvenu que jadis le Messie des Roux était réputé pour sa télépathie et sa télékinésie.

— Ce sont des histoires que racontaient des vieux stupides, lança Typhise agacé.

— Peut-être, mais j'ai quand même l'impression qu'on m'a dérobé certaines pensées que je gardais secrètes. Voilà ce que je voulais vous dire. Je ne vous demande pas d'y croire, mais j'en suis affecté. Nous essayons de garder notre sang-froid et notre moral, même si la mort de Jol-Jol nous a tous peïnés. Je ne vous cache pas que je serai heureux lorsque je verrai se profiler la silhouette de notre chère *Chimère* à l'horizon. Terminé.

Un long silence suivit, puis Jila-Jila racla sa gorge et murmura que ce garçon était d'un romantisme quelque peu décadent.

— En quoi la vue de notre merveilleux bateau peut-il te conduire à des commentaires aussi déplaisants ? protesta Kar-Kar, qui composait des poésies qu'il mettait en musique.

De temps en temps il se produisait sur la scène du théâtre de la *Chimère* et obtenait un grand succès.

— Nous devons étudier la tactique que nous emploierons pour venir à bout de Xonios, sans entraîner la destruction des entrepôts. Pour tous les assistants de la conférence de la mer de Weddell, nous sommes les seuls responsables de ces millions de tonnes de fuphoc, puisque depuis la fin de la Guilde des Harponneurs nous connaissons l'emplacement de ces réserves et en assurons la sauvegarde. Nous y avons puisé avec modération pour nos besoins, en de toutes petites quantités. Lorsque les baleiniers des Kerguelen et tous les autres se présenteront, la situation devra être nette. J'ai prié le capitaine Farsen de nous rejoindre, pour nous soumettre la stratégie qu'il envisage.

Farsen appartenait à ces groupes de récalcitrants qui refusaient de doubler leur nom. La génération précédente y voyait une sorte de décoration, voire une distinction aristocratique, et accordait ce privilège à ceux qui s'étaient distingués chez les Simone. Mais par la suite il y avait eu des abus et finalement tout le monde doublait la première syllabe de son nom. Jila-Jila, par exemple, s'appelait en réalité Jilanovi. Typhise, lui, avait refusé de se faire appeler Ty-Ty.

Le capitaine Farsen, patron des commandos, utilisa l'écran vidéo pour afficher le plan des installations sous-glaciaires des entrepôts. Il avait tenu compte du fait que cette implantation se trouvait en zone taboue, selon les Roux. Il estimait que l'on pouvait pénétrer dans cet immense labyrinthe par deux autres endroits, sans attirer l'attention. Il précisa aussi que ses hommes étudiaient les plans avec attention, pour ne pas s'égarer au moment de leur intervention.

Le matin du jour de leur arrivée en face de cette zone, Tom-Tom se leva pour monter sur la passerelle. Il ne restait plus que quatre bâtiments inconnus dans le sillage de la *Chimère*, les autres n'étant plus repérables.

— Manque d'huile, dit le lieutenant de navigation. Ceux qui restent accrochés doivent avoir de belles réserves, mais seulement pour l'aller, et espèrent refaire les pleins dans le coin.

Tom-Tom observa l'horizon à l'aide des binoculaires fixes. Il ne distinguait rien.

— Dans une heure, la banquise fera une tache blanche, lui dit le capitaine. Mais le jour ne se lèvera pas avant onze heures.

Tom-Tom pensait à Centdix qui sans cesse devait scruter la mer au-delà de la banquise, dans l'attente de la silhouette de la *Chimère*. Il se doutait que Jdriège était aussi présent et avait sondé les intentions de Centdix par télépathie.

CHAPITRE 27

L'observateur que le maître Riquael présenta à Nacha était un jeune aspirant-maître nommé Kérian, d'origine coréenne mais formé par une des écoles de la Caste. Le garçon regardait autour de lui avec émerveillement, surpris par les dimensions et le faste de cette demeure princière. Pourtant, Riquael l'avait mis en garde contre le seigneur Nacha qui appartenait à une triade secrète. Il savait que c'était un homme dangereux, chef des pirates qui ravageaient toutes les régions en bordure de la mer Jaune et de la mer du Japon.

Nacha était d'une politesse exquise, pleine de prévenances. Il les invita à partager une collation qui s'avéra être un véritable repas. Le jeune aspirant se laissa entraîner à trop manger, malgré le regard sévère de son supérieur.

— Alors que ce genre de connaissances est interdit chez nous, Kérian a des notions de navigation maritime, dit soudain Riquael, et nous avons estimé qu'il serait notre meilleur représentant à bord de votre jonque-amiral. C'est bien ainsi qu'on désigne le bâtiment qui embarque le maître des opérations navales ?

— C'est cela même, dit Nacha, mais je ne sais encore sur laquelle j'embarquerai, aussi j'ai choisi celle qui me paraît la plus adaptée et la plus digne d'un tel personnage.

Si Riquael perçut l'ironie, Kérian se rengorgea. L'éducation de la Caste donnait d'ailleurs à ces jeunes aspirants le sentiment d'appartenir à une espèce supérieure, et les engageait pour la vie dans une mégalomanie qui ne cesserait de développer leur orgueil aux dépens de tout sens critique.

— J'ai choisi une jonque qui possède de grands raffinements dans son agencement. Le confort, sans y être trop émollient, n'a pas le côté Spartiate de toutes les autres. Et pour la bonne raison qu'il est dirigé par une femme et que l'équipage se compose uniquement de femmes.

L'aspirant ouvrait de grands yeux, rougissait tandis que son maître se rembrunissait, commençait à comprendre que ce diable d'homme se jouait d'eux.

— Nos équipages sont composés de marins aux mœurs si primitives, parfois dangereuses pour un nouveau venu, aux réactions si violentes que je n'ai pas un instant songé à vous les imposer. Même si le capitaine Juzna est

une femme à poigne, je suis absolument certain que vous apprécierez son accueil et son hospitalité. Notre départ sera fixé à une date très rapprochée que je ne manquerai pas de vous faire savoir. Maintenant, mon serviteur va vous raccompagner car j'ai d'autres personnes à recevoir.

La bouche encore pleine d'un mets délicieux qu'il ne parvenait pas à identifier, le jeune aspirant-maître fut soudain entraîné par son supérieur dont la colère avait du mal à se maintenir dans les cadres étroits de la diplomatie.

Sur son écran de contrôle, Nacha, un sourire mince sur les lèvres, les regarda embarquer dans l'ascenseur. Et ce fut dans la cabine que le maître Riquael explosa en paroles véhémentes, adressées aussi bien à lui, Nacha, qu'à son jeune subordonné.

— Je crois qu'ils vont de ce pas se rendre sur le port pour avoir une idée de la jonque de Juzna, dit-il à Arbaï lorsque celui-ci fut de retour. Essaie donc d'aller les observer. Je ne voudrais pas qu'ils rencontrent la capitaine. Riquael va essayer de me chercher des ennuis, mais nous saurons y faire face.

— Seigneur, ce garçon va donc franchir avec nous la Ceinture de Feu, et découvrira l'Ombre du Serpent Gris ?

— Nous allons entreprendre un long voyage, mon garçon, et courir mille dangers. Il y aura certainement des tempêtes ou des incidents. Celui qui s'embarque pour des destinations aussi lointaines ne peut dire s'il en reviendra entier et même s'il en reviendra tout simplement. Chacun de nous, moi, et toi aussi, ne ferons peut-être que quelques jours de mer, qui sait ?

Arbaï essaya de rester souriant, mais se demandait s'il y avait une quelconque menace le concernant directement dans ces propos désabusés, ou s'ils ne concernaient que ce prétentieux maître-aspirant.

CHAPITRE 28

Curieusement, personne ne l'attendait en gare de 87°7 Station et il en éprouva une certaine déception. Il arrivait après avoir été reçu par Fortalès qui lui avait confirmé que le projet Permafrost devait être réactivé, après avoir, tout au long de son voyage, reçu des signes de sympathie de la part des voyageurs de son train, du personnel et des curieux dans les différents arrêts du parcours. Une draisine-taxi le conduisit à l'observatoire. Un vigile prit ses bagages pour l'accompagner à sa cabine, et lorsqu'il ouvrit sa porte ils étaient là, Hyponias et Louria. Silencieux, peu démonstratifs, et il comprit soudain pourquoi ils manquaient à ce point d'enthousiasme. Ann Suba était toujours en train de résidence forcée et ils avaient espéré que profitant de cet élan de sympathie générale, il exigerait sa libération. Ennuyé, il découvrait qu'il n'avait même pas songé à elle, à moins que son subconscient ne lui ait conseillé de la laisser là où elle était pour l'instant, le temps de savourer seul sa libération et sa gloire nouvelle.

— Hé bien, dit-il, je suis heureux de vous revoir. J'ai souvent pensé à vous du fond de ma cellule. Car je vous rappelle que j'étais en train pénitentiaire et non dans un convoi de résidence forcée.

Il regretta aussitôt sa maladresse. Il avait l'air de s'excuser à l'avance d'avoir abandonné Ann Suba.

— En tout cas, grâce à ce module, aux puces jointes et au clavier, j'ai réussi à dénicher le code d'accès de la centrale électronique de ce convoi. C'est ainsi que j'ai aussi paralysé le réseau, car le virus que j'ai introduit s'est ensuite propagé dans le système de signalisation, les aiguillages.

Il examina ses appareils, toujours à la même place, fit apparaître les schémas habituels de DAI-1 et de DAI-2, parut satisfait de ces images. Le silence des deux autres, s'il l'agaçait un peu, lui paraissait normal. Ils étaient impressionnés par son habileté, sa virtuosité capable de bloquer des centaines de trains et même la III^e Flotte.

Il se mit à raconter la panique qui s'était emparée des gardiens, des responsables, du directeur.

— Lorsque j'ai effectué la réparation, il me regardait comme si j'étais un extraterrestre venu d'une autre planète.

Il ouvrit un placard, en sortit de la vodka et trois verres qu'il remplit. Il les

leur tendit ensuite, leva le sien.

— Je bois à la santé d’Ann Suba qui ne va pas tarder à être libérée. Sa détention n’est pas aussi sévère que celle que j’ai supportée, mais tout de même elle doit en souffrir. Le Grand Maître Fortalès, qui vient juste de prendre ses fonctions, nous donne carte blanche pour Permafrost. Je ne lui ai pas parlé de Silver Anaconda, bien entendu. Lorsque je le ferai, j’expliquerai qu’il s’agissait d’une expérience sans conséquence, pour voir dans quelle mesure on pouvait à nouveau recouvrir la Terre d’une couche de poussières lunaires moins dense. Je pense que cet homme, qui m’a paru d’une grande intelligence et d’une grande ouverture d’esprit, comprendra que nous ayons gardé le secret.

Il avala sa vodka d’un trait, remplit son verre.

— Vous ne buvez pas ?

— Professeur, nous ne vous attendions pas de sitôt et nous pensions que vous seriez accompagné d’Ann Suba. Ici, tous les chercheurs le pensaient aussi et demain ils seront heureux de vous voir, mais regretteront que notre amie ne soit pas également présente.

Cette fois ils commençaient à l’agacer. Ils n’avaient pas un seul mot pour vanter sa performance. Avoir paralysé le trafic dans et autour de la capitale de la Panaméricaine avec un matériel de quatre sous, sorti d’une panoplie pour adolescents, il méritait mieux que ces jérémiades sur Ann Suba.

— Je vous remercie de m’avoir fait parvenir ce module qui bien qu’enfantin m’a permis de réaliser cette pagaille.

Louria, après un regard à Claudion, demanda quel module, quelles puces.

— Mais, dit Charlster, ceux que vous aviez cachés dans le contenu du colis.

— Mais quel colis ? demanda-t-elle. Je n’ai envoyé aucun colis, ni module ni puces.

CHAPITRE 29

Lorsqu'elle retourna voir Helmatt dans son train-hôpital, il venait de recevoir son nouveau stimulateur à la place de l'ancien presque hors d'usage et trop volumineux. Durant l'opération de mise en place, le chirurgien découvrit que cet appareil coïncé entre le diaphragme et le lobe inférieur droit, avait provoqué l'apparition d'une fibrose pulmonaire. Le pacemaker actuel ne faisait que deux centimètres de diamètre et avait pu être logé près des côtes. Le physicien était très faible, avec une chance de survie minime d'après le diagnostic que Tharbin avait reçu.

Lorsqu'elle entra dans son compartiment de soins intensifs, son apparence de momie était plus frappante, ainsi alité, que lorsqu'il était debout. Seuls les yeux fiévreux donnaient plus de vie à ce masque imperturbable. Elle se demanda si durant l'opération on le lui avait ôté, ne sachant s'il adhérerait directement à la chair du visage. L'appareil qui lui permettait de parler était réglé beaucoup plus bas que d'ordinaire et se nuancait même d'une douceur inattendue.

— Je suis heureux de vous voir. J'ai appris tous vos efforts pour m'amener jusqu'ici.

Il était encore sous assistance oxygénée, mais donnait l'impression de respirer plus profondément et moins rapidement.

— Je ne pense pas que 87°7 Station me verra un jour. Le professeur Charlster a été libéré par le nouveau Grand Maître, et je crois que les temps anciens sont en train de mourir, tout comme moi.

Comme elle secouait la tête sans pouvoir prononcer un seul mot, il insista :

— Je sens que je vais disparaître, mais je voudrais que vous rameniez mon corps aux Échafaudages. C'est là-bas que j'ai passé une partie de ma vie et en définitive j'estime y avoir été moins malheureux qu'ailleurs. Vous essayerez de ramener mon corps pour que je sois enterré à l'étage des Sépultures. Vous ouvrirez le coffre de mon bureau et vous y trouverez des enregistrements de mes travaux. Ce qu'ils contiennent pourra vous être utile un jour et représentera peut-être une certaine valeur.

Lorsqu'elle le quitta, elle partit à la recherche du chirurgien, lui posa la question du retour d'Helmatt dans le Sud.

— Ce sera un voyage fatigant, dit ce médecin surpris. Dans le Sud, les réseaux sont inexistants.

— Oublions ce moyen de transport, dit-elle à voix basse. Je pense qu'il bénéficiera de conditions assez confortables.

— Il peut survivre. Vous aurez besoin d'un infirmier ou d'une infirmière anesthésiste, spécialiste en réanimation et en soins intensifs.

L'infirmier en poste à bord de *Soleil-du-Nord* lui avait paru tout à fait compétent. Lors du transfert d'Helmatt, depuis le dirigeable jusqu'à ce TH, il n'avait pas cessé de lui donner des soins. Elle demanda l'avis du spécialiste.

— Le patient fut fort bien soigné effectivement. Je pense que c'est l'homme qu'il vous faut.

Maintenant, c'était au tour de Tharbin. Elle devait le convaincre. Ils avaient établi ensemble l'itinéraire du voyage qu'elle devait faire jusqu'aux Kerguelen. Le chef des Bonzes avait pour Lien Rag plus que de l'admiration, un respect profond, voisin d'une amitié à sens unique. Il pensait qu'il était l'homme de la situation, auquel il pouvait envoyer une ambassadrice extraordinaire.

— Lui seul peut former une coalition de toutes ces petites communautés australes pour faire front à la flotte de Nacha qui sera redoutable. Aux dernières nouvelles, il voudrait regrouper trente-quatre jonques emportant quinze cents hommes, des armes, des dizaines de canons puissants. Il estime avoir perdu la face lors d'un affrontement au sud de l'équateur. D'après ce que l'on en sait, car il s'efforce de garder le secret sur cette défaite, Mingjen fut attaqué sur la route du retour par le navire de ces Simone, ces créatures de petite taille qui ont déjà prouvé leur puissance et leur efficacité dans d'autres circonstances. Nacha, à la pensée que ces nains, ces gnomes selon sa propre expression, se sont moqués de lui en coulant une de ses jonques, ne tient plus en place. Il veut laver l'affront dans le sang et ce faisant n'hésitera pas à bouleverser l'hémisphère Sud. Je le connais suffisamment pour craindre qu'il ne l'emporte, s'il peut surprendre ses adversaires. Et sa tactique consistera à trouver une base solide d'où ses expéditions pirates partiront. Il y a quantité d'îles qui s'offriront à ce projet. Voire l'Antarctique avec ses ressources en animaux producteurs d'huile.

C'était pourquoi il voulait que le voyage de Songe se fasse rapidement jusqu'aux Kerguelen. Le dirigeable emporterait une énorme quantité d'huile pour effectuer ce parcours qui demanderait environ une semaine. Le vol devrait obligatoirement emprunter le passage du Serpent Gris, mais en évitant le port de Yiengkow.

— Le capitaine Toz a l'ordre de rejoindre l'océan Pacifique au plus vite, pour aborder le Serpent Gris à hauteur du Cancer. Ainsi Nacha n'en saura rien. Ses jonques navigueront plus lentement. Elles seront lourdement chargées en hommes, en vivres et en canons. Elles mettront des semaines avant d'apparaître dans le Sud. Outre les trente-quatre jonques de guerre, suivront une dizaine d'autres n'emportant que de l'huile, du baleinium surtout. Ce seront de véritables réservoirs flottants. Certaines sont d'ailleurs déjà en route et seront rattrapées au fur et à mesure, allégées de leur carburant.

— Cela laisse du temps aux habitants du Sud pour se préparer à affronter Nacha.

— Il n'y a jamais assez de temps. Lien Rag devra d'abord convaincre puis apaiser les rivalités, rassembler le ravitaillement en vivres, munitions, lever une armée, mais surtout trouver des bateaux et des marins. D'après mes renseignements, les grosses unités sont rares, restent les moyennes et les petites, mais bien dirigées elles peuvent se montrer dangereuses, les jonques étant très lourdes à la manœuvre.

Songe ressassait le résumé de cette conversation en se faisant conduire au train présidentiel. Tharbin n'accepterait que difficilement le détour par le Tibet pour déposer Helmatt aux Échafaudages. Des milliers de kilomètres supplémentaires, une grosse dépense d'huile. Mais ils pourraient ensuite rallier l'île de Sakhaline pour remplir à nouveau leur réservoir. Une nouvelle Compagnie marchande, la Oil Sakhaline Cie, rachetait toutes les cargaisons des petits baleiniers côtiers et avait créé un centre important de distribution, avec même une bourse des huiles. La monnaie officielle en était le dollar, ce dont Tharbin ne manquait pas.

Dès les premiers mots, elle sut qu'il était hostile à ce projet. Son réalisme empreint de cynisme voyait en Helmatt un homme désormais inutile. La Caste avait remis Charlster en liberté et n'avait nul besoin de ce physicien moribond.

— Je vous l'ai dit, vous devez rejoindre les Kerguelen au plus vite. Déjà, il vous faudra des jours et des jours pour convaincre Lien Rag. Quand il aura conscience du danger qui menace le Sud, il vous entraînera dans un cycle de rencontres où vous devrez être la plus persuasive possible. Voilà qui vous prendra peut-être un mois. Et en un mois Nacha aura parcouru au moins cinq mille kilomètres, c'est-à-dire qu'il aura abordé le Serpent Gris et commencera sa descente vers l'équateur.

— Voyageur Président, il s'agit d'un acte d'humanité. Nous avons fait venir Helmatt, nous n'allons pas le laisser crever dans ce TH sans plus jamais nous préoccuper de lui ? Si vous le ramenez dans ses Échafaudages, même si nous devons en garder le secret, nous en retirerons une certaine estime de

nous-mêmes.

Tharbin la regardait de ses petits yeux bridés. Il supputait la valeur de cette estime que lui promettait Songe, n'y trouvait aucun intérêt commercial.

— Je suis un marchand, ma chère secrétaire d'État, et je ne négocie jamais les sentiments. Quel prix êtes-vous prête à payer pour obtenir mon accord ?

Elle s'y attendait et décida d'adopter un profil bas.

— Je n'ai aucune illusion, je pense que ce que j'ai à offrir s'est fortement dévalué au fil du temps. Je ne pense pas représenter une affaire intéressante, une marchandise estimable.

— Vous jouez dangereusement sur les mots. Il ne faut jamais dévaluer la marchandise que l'on propose, du moins pas ouvertement. Nous autres Asiatiques le faisons face à un autre Asiatique et ce sera à qui traitera avec le plus de mépris ce qu'il a à vendre. Mais nous ne le faisons jamais face à un autre acheteur. Les choses, les gens, vous-même, avez toujours un prix.

— Je ne m'en doutais pas, dit-elle avec une ironie discrète.

— Je saurai trouver le vôtre.

— Oh, je vous fais confiance.

— Préparez votre voyage. Je vais y réfléchir. Je ne vous cache pas que dans mon for intérieur, je souhaite que ce pauvre Helmatt en finisse avec la vie entre-temps.

— Je ne lui ai fait qu'une promesse, ramener son corps aux Échafaudages, mais c'est moi qui ai pensé que mieux valait qu'il revienne là-bas vivant.

— Donc, vous aviez une certaine estime de votre valeur, fit-il remarquer.

Elle le quitta, perplexe. Il avait obtenu d'elle tout ce qu'un homme sans scrupules, sans respect pour la femme, peut exiger. Il ne s'agissait que de sexualité brutale, sans jamais un regard, un geste de tendresse, de considération. Brutale, mais subtilement exigée.

CHAPITRE 30

Le wagon plate-forme autotracté roulait en direction du lot de pêche de Nugssag, à petite allure. Un bon coureur aurait pu le suivre tant l'engin était vétuste, doté d'un monocylindre qui entraînait une courroie embrayant directement l'essieu arrière. Pour freiner, il fallait inverser le mouvement de cette courroie, mais ce n'était pas très efficace. Pourtant, Movane adorait partir ainsi vers le lot de pêche de son ami, traverser la banquise sur une dizaine de kilomètres, rencontrer des pingouins, des phoques dont la tête moustachue surgissait d'un trou. Ces animaux étaient très curieux, ce qui les perdait souvent. Nugssag en tuait, son origine l'y incitait, mais il avait surtout besoin de l'huile de cet animal pour sa plateforme, le poêle de son abri de pêche. Sinon il lui fallait utiliser de l'huile de poisson bien plus malodorante.

Un aiguillage personnel desservait le domaine de Nugssag, à partir de cette voie unique. Tout au long existaient aussi des voies de croisement. Aucune signalisation n'indiquait si un autre véhicule arrivait en face. On roulait à vue et la nuit au son. Mais le monocylindre faisait un tel vacarme qu'il fallait le couper de temps en temps et rembrayer ensuite, quand seul le silence superbe de la banquise régnait.

Le wagon de pêche apparut, une voiture délabrée, rafistolée tant bien que mal, incapable désormais de rouler et en infraction avec la loi. L'inspecteur ferroviaire, un Aiguilleur déjà âgé, montrait quelque indulgence lorsqu'il examinait les roues à boudins collées à jamais aux rails. Même la flamme d'un chalumeau utilisé durant des heures n'aurait pu les désolidariser.

Pendant que Nugssag déchargeait les engins et les provisions, Movane allumait le poêle. Pour enflammer la mèche imbibée d'huile, il fallait un peu d'alcool, de l'alcool de bois imbuvable à cause du méthanol, mais certains pêcheurs, lors des nuits glaciales de travail, en buvaient et la plupart devenaient fous. L'un d'eux avait un jour abattu quatre de ses amis avec sa hache à glace.

Nugssag descendit dans son trou de pêche après en avoir ôté la trappe, et la jeune fille frissonna à la pensée qu'il risquait de tomber dans l'eau glacée. L'épaisseur de la banquise était ici de six mètres. C'était à cause de cette faible épaisseur que l'Office des pêches avait choisi cet endroit pour attribuer des lots. Ailleurs, la glace pouvait dépasser les vingt mètres.

Nugssag veillait à ce que son puits soit parfaitement lisse. Constamment se

formaient des éperons, des pointes de glace qui endommageaient le filet lorsqu'il le remontait. Movane l'entendit tailler les aspérités à coups de hache, puis les effacer avec une brosse métallique spéciale.

Lorsqu'il remonta, le poêle ronflait et elle faisait frire un steak de renne acheté au comptoir. C'était une viande très chère qui venait des élevages du petit cercle arctique. Dans la région on ne trouvait que du caribou, de l'original, ainsi que de l'ovibos. Et bien évidemment du bœuf d'élevage, du porc et du mouton.

Nugssag, avant de se mettre à table, descendit le filet à l'aide du treuil accroché au toit, alluma le projecteur qui attirerait le poisson. Les pêcheurs disposaient de l'électricité en quantité surveillée par l'Office des pêches. Le courant électrique ne pouvait servir qu'à éclairer le wagon et à alimenter le projo. Interdiction de brancher un radiateur électrique. La centrale à huile qui alimentait la zone de pêche était de faible puissance. Chaque lot avait droit à un kilowatt environ.

Depuis qu'ils avaient quitté Coats Station, Nugssag n'avait pas prononcé dix mots. Elle savait que lorsqu'il allait travailler, il devenait très taciturne, mais cette fois il paraissait plongé dans des réflexions assez sombres. Peut-être avait-il été vexé lorsqu'elle avait répondu avec coquetterie à ses questions sur l'éventuel déroulement de leurs jeux amoureux.

— Tu boudes ? demanda-t-elle.

Il mastiquait lentement sa viande, le regard fixé sur le cadran de pesée. Lorsqu'un banc de poissons grouillait sous le rayon du projecteur, cet appareil donnait une approximative idée du poids total. Si celui-ci était élevé, Nugssag se précipitait sur la manivelle du treuil pour refermer vivement le filet. L'affaire de quelques secondes et déjà la moitié de la pêche avait réussi à se sauver.

— Tu as des reproches à me faire ? murmura-t-elle. Tu trouves que je ne suis pas aussi... complaisante que tu le souhaiterais ? Mais tout est affaire de psychologie, tu sais. Il faut savoir m'attendrir, me susurrer des folies pour m'inciter à un déchaînement total.

Il cessa de regarder le manomètre de pesée.

— Lorsque nous sommes partis traquer ce tigre des glaces, nous avons suivi les traces des griffes. Puis, je te l'ai dit, cet animal, je ne sais comment, a réussi à entasser de la glace sur et sous ses pieds, se fabriquant des sabots qui ne marquèrent plus ses empreintes. Nous nous sommes alors dispersés, pour essayer de voir si plus loin les marques de griffes ne réapparaissaient pas. Moi, je me suis mis en face de ton wagon. Comme ça un peu par hasard et

aussi parce que l'autre nuit, juste avant que les Algassak soient égorgés, j'avais cru voir des empreintes similaires. J'avais peur que cet animal rôde autour de toi. Et finalement j'avais raison. J'ai retrouvé ses empreintes, car il s'était débarrassé de ces sabots de glace. Et l'un d'eux était intact. La patte de ce fauve mesure presque quarante centimètres, dont quinze pour les griffes qui ne paraissent pas rétractables. La bête, une fois débarrassée de ces blocs de glace, s'était dirigée vers ton wagon. J'ai approché de chez toi, en passant par la partie cassée de la verrière, et j'ai vu deux rayures profondes sur le bois du wagon, en dessous de la fenêtre de votre compartiment condamné.

Il repoussa son assiette, se versa un verre de bière, le but, garda un peu de mousse sur sa bouche. Movane regardait le léger pétilllement de cette écume.

— Peux-tu me dire pourquoi vous conservez cette bête féroce, sanguinaire, chez vous ? Pourquoi vous la laissez sortir et égorger de pauvres gens innocents ? Qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire insensée ? J'aurais dû te dénoncer, dire à mes copains de fouiller le wagon.

Movane se leva et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ?

— Je rentre, même si je dois marcher des heures.

Juste à cet instant, un tintement fit bondir Nugssag.

— Tu as vu ? Jamais il n'y a eu une telle masse au-dessus du filet. Et ce n'est pas un phoque.

Il commença de treuiller avec effort, jurant tout ce qu'il savait, mais avec une intense jubilation, jusqu'à ce que l'horreur surgisse du trou et se rue sur lui la gueule ouverte, le regard flamboyant derrière la lucarne en chitine transparente.

CHAPITRE 31

Pour se protéger de ce vent fort qui soufflait sur cette partie de l'Antarctique, Jdriège s'était construit un igloo et s'y était enfermé. Nul ne pouvait résister à un souffle aussi puissant. Les hommes plantaient leur harpon dans la glace et se cramponnaient à lui, mais les enfants et les vieux étaient souvent emportés sur de longues distances et les contes affirmaient qu'ils s'envolaient et disparaissaient à jamais.

Jdriège s'enferma totalement dans cet abri, ne laissant que deux événements pour l'aération. Il désirait l'obscurité totale et le recueillement. Il cherchait un esprit qui se laisse dominer, envahir par le sien. Il avait déjà fait une expérience la veille avec un garçon qu'il n'avait pas reconnu sur-le-champ. Cet inconnu luttait contre son intrusion, se défendait en bloquant ses défilés de pensées. Jdriège avait fini par savoir qui il était, Centdix, ce rebelle qui dans le Chenal Noir s'était déclaré chef de la *Chimère* à la place du vieux Tom-Tom, puis grisé par son exploit avait envoyé ses amis attaquer la *Salamandre*. Mais lui, Jdriège, les avait tous vaincus.

Il avait décidé de ne plus assaillir mentalement Centdix et avait alors fouillé les autres personnalités. Ces garçons, ces filles se cachaient dans les immenses cavités aménagées jadis par des envahisseurs de l'Antarctique, les Harponneurs. Ces Hommes du Cauchemar, les pires que les Roux aient eus à affronter, avaient décidé de se constituer d'importantes réserves d'huile de phoque, car ils allaient entreprendre de nombreuses guerres pour s'emparer de territoires lointains. Ils avaient décidé d'abattre des millions d'éléphants de mer pour faire fondre leur lard. Ils voulaient que les Roux, qu'ils détenaient en esclavage, se chargent de cette horrible besogne, mais ces Roux-là avaient refusé et les Harponneurs en avaient tué entre un et deux milliers. Depuis, cet endroit où leurs corps avaient été ensevelis était déclaré tabou, mais ceux qui s'abritaient en dessous ne s'en souciaient guère. Jdriège avait décidé de fouiller chaque esprit de ces entêtés, pour découvrir comment accéder à ce monde enfoui. Ses amis iraient alors chasser ces intrus et toute cette huile serait brûlée pour ne pas être volée par les Hommes du Cauchemar, ainsi en avait décidé la Voix.

Jdriège aborda un inconnu qui se révéla être une fille. Il commença par la flatter, lui suggérer qu'elle était trop jolie pour vivre ainsi dans un endroit pareil, loin de ses amis de la *Chimère*. Il crut trouver un écho favorable à ses flatteries et poursuivit avec douceur sa captation. Peu à peu, il comprit que cette fille se trouvait laide et n'avait jamais entendu quelqu'un lui parler de la

sorte. Pour l'instant elle s'imaginait que c'était son moi ou son subconscient qui essayait de lui redonner de l'assurance, et elle gardait des doutes sur sa sincérité. Jdriège commit l'erreur de lui dire qu'il était un ami extérieur, amoureux d'elle, qui lui transmettait ce message à tout hasard. Il n'avait jamais pensé qu'elle pourrait le recevoir ainsi. Alors, cette fille s'affola et hurla qu'un démon s'était emparé d'elle. Jdriège s'inquiéta car des images apparaissaient dans le cerveau de cette proie, celles de ses compagnons qui venaient, alertés par ses cris. Il préféra abandonner la partie et se retira, la laissant en proie à une crise d'hystérie. Ce n'était qu'un être du Cauchemar, mais cependant il regrettait de l'avoir effrayée de la sorte.

Il laissa rôder son esprit et s'intéressa à un garçon qui paraissait mécontent. La raison de son irritation ne fut pas tout de suite évidente, mais lorsqu'il la connut, Jdriège l'utilisa pour pénétrer plus avant dans les successions de pensées de sa nouvelle victime. Il s'appelait Louh-Louh et détestait faire la cuisine. Or Centdix lui avait ordonné de préparer le repas, puisque c'était son tour. Jdriège décida alors de créer en lui des images de nourriture déjà préparée. Il savait comment les Hommes du Chaud mangeaient et ce qu'ils mangeaient, et comment ils entouraient cette fonction banale de tout un cérémonial. Il figura une table richement décorée, avec des mets aussi extraordinaires qu'appétissants. Chez le père de son père, il avait vu servir des animaux semblables, des oies, des poulets, des morceaux d'agneau ou d'autres.

Louh-Louh en oubliait sa tâche et rêvait de ce bateau des Simone où il avait vu le jour. Alors, avec prudence, Jdriège lui insuffla l'idée que le bateau était tout proche et qu'il pouvait le rejoindre. Louh-Louh arracha soudain son tablier, se précipita dans une course, prit un ascenseur. L'appareil le hissa jusqu'au plus haut niveau de ces installations gigantesques.

Tapi dans son igloo, la tête entre les mains, les genoux ramenés sous son menton, Jdriège n'osait plus respirer. Il était à deux doigts de réussir, de percer le secret de cette immense caverne. Louh-Louh, lorsqu'il quitterait l'ascenseur, se trouverait certainement devant des portes ou des trappes. Il continua de nourrir son esprit d'images merveilleuses, imagina sans difficulté l'accueil que le garçon souhaitait recevoir sur le voilier, la grande salle à manger d'apparat. Il reçut en retour celle d'une jeune fille qui souriait et sut que c'était elle que le garçon aimait, et dont il était séparé depuis longtemps. Jdriège la fit naître dans une image virtuelle en train de susurrer sur un ton lascif : « Louh-Louh, mon amour. »

Et puis, d'un seul coup, ce conte entièrement bâti sur l'irréel s'effaça de l'esprit du garçon. Une voix sévère l'apostropha :

— Louh-Louh, que fais-tu à ce niveau ? Tu sais bien que Centdix interdit

d'y venir sans autorisation. J'aurais pu te tirer dessus. Nous avons des consignes strictes, de crainte que Xonios ne nous attaque pour s'emparer du sas.

CHAPITRE 32

Charlster les avait vainement attendus les deux soirs suivants, espérant qu'ils reprendraient leurs réunions quotidiennes dans sa cabine. Il travaillait sur le projet Permafrost, cherchant comment à partir de DAI-2 il pourrait attirer les particules lunaires sans former de gros amas. La crainte de multiplier le Chenal Noir à de nombreux exemplaires le terrorisait. Il ne voyait pas le temps passer et lorsque arrivait minuit, il découvrait que ses amis n'étaient pas venus. Le troisième soir, il décida d'aller frapper à la porte de Louria, et comme elle n'ouvrait pas, il récidiva. Elle finit par se montrer en robe de chambre. Dans le fond de sa cabine, Hyponias, également en tenue d'intérieur, souriait poliment. Ces deux-là s'étaient donc réconciliés ?

— Je me rends compte que vous ne m'avez rien dit des résultats obtenus par les ordinateurs de la salle 17A.

En même temps, il regrettait de ne pas s'être préoccupé du sort d'Ann Suba, toujours en train de résidence forcée. Il aurait pu exiger de Fortalès qu'il la libère, mais depuis son retour il était submergé par le travail. D'autre part, il se couchait tard et avait du mal à se lever le matin. Sa détention l'avait plus épuisé qu'il ne le pensait.

— Hyponias a fait une découverte intéressante sur l'alien de Baker Station, celui qui laisse de grandes empreintes sur la glace. Il a besoin d'un surplus d'oxygène et d'électricité, commença Louria avant de laisser la parole à Claudion.

— J'ai relu les souvenirs de Duncan Vernon, cet aventurier qui le premier osa pénétrer dans ce cadavre de Bulb échoué sur Ophiuchus IV, et qui par la suite participa avec des scientifiques à la traque de ces animaux de l'espace.

— Je sais, dit Charlster, agacé qu'on doute de sa mémoire. Ce garçon a brodé un peu trop à mon goût sur cette découverte et les suivantes, a dû même inventer certaines péripéties.

— Ce garçon, dit Hyponias indigné, fut le père d'une petite fille nommée Sugar. La mère fut une grande scientifique, Aldina Pérou, morte bien avant sa naissance. On obtint un embryon à partir de ses gènes et des spermatozoïdes de Vernon. Sugar fut la présidente du premier Bulb colonisé et engendra des générations de présidentes. Ce nom de Sugar fut revendiqué par cette fraction de la population interne du Bulb, s'opposant aux Salt. Les Sugar donnèrent les

Ragus, les Salt les Aiguilleurs[1].

— Le bien et le mal, ricana Charlster, un peu sommaire, non ?

— Dès leur première expédition dans le cadavre du Bulb d'Ophiuchus, Vernon et Pérou découvrirent que l'intérieur de ce corps immense était habité par des parasites. Le premier qu'ils aperçurent avait été électrocuté par un ganglion nerveux survolté. Il s'agissait d'une sorte de cafard à première vue, mais par la suite Aldina Pérou évoqua plutôt une libellule géante. La description de ce parasite est celle d'un animal haut de deux mètres environ, avec un corps chitineux, un bouclier protecteur dans le dos et sur l'abdomen. Des pattes se terminant par des sortes de mains griffues.

Malgré son expression goguenarde, Charlster commençait d'être intéressé. Ce qu'il savait de ce Vernon et de cette Pérou se réduisait à peu de choses en dépit de ses affirmations. Il n'avait jamais daigné lire les mémoires de cet aventurier, réécrites par ses descendantes.

— Plus tard, le couple découvrit une autre race de parasites.

— Oui, les laineux qui vivaient en communauté dans des huttes et utilisaient des sarbacanes pneumatiques, dit Charlster d'un ton désinvolte.

— Les deux humains s'intéressèrent à une de ces libellules qui paraissait à l'agonie devant un regard en matière organique, dissimulant un ganglion nerveux. L'animal désirait s'alimenter là en électricité, mais savait que ce ganglion était piégé. Vernon réussit à le neutraliser et la libellule géante put s'alimenter.

— Elle se nourrissait d'électricité ? dit le vieux savant, ébranlé cette fois. Comme votre alien, Louria, à Baker Station.

— À cause de leur attitude souvent hiératique, ces créatures aiment se percher sur des pitons et y rester immobiles. Ils les baptisèrent gargouilles, en souvenir des statues d'anciennes cathédrales.

— Ce n'étaient pas exactement des statues que ces gargouilles, dit Charlster qui devenait parfois pédant, mais des conduites rejetant l'eau de pluie. Bon, d'accord, l'alien qui plongea Louria dans deux jours d'inconscience est une gargouille, un parasite de Bulb et alors ?

— Mais, professeur, dit Louria, abasourdie, sa présence confirme l'existence d'un nouveau Bulb dans notre espace, prouve que j'avais vu juste quand je prétendais que Shade était d'origine animale.

— Bien sûr, mais nous ne savons pas ce qu'il vient faire chez nous, pourquoi il est protégé par une entité qui se fait appeler Anthony, pourquoi il

a débarqué dans la région où vous l'avez repéré, ni pourquoi il dispose de si nombreux complices.

— Vous voulez parler de Bourguine ? dit Hyponias. Je n'aurais jamais dû vous le recommander. Ce type-là nous a tous roulés. Il s'est présenté comme ennemi d'Opérasque et lorsque vous vouliez obtenir la libération de Louria, vous n'avez pas hésité à accepter son aide. En réalité, je crois qu'il cherchait à s'introduire dans notre groupe pour nous espionner. Il s'intéressait au Gouffre aux Garous. Nous avons cru le piéger, mais en réalité nous lui avons rendu service. Il travaille pour Anthony, donc pour cette gargouille qui se cachait chez les Harasson.

— J'avais, dans mon enquête, relevé le nom d'un couple de fermiers élevant des vaches laitières à l'ancienne, les Melchaye, continua Louria. Or la grand-mère de Bourguine est une Melchaye.

— Qui vit dans un endroit très luxueux, Paradise Long Life. Un séjour pour vieux millionnaires, précisa Hyponias. Elle reçoit une rente d'un organisme financier, à moins que ce dernier ne paye directement sa pension. Il s'agit de la New Holding and Trading Organization.

— Pour l'anecdote, Kalagan avait une nièce qui a reçu ses affaires. Parmi elles, un briquet qui n'est qu'un caméscope. Je l'ai acheté mille dollars, dit Louria. Voulez-vous voir la vidéo qu'il contenait sur CD-ROM miniature ? Nous l'avons transposée sur CD-ROM normal.

Cette fois, Charlster ne jouait plus les blasés, les « monsieur je sais tout ». Ces deux-là avaient accompli un travail énorme et il en ressentait une grande humiliation, laquelle ajoutée à leur boycott, ils n'avaient pas daigné lui rendre visite deux soirs de suite et il avait dû se déplacer lui-même, le démoralisait. Il découvrait qu'il pouvait être dépassé par des intelligences plus jeunes, plus vives, moins enkystées dans une suffisance désastreuse. Il s'estimait être le plus grand savant de réputation mondiale, mais eux le valaient et ne désiraient qu'une chose, travailler plutôt avec Ann Suba qu'avec lui.

— Professeur, dois-je vous passer ces images ? répéta Louria Finister d'une voix un cran plus haut.

Il sursauta, achevant de les convaincre qu'il s'était assoupi, alors qu'il venait de supporter un typhon mental horrible. En quelques secondes, il avait vu sa propre statue basculer et se briser. Son narcissisme partait en lambeaux et il essayait en vain de se souvenir d'une quelconque formule, mais n'y parvenait pas. Même le théorème de Pythagore aurait suffi à lui redonner espoir.

— Non, pas ce soir, je suis un peu fatigué. Ce séjour m'a épuisé.

— Ce CD-ROM prouve que les deux hommes ont atteint le Gouffre aux Garous. Les images montrent une colonne de vapeur montant de la glace. Il semble que ce puits se situe sur l'inlandsis d'une petite terre, et non dans la banquise. Les images sont floues, mais on les voit tous les deux préparer le matériel pour descendre dans l'abîme. Wist Kalagan n'a cessé de filmer. Il y avait plusieurs CD de rechange qui pouvaient se succéder sans la moindre manœuvre. Il filmait à l'insu de Bourguine. On peut voir ce dernier descendre le long d'un câble. Puis le météorologue s'y risque et c'est la chute. Il tombe avec son briquet truqué dans la main et celui-ci continue de filmer le défilé rapide des strates glaciaires. Ensuite, plus rien. On a retrouvé le briquet dans la main qu'on a réchauffée, pour le récupérer et l'envoyer à sa nièce.

L'esprit de Charlster était trop engorgé de sentiments éparés pour qu'il enregistre ce récit. Il hochait vaguement la tête et les deux autres persistaient à penser qu'il somnolait. Il se mit en colère, leur cria qu'il ne devenait pas gâteux, mais qu'il avait besoin de récupérer après cette dure incarcération. Il se leva, se dirigea vers la porte.

— De toute façon, cette histoire ne m'intéresse pas. J'ai désormais quartier libre pour Permafrost et je vais m'y atteler. Si vous voulez en être, vous serez forcés d'abandonner ces recherches inutiles. D'ailleurs, elles sont incomplètes. Je suis surpris que vous n'ayez compté que deux parasites vivant habituellement dans l'organisme d'un Bulb et lui dérobant son influx nerveux. Vous n'avez donc pas eu connaissance du troisième parasite. Je ne dis pas qu'il s'agit d'une troisième famille d'hôtes indésirables, mais d'un seul spécimen, mais quelle créature, terriblement dangereuse.

— Si dangereuse, murmura avec douceur Hyponias, quelque peu peiné de la colère du vieux savant et pris de remords, si dangereuse que plusieurs explorateurs furent ses victimes et Duncan Vernon dut même arracher un de ses compagnons aux tentacules de cet animal. On peut lire dans divers récits de Vernon et des Sugar qu'il serait pratiquement immortel.

— On l'appelle l'Œil ou encore Eye, car il dispose d'un organe visuel exorbité, au regard insupportable.

— J'ai encore raté mon effet, reconnu le professeur amer. C'est bien à Eye, auquel je faisais allusion. Mais c'est assez pour ce soir, je rentre chez moi. Réfléchissez à mon offre de collaboration au sujet de Permafrost. Il y a urgence. Je vous accorde jusqu'à demain soir, ensuite si vous ne vous joignez pas à moi, je recruterai une autre équipe.

Il les laissa silencieux, mais non déconcertés. L'un et l'autre avaient longuement discuté durant l'incarcération du professeur et le premier, Hyponias, avait déclaré que cette tutelle lui pesait le plus souvent. Louria avait attendu deux jours, pour reconnaître à son tour qu'en définitive elle

finissait par détester que Charlster la désigne comme sa fille spirituelle, son héritière scientifique.

— Il nous a confié des tâches subalternes, en réalité, la recherche de cet alien par exemple. Tout à l'heure il a carrément dit qu'il s'en foutait, dit Claudion déçu.

— Lorsque j'ai découvert Shade dissimulé derrière Altaï, il ne l'a pas supporté, et a longtemps réfuté mon hypothèse sur la possibilité que Shade ne soit qu'un autre Bulb, et que ce Bulb était déjà décrit dans les mémoires de Duncan Vernon, sous le nom peu élogieux de Flatty. Il venait de découvrir Altaï, s'en glorifiait et moi je lui parlais d'un autre corps spatial. C'était intolérable pour lui.

CHAPITRE 33

Lorsque Lien quitta leur couchette pour aller regarder à travers les persiennes, Yeuse le trouva aussi magnifique que lors de leur première rencontre. Il n'avait pas pris un gramme de graisse, avait toujours ces muscles longs qui frémissaient sous la peau de son dos, les reins creux, les fesses petites et les cuisses dures. Elle ne se doutait pas que dans la nuit Lien s'était réveillé, et comme elle s'était découverte il avait voulu ramener la couette sur elle. Il avait admiré son corps, ému de le retrouver si longtemps après, émerveillé aussi que leurs habitudes amoureuses fussent restées aussi vivaces.

Lien Rag regardait le dirigeable *Vatican-Saint-Jean* flotter au-dessus de la mer, tandis qu'une chaloupe emportait le pape toujours aussi souffrant vers cette cabine d'ascenseur qui descendait lentement vers l'eau. Pie XIII, malgré son mal, avait exigé de retrouver l'île d'Alone, repoussant tous les arguments, toutes les mises en garde de son entourage. Il voulait être parmi ceux et celles qui reconstruisaient Vatican.

Le dirigeavion était également parti vers le terminus du Chenal Noir, mais en était revenu. Lienty avait annoncé qu'un train ultrarapide attendait Fortalès pour l'amener jusqu'à la nouvelle capitale de la Panaméricaine, Salt Lake Station. Opérasque venait d'être destitué par différentes forces jointes, dont la III^e Flotte de l'amiral Kinnjone.

Les Simone naviguaient vers la zone taboue, pour préparer le partage équitable des richesses enfouies sous la glace par la Guilde des Harponneurs. Les deux baleiniers allaient les rejoindre pour faire un premier plein de fuphoc, mais Lien Rag savait qu'il faudrait des dizaines et des dizaines de voyages pour récupérer la part qui revenait aux Kerguelen. Cette perspective faisait enrager Kurty qui ne rêvait que de retrouver le Serpent Gris, afin de traverser la Ceinture de Feu.

Pie XIII aurait souhaité que Lien Rag mette à sa disposition un des baleiniers, pour transporter la quantité de fuphoc attribuée à Vatican. Les Néos avaient un grand besoin de cette huile, nécessaire aux engins de travaux publics qui relevaient les ruines, et pour faire tourner les groupes électrogènes. Lien Rag ne pouvait prendre seul cette décision, mais il avait proposé au pape de mettre à sa disposition les chantiers navals des Kerguelen.

— Nos techniciens choisiront ici, dans l'immense cimetière de bateaux abandonnés par la Guilde des Harponneurs, une épave encore en bon état pour

la transformer en tanker. Certaines coques pourraient recevoir jusqu'à vingt mille tonnes d'huile, mais évidemment la construction sera longue et coûteuse.

— Peu importe le prix, lui avait répondu le pape.

Mais Lien Rag lui avait fait remarquer qu'il ne s'agissait pas d'argent, du moins d'or puisque c'était la monnaie d'échange, la seule acceptée, pas plus que du fuego de Yeuse ou du ker des Kerguelen qui restaient d'usage interne.

— Nous avons besoin de matériaux. Vos dirigeables peuvent les trouver et les transporter jusqu'à votre archipel. Par exemple, on trouve du bois en Patagonie orientale, dans la partie non contaminée par la radioactivité. Il vous faudra entrer en relation avec le président Exécoulas qui maintient son pays dans un isolement entêté.

Yeuse, à travers ses cils, poursuivait l'examen attendri du corps de Lien Rag, aurait aimé y trouver un signe de l'âge, une faiblesse. Elle savait que ses seins n'avaient plus cette plénitude provocante qu'elle exhibait dans le train-boîte de nuit où elle se déshabillait chaque soir. Son ventre était moins plat, moins dur, plus douillet peut-être puisque la tête de Lien y avait reposé durant la nuit.

Elle ne pouvait tout oublier de ses responsabilités, pensait au *Rewa* qui ferait route vers l'autre côté de l'Antarctique, pour commencer une noria d'allées et venues qui risquaient de durer des années. Les Roux ne le supporteraient pas. L'avertissement de Jdriège le prouvait. Pourrait-on sauver suffisamment de fuphoc avant que le feu ne détruise le reste ? Alors qu'elle désirait que Lien cesse de regarder par les persiennes et revienne la rejoindre, elle pensa au capitaine Junquil qui commandait le phoquier. Ancien patron braconnier, devenu bosco puis capitaine, elle avait couché avec lui à plusieurs reprises. Elle ne regrettait rien, sinon que Lien Rag et elle avaient trop longtemps rusé avec leur désir profond. Il y avait eu Jael, évidemment, et lorsqu'il commandait des Iceberg Ships, Lien Rag en était très amoureux. Maintenant, cette femme encore jeune traînait une mélancolie inexplicable, ne sachant plus ce qu'elle désirait faire de sa vie. Elle vivait à bord du baleinier que commandaient Danglov et Farnelle, mais ne participait pas à la vie du bateau, se comportait en touriste.

De son regard elle essayait de brûler les reins de Lien pour l'obliger à revenir lui faire encore l'amour. Ou bien ce serait elle qui le lui ferait. Elle songea à se lever, à s'approcher sur la pointe des pieds pour se coller à lui en nouant ses bras sur ses hanches. Ses mains frémissaient déjà de la caresse qui suivrait.

La cabine de l'ascenseur remontait vers la trappe de la nacelle. Le pape,

assis avec deux cardinaux, agitait une main très blanche. Disait-il adieu ou bénissait-il ?

Enfin, Lien Rag revint vers leur couche. Son regard avait obtenu ce qu'elle cherchait à provoquer, et elle s'étira de volupté anticipée.

CHAPITRE 34

Lorsque Louria Finister voulut quitter le bunker pour lui céder le bureau de direction, Charlster refusa, prétendant qu'il préférerait rester à son poste habituel. Il lui demanda de continuer à s'occuper de la gestion de l'observatoire, car lui serait très pris par ses recherches.

— Je suis désolée, professeur, dit-elle tranquillement, avec toutefois une nuance de tristesse, mais la gestion ne m'intéresse pas. Je suis ici en tant qu'astrophysicienne et chercheuse. Je n'ai pas le désir de perdre mon temps à régler des litiges, à passer des commandes, à vérifier les factures et à noter mes confrères. Si vous n'occupez pas le bunker, je n'y serai pas moi-même.

Elle avait préparé ses affaires et le laissa pour rejoindre son poste. Charlster haussa les épaules, mais dans son for intérieur il était blessé et surtout inquiet. Avant ce même soir, il avait commis la sottise d'exiger une sorte d'acte de soumission de ses deux amis, Louria et Claudion, et il redoutait qu'ulcérés ils refusent de devenir ses collaborateurs dans l'édification de Permafrost.

Il s'installa devant l'écran et consulta les dossiers des scientifiques présents, essayant de dénicher l'oiseau rare qui pourrait se charger de la partie administrative à sa place. Il y avait certainement un chercheur plus intéressé par ce genre de travail que par l'étude du ciel. Devenir directeur de gestion, c'était s'inscrire sur un tableau d'avancement rapide. Un chercheur, à moins de découvertes exceptionnelles, ne pouvait prétendre à une promotion quelconque.

Il trouva Randwell qui avait conseillé à Louria d'occuper le bunker après l'arrestation d'Ann Suba. Il étudia son profil et en conclut que le garçon pourrait à titre temporaire occuper cette fonction d'administrateur.

Il le convoqua. Il ne le connaissait pas très bien, mais fut désagréablement surpris par ce garçon assez jeune, qui s'étonna qu'il ne puisse à la fois faire ses recherches et diriger l'observatoire, faisant remarquer qu'Ann Suba réussissait à assumer les deux choses. Charlster en fut une nouvelle fois atteint dans sa certitude d'être le meilleur en tout. Si ce freluquet pensait qu'il allait en rabattre, il se trompait.

— Si vous n'êtes pas intéressé, je trouverai aisément une autre personne, dit-il sèchement.

— Je suis intéressé, dit Randwell. J'accepte par fidélité envers Ann Suba, et dès qu'elle sera libérée je lui céderai le bunker sur-le-champ.

— Elle n'est pas emprisonnée comme je le fus, dans des conditions difficiles, elle se trouve en résidence forcée.

Mais il finit par comprendre qu'il ne retrouverait la considération des autres que lorsque sa rivale serait de retour, et il se résigna à envoyer un e-mail à Fortalès. Puis il contacta Louria pour savoir ce qu'elle et Hyponias avaient décidé au sujet de sa proposition de collaboration à Permafrost.

— Une proposition ? Nous avons eu le sentiment qu'il s'agissait d'un ultimatum. D'autre part, vous nous avez donné jusqu'à ce soir pour prendre notre décision.

Il ne put exprimer ses regrets, demanda ce qu'elle faisait.

— Je m'intéresse à cette langue inconnue qu'utilise Bourguine pour communiquer avec Anthony, et je pense avoir découvert qu'il s'agit d'un langage primaire. Avez-vous remarqué ces Z, ces X, ces S qui encombrant les mots en grande quantité ?

— Je préférerais que vous étudiiez DAI-2 pour en tirer des conclusions, si jamais vous daignez vous joindre à moi pour poursuivre son extension.

— Il y a quelques semaines, vous nous aviez généreusement donné ce programme de recherches sur Anthony, sur cette langue, sur Bourguine. Nous avons donc poursuivi durant votre absence, pour respecter vos décisions. Si nous décidons de vous rejoindre pour le programme Permafrost, devons-nous vraiment abandonner ces énigmes ?

— Il ne s'agit plus de recherches spatiales, dit-il agacé. Si le Conseil de Surveillance envoyait une mission d'inspection, comment justifieriez-vous cette perte de temps et d'argent ?

— Avez-vous écouté la radio ce matin ? Les infos ?

— J'avais autre chose à faire.

— Une bête monstrueuse sévit dans la région de la banquise de la baie d'Hudson. Elle a égorgé quatre personnes d'une même famille, puis tué un pêcheur dans son wagon de pêche et enlevé sa fiancée. Il s'agit d'un animal doté de pattes énormes et griffues. Les victimes se nomment Algassak, pour la famille décimée, le jeune pêcheur, Nugssag, et la jeune fille, Movane Marqua. Je suis intriguée par les images que la télé a diffusées ensuite, les photographies des empreintes de ces grandes pattes griffues. J'ai pu en faire un tirage et je les ai comparées à celles de Baker Station. Elles sont

identiques.

Bien que frappé par cette révélation, Charlster persista dans son attitude d'indifférence.

— Ma chère amie, vous transformez vos heures d'astrophysicienne distinguée en travail de basse police. Si je vous ai donné ces instructions avant d'être jeté dans un affreux cachot, je le regrette et je souhaite que vous repreniez au plus vite vos travaux les plus passionnants. Je pense à ce Shade qui illustre votre génie.

Il savait qu'il exagérait dans le compliment et qu'elle risquait d'y voir une sorte de mépris.

— Avez-vous idée de ce mystérieux expéditeur qui vous fit parvenir ce module et ces puces ? demanda-t-elle, espérant le déconcerter.

Il continuait de se plaindre de son arrestation, la mettant en parallèle avec celle d'Ann Suba. Maintenant, il affirmait « avoir été jeté dans un affreux cachot » et ça devenait insupportable.

— Pas du tout et je n'y attache aucune importance. Je pense qu'il s'agit d'un admirateur, indigné de mon sort.

— Peut-être Cristella Marlone ? murmura-t-elle. Après tout, elle dit que vous êtes le père de son petit garçon. Peut-être souffrait-elle de vous voir en prison.

Il arrêta la communication, furieux. Ce fut alors que tomba un e-mail venant de Fortalès. Il prenait note de la demande de Charlster au sujet d'Ann Suba, le félicitait de se montrer un aussi bon confrère, mais le cas d'Ann Suba devait être examiné avec sérieux à cause du programme Permafrost. Était-on certain qu'ancienne Rénovatrice, elle accepte vraiment de participer à un projet qui envisageait le retour à des conditions climatiques plus froides ?

À la fois satisfait et ennuyé, son entourage allait penser qu'il était un bel hypocrite, faisant mine de demander la libération de Suba tout en acceptant le refus de celle-ci, il réfléchit à cette animosité qui s'était installée entre le couple Hyponias, Finister et lui-même, et se sentait quelque peu abandonné, délaissé. Seul, il ne pourrait jamais mener à bien ce programme. Louria et ses intuitions, son esprit neuf, lui seraient indispensables. Il lui fallait obligatoirement faire la paix avec elle. Il était sûr qu'Hyponias la montait contre lui et son esprit retors envisageait déjà l'élimination du garçon.

CHAPITRE 35

Lorsqu'elle se réveilla à cause du bruit, Movane Marqua comprit tout de suite qu'elle se trouvait sur la plate-forme autotractée de Nugssag, mais ce n'était pas le jeune pêcheur qui la pilotait. Et elle se souvint avec horreur que Garg lui avait ouvert la gorge. Puis il s'était approché d'elle qui le regardait, paralysée d'effroi, avait appuyé sa main sur son bras nu. Dans le wagon, quand le poêle avait commencé de chauffer, elle avait défait le haut de sa combi pour dégager son torse. Elle pensait ainsi émoustiller son ami à la vue de ses seins libres sous un léger tee-shirt. La bête avait surgi du puits de pêche et elle ne comprenait pas comment elle avait pu nager sous la banquise, remonter juste sous le wagon de Nugssag pour accomplir jusqu'au bout son désir de le tuer.

Et maintenant cette créature conduisait la plate-forme en direction du nord. La voie unique se raccordait au réseau de la banquise Hudson qui avait été en partie ravagé par le dernier blizzard. Que comptait faire Garg ?

Elle essaya de bouger, mais se sentait comme ligotée étroitement, ne pouvait même pas tenir les yeux ouverts très longtemps. La créature l'avait rahabillée, consciente que sa proie risquait de mourir de froid si elle restait à demi dévêtue. Que voulait-elle faire d'elle ? L'utiliser comme otage ?

Plusieurs fois elle avait essayé de faire dire à ses parents la raison de la présence de cet étrange invité, mais son père lui ordonnait de se taire. Sa mère, Gina, paraissait plus conciliante et à plusieurs reprises avait paru sur le point de la renseigner. Tout ce qu'elle avait dit c'est qu'ils étaient tenus d'agir de la sorte, qu'ils étaient liés par un serment impossible à rompre. Sa mère avait ajouté qu'un jour elle comprendrait, mais que pour l'instant elle devait accepter la situation.

Garg n'était pas arrivé comme par miracle dans sa famille. C'étaient des cousins qui habitaient plus au sud qui l'avaient conduit chez eux. Ils avaient loué une loco privée, ce qui avait dû leur coûter fort cher, pour atteindre Coats Station. La créature avait été débarquée de nuit, déguisée en humain avec une combinaison bricolée. Ces cousins que Movane voyait pour la première fois s'appelaient Melchaye et possédaient une ferme où ils élevaient des vaches. Cette profession inattendue avait intéressé Movane, qui avait alors demandé si elle pourrait leur rendre visite pour voir ces vaches élevées à l'ancienne et goûter à leur lait cru. Celui que l'on achetait au comptoir collectif venait d'usines à lait où des milliers de vaches mises en stabulation étaient entassées.

Les Melchaye avaient paru embarrassés et son père, Lou, avait déclaré que plus tard elle irait, quand elle aurait passé ses examens. Elle avait compris que c'était une fin de non-recevoir. Le lendemain matin, à son réveil, les cousins étaient déjà repartis, mais la créature logeait dans le compartiment du fond, celui qui était condamné depuis la destruction de cette partie de la verrière.

La jeune fille savait qu'ils approchaient d'un grand poste d'aiguillage automatique qui desservait plusieurs réseaux et quelques voies uniques, dont celle de Coats et de la concession de pêche. La plate-forme fut dirigée sur une voie de garage et la créature, qui formait une masse informe devant la console très simple de pilotage, sauta au sol et disparut. Movane essayait de se libérer de ces liens invisibles qui la maintenaient dans un état d'immobilité totale, mais en vain. Elle pensa que Garg, en lui touchant le bras, là-bas dans le wagon de pêche, lui avait inoculé une substance paralysante.

Garg revint au bout d'une demi-heure, la saisit avec ses pattes avant, aussi griffues que les autres, et l'emporta sur son dos. Elle sentait contre sa poitrine une substance très dure, cette cuirasse observée sur l'écran de contrôle qui surveillait le compartiment où il vivait.

Elle se retrouva sur une couchette, crut qu'elle avait été jetée sur celle d'un compartiment de voyageur, avant de reconnaître l'intérieur d'une draisine de luxe. Et elle sut que cette voiture ne pouvait appartenir qu'à un haut personnage de la Caste des Aiguilleurs. Si c'était le cas, le véhicule disposerait de toutes les priorités pour rouler dans n'importe quelle direction, malgré les dégâts causés par le blizzard. Comment Garg avait-il pu le voler et savoir qu'il pourrait se déplacer sans être constamment contrôlé ou soumis au régime général de la circulation, avec des arrêts obligatoires ?

Garg était installé dans le fauteuil de conduite et elle ferma les yeux. Combien de temps cette injection la maintiendrait-elle dans cet état assez étrange, dans lequel son corps était paralysé, alors que son cerveau fonctionnait parfaitement ? Elle aurait aimé pouvoir parler pour accuser Garg d'être une sale bête sanguinaire. Au début de son séjour, ses parents affirmaient qu'il s'agissait d'un être très pacifique, très respectueux des autres, mais la jeune fille avait toujours eu des doutes. Et lorsque la bête, elle ne pouvait plus l'appeler différemment, était partie à la recherche de son ami parce que celui-ci avait relevé les traces de griffes, elle avait été prise d'une grande crainte qui se trouvait justifiée. La gorge ouverte de Nugssag, avec ses artères d'où giclaient des jets de sang à chaque battement de cœur, ne cessait de flotter dans son esprit, quoi qu'elle fasse.

Elle se jura que quelles que puissent en être les conséquences, si elle en avait l'occasion, elle essaierait d'attirer l'attention des gens, de la police, des cheminots sur la présence de son horrible kidnappeur.

CHAPITRE 36

Lorsqu'elle se présenta au corps de garde du train de résidence forcée, le convoi stationnait dans la lointaine banlieue de Salt Lake Station. Une avarie de machine l'immobilisait là, depuis deux jours, et le récent et immense embouteillage n'avait pas facilité l'arrivée des réparateurs et d'une nouvelle motrice. Les gardes ferroviaires portaient la tenue noir et argent des Aiguilleurs et se montrèrent fort courtois envers elle. Opérasque était leur frère de Caste et son grade de Grand Maître nommé lui assurait encore une très grande considération, quand ce n'était pas un dévouement sans réserves.

Elle fut conduite dans un trois compartiments agréable et priée d'attendre dans le petit salon. Elle s'attendait à retrouver un Opérasque accablé par le sort, mais il entra d'un pas décidé. Ce qui la choqua fut son laisser-aller vestimentaire. Pas d'uniforme de Grand Maître, pas de casquette, mais une robe de chambre ouverte sur son torse imberbe et un pantalon de pyjama informe. Était-ce un signe d'abdication définitive ou simplement profitait-il de l'occasion pour se détendre, lui qui paraissait toujours imbu de sa haute fonction ?

— Sois la bienvenue, Cristella. Je n'en attendais pas moins de toi. Mais je ne me plains pas car un grand nombre d'amis, de collaborateurs, m'ont fait savoir qu'ils souhaitaient me voir revenir bientôt aux affaires.

Il lui sourit, mit un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de le suivre. Ils traversèrent un compartiment-bureau puis la chambre. Elle pensa qu'il allait lui désigner la grande couchette, mais il poursuivit jusqu'au bow-window qui agrémentait son logement situé au deuxième étage du train. Il lui proposa une balancelle aux coussins confortables, qui occupait presque toute la place disponible. Il mit en marche un petit récepteur radio qu'il déposa dans la suspension d'éclairage. Une musique assez lénifiante se répandit.

— Ici, nous sommes tranquilles. Il n'y a pas de caméra et la radio sature les micros.

Il s'assit à côté d'elle, commença de dégrafer sa combinaison. Elle regarda autour d'elle, inquiète, mais son regard ne découvrait que les toits de wagons de marchandises et de vieilles voitures de voyageurs.

— C'est à la fois un dépôt et un cimetière de matériel ferroviaire. On y bricole du faux neuf avec du véritable vieux. Nul ne peut nous apercevoir.

Lentement, il défit le haut de sa combinaison, lui reprocha de ne pas s'être habillée différemment, comme une femme cherchant à plaire à son amant emprisonné. Il découvrit le soutien-gorge d'allaitement, en défit le bonnet et avec un soupir d'extase approcha sa bouche du tétin. En même temps il guida la main de Cristella en vue d'un total ravissement.

Il redevint très vite le Grand Maître cassant et susceptible, lorsqu'il mit un terme à ce caprice qui, une fois son sang-froid recouvré, lui paraissait regrettable. Il se demandait si cette femme, apparemment soumise, ne serait pas tentée un jour de révéler à tous ses étranges comportements.

— Je dois rencontrer le président Albeyal, demain.

Les médias laissaient plutôt entendre que l'ex-Grand Maître Opérasque était convoqué devant le Conseil de Surveillance pour interrogatoire et éventuellement pour entendre la sentence de révocation.

— Il a donné carte blanche à Charlster pour le programme Permafrost. C'est de la folie. Étant donné ce que j'ai découvert lorsque je me trouvais dans le Sud, j'ai de grandes inquiétudes sur ce que ce vieux machiavélique nous réserve. Aussi, je vais le compromettre définitivement aux yeux des Conseillers. Comme je l'avais prévu, ce vieux gâteux a su utiliser le module et les puces que tu lui fis parvenir. Il n'a pas pu résister et s'est follement amusé.

— Il a cru que c'était Louria Finister qui lui envoyait ce colis truqué. Comme si c'était imaginable ! Aucun colis ne peut franchir aussi facilement les appareils de détection.

— Mais le tien a réussi, fit-il remarquer.

Elle baissa les yeux.

— Tu as soit dépensé une fortune, soit déployé tous tes charmes pour corrompre les gardiens. Combien au fait ?

— Combien quoi ? dit-elle affolée.

— Pas d'argent, je sais que tu n'as pas payé ainsi, combien de gardiens ?

— Trois.

— Ensemble ?

Il s'esclaffa.

— Juste le nombre exact pour tes possibilités. Tu as retenu leurs noms ? Lorsque je reviendrai au pouvoir je m'occuperai d'eux.

Il lui fit raconter les derniers événements qui s'étaient déroulés depuis son arrestation. Elle eut un regard interrogateur pour le poste de radio, mais il lui dit qu'il ne pouvait capter qu'un seul émetteur de musique ininterrompue. Malgré ses fanfaronnades, il ne recevait donc que des bribes d'informations, celles que les gardiens Aiguilleurs pouvaient lui communiquer.

— Kinnjone est reparti pour Yuk Station avec sa III^e Flotte.

— Le vieux filou. Si je veux, je peux le faire destituer, car le secret que j'ai découvert lorsque j'étais au terminus Sud du Chenal Noir, il le partage. Il n'en a pas soufflé mot, a laissé nommer Charlster à la tête du programme Permafrost, sans protester.

— Les médias n'en auraient peut-être pas parlé.

— Oh, si ! Fortalès a besoin de tous les soutiens et s'en serait vanté.

— Il a participé à une conférence en Antarctique, dans la mer de...

Elle ouvrit son sac, y prit un mémo, appuya sur une touche.

— La mer de Weddell, une réunion avec le pape des Néos, les Simone, les représentants de certains pays, Kerguelen, Patagonie.

— C'est un traître qui se rapproche de tous nos ennemis. Mais nous allons y mettre fin et si tu suis fidèlement mes instructions, tu ne le regretteras pas.

Durant ces nuits blanches où il dressait les projets les plus fous pour se rétablir, il pensait l'épouser, du moins lui en faire la promesse, mais la voyant en face de lui il ne pouvait s'y résoudre. Elle ne correspondait pas à l'image type de la femme qui partagerait sa vie. Cette inconnue était grande, mince, le visage à la fois sensuel et froid, brune, dégageant une impression de menace sous-jacente. Cristella était grasse, d'une sensualité vulgaire, capable de rage, mais facile à soumettre.

— Votre adjoint Alcibion vous a trahi, a fait acte de repentance auprès du Conseil.

— Je sais, dit-il agacé, alors qu'elle le lui apprenait.

Mais il se doutait que ce collaborateur passerait dans l'autre camp.

— Comment vis-tu ?

— J'ai un compartiment et j'ai mis Rom dans une garderie, où je le reprends pour la nuit. On m'a promis un poste dans un laboratoire, mais certainement dans une station éloignée.

Ne sachant plus que dire, elle lui demanda s'il avait eu connaissance de la tuerie de Coats Station. Il secoua la tête, peu intéressé par les faits divers, mais celui-là au fur et à mesure qu'elle le rapportait lui parut exceptionnel, et même sujet à une grande réflexion.

— Il n'y a jamais eu de tigres des glaces dans cette région. À moins qu'il ne se soit échappé d'un train-cirque, ce qui est peu probable.

Il se souvenait de ces rapports sur les activités insolites de Louria Finister dans la région de Baker Station, de ces explosions de coucous, de la disparition de la famille qui fabriquait ces pendules. On avait signalé à plusieurs reprises les relevés d'empreintes géantes. Un Aiguilleur avait même été trouvé mort dans un chalet de pêche.

Voyant qu'elle l'intéressait, elle fouilla dans sa mémoire pour en extraire tous les détails. Très friande de ce type d'histoires, elle avait retenu le nom des gens victimes de cet animal inconnu.

— On pense qu'il s'agit d'un fauve que son maître accompagnerait. À cause du vol de la plate-forme autotractée de ce pêcheur tué, Nugssag, et du rapt de la fille Movane Marqua. Les gens de là-bas sont si effrayés qu'ils affirment que c'est la bête elle-même qui pilotait la plate-forme. Certains l'auraient aperçue. Mais ce sont des êtres stupides et frustes qui croient à toutes sortes de légendes. Le dresseur de cette bête sanguinaire a ensuite volé une draisine appartenant à un maître Aiguilleur. Ce personnage travaille comme inspecteur des postes d'aiguillage et dispose donc d'une carte de priorité absolue. Si bien que sa draisine a pu franchir tous les obstacles. On est en train de faire le relevé des compteurs ayant enregistré son passage.

Voyant que son amant réfléchissait, elle se tut et attendit patiemment qu'il parle à nouveau. Elle se demandait si elle arriverait à temps pour reprendre son bébé à la garderie, qui fermait impérativement à six heures. Si elle tardait trop, l'enfant serait confié à l'orphelinat qui jouxtait la garderie, et l'en retirer serait d'une grande complexité. Rien que pour rejoindre Salt Lake Station avec un omnibus sans priorité, il lui faudrait deux heures.

— Je vais te donner un code que tu vas mémoriser sans jamais le noter par quelque moyen que ce soit. Avec ce code tu auras accès à toutes les archives interdites. Tu vois que je t'accorde une grande confiance. Pour toi, c'est un gage sur l'avenir. Lorsque tu obtiendras ces archives, clique sur Flatty. Tu te souviendras ?

— Flatty.

— Le programme Flatty est colossal, mais tu concentreras tes recherches sur le mot Parasite. Lorsque tu auras déjà cette base de données, tu les

enregistreras sur un CD-ROM miniaturisé, comme on en trouve avec l'enregistreur-lecteur dans le commerce, et tu me l'apporteras.

— Mais les gardes ?

— Soit ils te fouillent, dit-il cynique, soit tu auras le même problème à résoudre qu'avec ceux du train pénitentiaire 051 où était enfermé Charlster.

Aussitôt, il regretta sa méchanceté, car Cristella parut sur le point de fondre en larmes. Depuis la naissance de son fils, elle était devenue plus susceptible, plus fragile, et s'il voulait la conserver toujours aussi fidèle, il devrait en tenir compte. Plus tard il déciderait ce qu'il devait faire d'elle.

— Je plaisante, dit-il avec douceur. Ne m'en veux pas, mais la situation me met les nerfs à vif. Je suis certain qu'ils ne te fouilleront pas. Je voudrais que tu reviennes d'ici trois jours. Tu peux arriver le matin et partager mon repas, puisque c'est moi qui dois régler les frais de pension. Sinon, je suis soumis au régime général qui est infect.

Il insista pour voir si elle avait retenu les différentes étapes de ses futures explorations d'archives.

— Bien, dit-il.

La pensée que Cristella s'était livrée à ces trois gardiens en même temps l'avait excité et il lui demanda dans un chuchotement de se déshabiller.

— Je suis en retard, bredouilla-t-elle. Il faut que je sois à l'heure à la garderie.

Puis elle se révolta carrément, dit qu'elle devrait nourrir son bébé ce soir et avoir assez de lait le lendemain, pour en remplir les biberons qu'elle laissait à la garderie pour la journée.

— Dans ce cas, dit-il, inversons les rôles. Tu perds trop de temps à discuter. Tu devrais avoir plus de considération pour un homme que tu vas laisser dans un milieu carcéral. Car on a beau appeler cet endroit résidence, l'adjectif « forcée » en fait ressortir le caractère coercitif.

Elle se résigna, se leva, se dévêtit, s'approcha de son maître qui s'offrait sur la balancelle.

Contrairement à ce qu'il avait promis, on la fouilla lorsqu'elle voulut sortir. On trouva son mémo et on le lui confisqua.

— On vous le rendra à la prochaine visite s'il est OK.

Elle vit partir l'omnibus alors qu'elle accourait, hésita à louer une draisine-

taxi, mais cette dépense folle ne l'avancerait pas. Ces taxis étaient soumis eux aussi au régime général. Il lui faudrait donc retirer Rom de l'orphelinat, avec tous ces papiers compliqués à remplir et en plus une belle admonestation de la directrice. Elle aurait aimé trouver là des arguments pour haïr Opérasque, mais elle n'en était pas capable. Avec Charlster, il appartenait trop à ses obsessions.

CHAPITRE 37

Lorsque *Soleil-du-Nord* reprit de l'altitude en quittant la Vallée des Morts, Songe se réfugia dans son étroite cabine pour sangloter à la fois de tristesse et de soulagement. Elle avait réussi à convaincre Tharbin. Elle avait raccompagné Helmatt aux Échafaudages, l'y avait laissé et le dirigeable s'orientait vers l'est, vers l'île de Sakhaline pour refaire ses pleins.

— Une faiblesse sentimentale qui me coûte cher, lui avait lancé Tharbin.

— À moi aussi, avait-elle répliqué.

— Et retarde de plusieurs jours l'arrivée aux Kerguelen. Ne l'oubliez pas, votre mission est d'une importance capitale.

Elle l'exécuterait, mais ne comprenait pas les intentions du président du Consortium des Bonzes. Nacha, le chef des pirates, appartenait à la même confrérie, à travers les mystères subtils d'une triade éternelle. Les Bonzes cherchaient à nuire à un des leurs, sans s'en expliquer.

Elle s'endormit, se réveilla alors que le jour apparaissait. À cette hauteur de cinq mille mètres, on parvenait quelquefois à soupçonner le cercle plus clair du Soleil, mais la couche des nuages restait encore trop épaisse pour qu'il puisse rayonner dans toute sa splendeur. Songe, au moment du réchauffement, l'avait entrevu quelques fractions de seconde qui l'avaient rendue aveugle pour de longues minutes angoissantes. Elle s'était crue à jamais condamnée à la cécité et bon nombre de gens le furent effectivement.

Toz, le capitaine, vint partager son petit déjeuner. C'était un homme taciturne et qui ne paraissait jamais en proie à des doutes. Aussi fut-elle surprise qu'il lui parle d'Helmatt.

— Il ne survivra pas, dit-il, et je suis heureux qu'il ne soit pas mort à mon bord. À cause de l'équipage qui est si superstitieux qu'ensuite la plupart des marins auraient demandé à être débarqués.

Elle aurait voulu savoir comment il avait vécu ces années d'interdiction frappant les dirigeables ou tout autre moyen de transport autre que le train, mais n'osait lui poser la question.

— C'est très dur de former un équipage dans la clandestinité. Nous avons obéi au Consortium en poursuivant notre entraînement à bord des dirigeables

à notre disposition.

— Je croyais que celui-ci était unique.

— Il y en a d'autres. Le Consortium n'a jamais renoncé à les utiliser. Ce rapprochement avec la Caste n'est pas définitif.

— Pourquoi appelez-vous marins les aérosters ?

— Nous dépendions jadis étroitement de la marine quand nous étions au Terminal du Consortium. Il y avait aussi des hydravions achetés à la fabrique Kurts de Lacustra City. Je suis très heureux d'aller dans le Sud. Là-bas il n'y a presque pas de rails ni de trains, sauf en Patagonie. On dit que les gens se déplacent en bateau, en dirigeable, ou en hydravion. Et j'ai su que le dirigeavion, ce prototype qu'avait sorti la fabrique de Lacustra City, vole toujours. Je ne l'ai jamais vu et je serais heureux si je pouvais le contempler.

— Vous tenez des propos bien subversifs, murmura-t-elle en regardant autour d'elle.

— Je reste Rénovateur dans l'âme, même si je sais que ce serait folie que le Soleil ne soit plus caché par les nuages ou les poussières lunaires. Personne ne se doutait que la couche d'ozone avait disparu à hauteur de l'équateur, et nous avons failli incendier la Terre tout entière avec notre idéologie.

— Le réchauffement n'est pas le fait des Rénovateurs, mais d'un hasard, dit-elle.

— Et j'en suis soulagé.

— L'escalade à Sakhaline ne vous inquiète pas trop ?

— Les Aiguilleurs n'y sont pas très nombreux, mais ils ne manqueront pas de protester. La Compagnie qui vend l'huile a été contactée et tout devrait se passer sans ennuis.

Mais par radio, cette Oil Sakhaline. Company demanda au capitaine d'aborder l'île de nuit et de se positionner au-dessus des réservoirs construits dans la baie de Nogliki. On daigna lui expliquer qu'une grosse commande pour la Caste était en voie de livraison, et qu'on voulait éviter tout ce qui pourrait la faire annuler.

Ce fut une nuit pénible pour l'équipage qui, dans un temps de chien, dut pomper des tonnes de baleinium, alors que le dirigeable secoué par un coup de vent ne parvenait pas à se stabiliser. Vint même un moment où le capitaine Toz était sur le point de renoncer et de gagner Magadangrad pour parachever ses pleins.

Il y eut une accalmie durant laquelle les pompes aspirèrent goulûment, à l'aide de quatre lines, des quantités suffisantes d'huile. Le dirigeable put ensuite reprendre son vol en direction du sud-est.

— La nuit prochaine nous serons au Cancer et aborderons le Serpent Gris, annonça le capitaine à Songe. La dernière fois je fus surpris de découvrir qu'on pouvait affronter la Ceinture de Feu aussi facilement. Mais je reste méfiant. Cette ombre portée peut à tout moment se diluer, disparaître, et nous tomberions en pleine fournaise. Lorsque nous avons effectué cette reconnaissance avec Nacha, nous ne sommes pas allés très loin en profondeur. Je me demande comment va se comporter l'équipage lorsque le navigateur inscrira nos positions successives. En quelques années, cette Ceinture de Feu a rempli les esprits d'une grande terreur.

Elle pensait qu'il exagérât, mais au cours de la nuit suivante, alors qu'elle dormait, elle entendit les échos d'une grande agitation. Les marins se déplaçaient toujours pieds nus à bord, donc silencieusement, mais en ce moment ils ne cessaient d'aller et venir et elle s'habilla pour aller aux nouvelles. Elle ne put accéder au poste de navigation dont deux prévôts, pistolet à air comprimé à la main, interdisaient l'accès. Aucune arme à feu ne pouvait être utilisée à bord, de crainte que la détonation n'engendre des phénomènes dans les ballonnets.

Le second, Mosco, auquel elle se heurta dans le mess, lui conseilla de regagner sa cabine.

— Que se passe-t-il ?

— Quelques excités disent que les thermomètres sont truqués. Que la température est beaucoup plus élevée que le chiffre affiché et que les ballonnets vont éclater les uns après les autres.

— Où est le capitaine ?

— En discussion avec des délégués des contestataires. Il essaye de les convaincre que le passage est sans danger, mais ils ne veulent pas y croire. Il a même ouvert une baie du réfectoire des marins, pour leur faire respirer l'air extérieur. Nous volons à trois mille pieds seulement et la température extérieure est de trente-deux degrés. Nous sommes au-delà du Cancer, dans les parages du 20^e parallèle Nord.

Elle obtint du café que le cuisinier lui apporta gentiment, mais il paraissait lui-même effrayé et lui demanda si vraiment on pouvait traverser la Ceinture de Feu.

— Vous avez entendu parler du Chenal Noir ? dit-elle. Hé bien, il s'agit du

même phénomène, mais en moins sombre et en moins froid.

En réalité qu'en savait-elle ? Comment pouvait-elle rassurer ce bonhomme, alors qu'elle-même commençait de paniquer ? Nacha lui avait laissé entendre que des jonques traversaient dans les deux sens, sans problèmes, mais il était un être douteux, un fourbe auquel elle ne pouvait accorder sa confiance.

Le capitaine Toz pénétra dans le mess pour demander au cuisinier de préparer des sandwiches, du thé et du café. À propos du café, Songe était ravie que Tharbin en ait fait livrer de l'authentique, à la place de l'habituel orge torréfié.

— Ils sont incrédules. Connaissez-vous l'histoire de Christophe Colomb qui découvrit l'Amérique, mille quatre cent quatre-vingt-douze ans après la naissance du Christ ? Ses marins se révoltèrent en plein océan, disant que l'eau allait se mettre à bouillir et que des monstres surgiraient des abysses. Voilà ce que j'entends aujourd'hui et que je ne parviens pas à faire passer pour des sornettes.

Lorsqu'il fut reparti, le cuisinier apporta un thermomètre à Songe, celui qui permettrait de sonder la chaleur de ses rôtis de viande. Il indiquait quarante degrés, mais n'atteignait la précision que pour des températures plus élevées, quand sa pique pénétrait au cœur d'une viande.

— Si nous avons quarante ici, combien à l'équateur ?

N'ayant plus du tout envie de dormir, Songe errait dans les coursives, rencontrait des marins à la mine soucieuse, d'autres renfrognés et en plus petit nombre, des hommes exaspérés par l'obstination du capitaine.

Dans le mess s'affichaient en lettres lumineuses l'altitude et la vitesse, ainsi que la position exacte. On avait atteint le 18^e parallèle et l'on était à deux mille pieds pour une vitesse de cent quarante nœuds, soit environ deux cent soixante kilomètres à l'heure. Dans moins de dix heures, l'équateur serait franchi.

Le cuisinier et ses aides livrèrent les sandwiches et le café, et lorsqu'il revint le chef lui dit que les délégués demandaient que l'on fasse demi-tour. La température de l'air, effectivement, atteignait quarante degrés. Ce qui était tout à fait normal lorsqu'on approchait de l'équateur, lui répondit Songe. Du moins avant la glaciation. Mais l'homme ne la croyait pas, vivait encore sur les critères du froid extrême qui régnait il n'y avait pas si longtemps dans ces régions. N'était-ce pas là qu'avait été créée la Compagnie de la Banquise du Kid ?

Vers quatre heures du matin, il y eut une tentative pour attaquer le poste de pilotage et les prévôts tirèrent dans les jambes des assaillants. Il fallut en hospitaliser trois et l'infirmier goguenard leur arracha les fléchettes fichées dans leur chair, tandis qu'ils ronflaient, la pointe de ces projectiles inoculant un anesthésiant.

Le calme revint lorsqu'au parallèle 15 N, la température chuta inexplicablement à vingt-cinq degrés, à deux mille deux cents pieds.

CHAPITRE 38

Le dirigeavion traversait l'Antarctique à vitesse réduite, depuis la veille. Yeuse dormait dans la cabine de Lien Rag, lorsque celui-ci alla remplacer Liensun. Ce dernier se comportait tout à fait normalement avec Yeuse, n'avait marqué aucune surprise lorsqu'elle était montée à bord et avait partagé la cabine de son père. Lien n'ignorait pas que dernièrement encore, Yeuse et lui avaient couché ensemble. Il ne savait si pour l'un comme pour l'autre, il s'agissait chaque fois de le défier, de lui rappeler qu'ils n'étaient que des êtres soumis aux tentations.

— Pas de message radio, dit le garçon. Nous sommes en plein dans les perturbations magnétiques. Crois-tu que le *Rewa* sera déjà sur place ?

Lien Rag n'en savait rien. Les deux baleiniers fondaient vers la zone taboue où les Simone se trouvaient déjà. Réussiraient-ils à régler cette affaire de dissidents ne voulant pas évacuer les réservoirs ?

— Jdriège, lui, doit avoir rejoint cette région après nous avoir quittés. Pourrons-nous sauver suffisamment de fuphoc avant que les Roux ne mettent leur menace à exécution ? Nous n'en savons rien.

Un nouveau mécanicien remplaçait Oliveri dont personne n'avait de nouvelles, ce qui irritait Gislake. Il estimait que son compagnon trahissait une très vieille amitié. Son remplaçant se nommait Keverny et paraissait tout aussi capable.

La grande préoccupation de Lien Rag, et certainement de tous les anciens participants de la conférence de la mer de Weddell, était cet étrange personnage de l'archipel Crozet, Sunday. Le *Stapple*, ce puissant remorqueur de haute mer, devait rejoindre les gisements de fuphoc avec deux barges. Mais Lien Rag pensait que Sunday avait pu se rendre là-bas à bord de l'hydravion 510.

Yeuse avait longuement hésité avant d'embarquer avec lui, inquiète de sa longue absence à Punta Arenas où le Conseil de gouvernement gérât les affaires à sa place. C'était Madrika qui en avait la présidence et elle ne pouvait se fier totalement à lui. À une époque, il était partisan de donner le pouvoir totalitaire au général Benfield, lequel était par chance décédé. Ce Madrika était un riche propriétaire, éleveur de moutons dans l'île de la Terre de Feu et ancien actionnaire de la Panaméricaine, grand admirateur des

Aiguilleurs. Elle se demandait si elle serait vraiment navrée, furieuse ou simplement indifférente, si la direction de la Patagonie occidentale lui échappait prochainement.

— Je suis exténuée de résoudre tant de problèmes, d'affronter de si nombreuses difficultés. Ces stocks de ravitaillement, de matériel, de carburant abandonnés par les Aiguilleurs sur le réseau de haute montagne ont un peu calmé les esprits, mais les difficultés, les ennuis réapparaîtront. Le retour du *Rewa* avec le plein d'huile m'accordera un sursis, mais le temps de mettre en place une noria de tankers, tout recommencera. J'avoue que je suis excédée. J'ai plus ou moins réussi lorsque j'étais la présidente de la Panaméricaine, mais cette Compagnie était alors au zénith de sa puissance et de sa prospérité. Bien sûr, les complots de la Caste pour me faire renoncer au pouvoir m'ont effrayée, mais j'ai surmonté ces faiblesses. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose.

Qu'envisageait-elle ? D'abandonner sa présidence et venir le rejoindre aux Kerguelen ? Il savait qu'elle se posait des questions sur Jael qui vivait désormais à bord du baleinier de Farnelle et Danglov. Mais ce séjour ne pouvait se prolonger indéfiniment, et que déciderait la femme de Lien ?

Lien Rag avait interrogé sa fille Fleur sur ses sentiments au sujet de sa mère, mais Fleur ne se préoccupait plus que de Kurty dont la psychorigidité l'inquiétait. Elle affirmait que s'il parvenait à traverser la Ceinture de Feu avec son bateau, il retrouverait un comportement normal.

— Il vit sur un échec, celui subi dans le Chenal Noir, quand la *Salamandre* revint comme un vulgaire colis à bord d'un convoi spécial.

CHAPITRE 39

Le seul qui accorda du crédit aux explications de Louh-Louh fut Centdix. Lui-même avait réussi à repousser une intrusion mentale d'une personnalité étrangère qui ne pouvait être que celle de Jdriège. Déjà une fille, Mie-Mie, avait poussé de grands cris, s'était roulée au sol dans une crise effrayante en disant qu'elle était la proie d'un démon. Ce qui avait surpris tous les jeunes Simone présents, car personne ne parlait jamais de diable ou de démon dans leur milieu. Le culte du Tabernacle était un déisme assez vague pour ne pas compliquer cette croyance d'un fatras invraisemblable.

Lorsqu'elle fut calmée, Centdix demanda à cette Mie-Mie d'où elle sortait cette histoire de démon, et elle lui avoua que lorsque les cardinaux néos avaient embarqué à bord de la *Chimère*, elle avait bavardé avec l'un d'eux, le plus jeune qui se nommait Éloi.

— Éloi de la Compassion, dit Centdix ironique, ce gentil petit puceau ?

— J'ai eu un sentiment pour lui et je crois que je ne lui déplaisais pas.

Le chef de la garnison simone garda pour lui ses jugements sur les charmes de Mie-Mie. Elle appartenait à une catégorie de Simone rare où les signes de nanisme se révélaient un peu trop. Sa tête était trop grosse, ses jambes trop arquées pour qu'elle soit classée lilliputienne. Ce classement était interdit par le Conseil du Tabernacle, mais persistait dans l'esprit des gens. Centdix, avec son mètre dix, se trouvait tout de même plus agréable à regarder que Xonios, par exemple.

— Je me suis montrée coquette, avoua-t-elle ensuite, et même audacieuse. Je... Je lui ai embrassé la main. Et il m'a caressé les cheveux, disant qu'ils étaient fort beaux.

— Tu as des cheveux magnifiques, reconnut Centdix.

— Et puis il s'est repris et m'a dit que je devais être habitée par un démon chargé de le séduire et de le débaucher. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire par là. Il s'est méfié de moi, pensant que je lui racontais des histoires, mais au bout de deux jours il a bien voulu me croire et m'a déclarée innocente. Il m'a instruite dans ce domaine du diable, des démons, de la damnation, des rites de l'exorcisme. Je ne savais pas ce que c'était tout ça.

— Et lorsque cet esprit étranger s'est introduit dans ton cerveau, tu as tout

de suite pensé à un démon ?

— Mais c'est certainement un démon qui me disait que j'étais jolie alors que je sais que ce n'est pas vrai, dit-elle en éclatant en sanglots.

Il dut la consoler, mais décida alors de mettre en garde tous les jeunes gens de la garnison. Il les réunit par petits groupes, ne pouvant dégarnir les points stratégiques qu'ils surveillaient, leur parla de Jdriège qui était le fils du Messie Jdrien, mort depuis vingt ans.

— Ce jeune Roux a reçu de son père le don de télépathie. En général c'est la possibilité d'échanger des pensées sans recourir à la parole. Mais ce Jdriège s'en sert pour vous influencer, pour vous soumettre à sa volonté. Il a essayé de s'emparer de l'esprit de Mie-Mie par des flatteries et de celui de Louh-Louh en excitant sa gourmandise, et aussi son désir de se retrouver à bord de la *Chimère*. Il dispose certainement d'autres dons surnaturels et peut utiliser la ruse pour devenir votre maître. Je vous mets donc en garde. Dès que vous aurez l'impression qu'une présence invisible, impalpable, s'empare de votre être, n'hésitez pas : appelez à l'aide. Mie-Mie l'a fait et heureusement pour elle. Louh-Louh, lui, s'approchait des issues qui donnent sur la banquise et ce faisant allait ouvrir l'accès aux Roux. Ils se seraient précipités en grand nombre et nous auraient submergés. Voilà ce qu'ils veulent, découvrir comment pénétrer ici.

Il se demanda s'il avait été convaincant. Les autres supposaient que Mie-Mie était un peu folle et que Louh-Louh avait simplement voulu faire un tour au-dehors, prendre l'air. Ils avaient du mal à croire qu'ils avaient été suggestionnés.

CHAPITRE 40

Lorsqu'ils déposèrent leur demande commune de congé, Randwell ne parut pas surpris de la raison invoquée : mariage. Tout l'observatoire savait qu'Hyponias et Finister avaient une liaison depuis pas mal de temps.

— Je ne suis qu'intérimaire, leur dit Randwell, et je dois présenter votre demande à Charlster. Je ne vous cache pas que c'est le plus mauvais moment pour obtenir quelque chose de lui. Je ne sais ce qui le rend à la fois furieux et inquiet, mais il se comporte comme un ours et passe plus de temps dans sa cabine qu'à son poste de travail ou dans la coupole. Mais c'est lui le patron et il fait ce qu'il veut. En tout cas, félicitations pour votre mariage. Vous avez droit à une semaine et à une allocation importante. Dès que vous présenterez l'acte, vous la toucherez.

Charlster venait très tard dans la salle des chercheurs et toujours de méchante humeur. Il passait en coup de vent au bunker où Randwell lui signalait les décisions à prendre. Il signait tout ce qu'il lui présentait, sans trop y attacher d'attention. Lorsqu'il eut sous les yeux la demande conjointe de Louria et Claudion, il eut un haut-le-corps.

— Qu'est-ce que c'est que cette idiotie ?

— Ils veulent se marier à Salt Lake Station et faire leur voyage de noces dans le Sud, dans une station de plaisance nommée...

Il essaya de lire par-dessus l'épaule de Charlster qui froissait rageusement la formule.

— Paradise Long Life. J'ignore où c'est.

— Un mariage ? C'est hors de question.

Randwell évita de soupirer. Il s'attendait à une opposition de ce type. Jusqu'au départ de Charlster pour son train pénitentiaire, tout allait pour le mieux entre le vieux savant, Ann Suba, Finister et Hyponias. Mais désormais le couple faisait bande à part et Randwell estimait qu'en l'absence d'Ann Suba, cette femme intelligente aux airs de souveraine indulgente, la belle amitié s'était effondrée.

Avec prudence, il commença de plaider la cause des deux jeunes gens, laissant entendre que leur demande était tout à fait légale et ne pouvait être

rejetée. Que l'un et l'autre étaient majeurs et capables d'assumer la viabilité de leur union. Le congé était automatiquement attribué dans ces cas-là.

— Ils ont du travail en cours, dit Charlster hargneux. Quand ils l'auront terminé, nous verrons.

— J'ai justement consulté leur calendrier et je ne vois pas pourquoi ils ne pourraient pas abandonner leurs travaux actuels. Louria continue d'étudier les colloïdes qui unissent les particules de DAI, et Hyponias poursuit ses observations sur la magnétosphère. Ce sont des recherches de longue durée qui peuvent être interrompues et reprises ensuite.

— J'ai besoin d'eux pour le programme Permafrost.

Soudain, il se mit à parler fort, presque à crier pour proclamer qu'il était chargé de la mise en route de ce programme, que tous les chercheurs seraient mobilisés à cette seule fin et que toutes les demandes de congé seraient ajournées, tant que les structures de travail à accomplir ne seraient pas définies. Tous les astrophysiciens présents et les techniciens de l'observatoire l'entendirent et échangèrent des regards accablés. Depuis son retour de prison, tous pensaient que le vieux était frappé de sénilité.

Hyponias quitta son poste, rejoignit Louria et tous les deux se présentèrent au bunker.

— Nous ne nous sentons pas capables de participer à ce projet, dit Hyponias. Nous demandons notre transfert et s'il est impossible à obtenir, nous présenterons notre démission.

Tous ceux qui l'entendirent, les plus proches du bunker, affichèrent des airs désolés. Ces deux-là étaient indispensables pour bien des choses, non seulement pour les travaux d'astrophysique, mais pour servir d'intermédiaires avec Charlster. Le vieux savant devenait inaccessible et seuls Louria et Claudion pouvaient encore l'approcher.

Dans un accès de rage infantile, Charlster déchira la demande officielle de congé, jeta les morceaux au visage de Louria et s'en alla, quitta même la salle.

— Bien, dit Randwell, dans ces conditions je passe outre. Je fais rédiger votre exeat provisoire et vous souhaite un grand bonheur. Tout ce que je risque, c'est d'être renvoyé à mon poste de chercheur, et Charlster sait très bien que personne n'acceptera de me remplacer. Les tâches administratives de gestion n'intéressent que peu de monde.

Le même soir, à vingt heures, ils embarquaient dans un compartiment couchette du rapide pour Salt Lake Station. Ils attendaient dans le couloir que le steward ait préparé la couche, lorsque Charlster surgit, la mine défaite.

— Mes amis, mes amis, je vous en supplie, ne partez pas. Ne me laissez pas en un tel moment. Il faut que nous lancions le programme dans les quarante-huit heures. C'est impératif. Sinon les autorités nous destitueront tous. Vous ne pouvez pas me faire ça, nous étions de si bons amis.

— Voyageur directeur, dit Hyponias d'un ton glacé, faites donc libérer Ann Suba, elle vous sera d'un grand secours. Il est inadmissible que vous soyez libre, alors qu'elle est toujours dans ce train de résidence forcée.

— Mais ils ne veulent pas la libérer, pleurnicha Charlster, ils ont des doutes, ne comprennent pas qu'une ex-Rénovatrice puisse participer à Permafrost.

— Professeur, dit Louria avec plus de gentillesse, le rapide va partir, il est temps que vous descendiez sur le quai.

— Non, je ne vous quitterai pas, je pars avec vous, j'interdirai ce mariage. Tu es ma fille, Louria, et j'ai le droit de faire opposition...

Le chef de train alerté par les stewards s'approchait d'eux, l'air passablement ennuyé.

— Voyageur professeur, nous accompagnez-vous à Salt Lake ? Il n'y a plus un compartiment de libre dans cette classe. Juste une couchette dans la classe économique. Je vous signale que chaque compartiment en comporte six et que le confort...

Charlster, hébété, se laissa entraîner au-dehors et le rapide s'ébranla.

Ils dînèrent dans un box du wagon-restaurant. C'était un wagon décoré à l'ancienne avec des velours, des fanfreluches. Claudion, qui se passionnait pour les trains d'autrefois, dit qu'on avait voulu imiter les anciennes voitures des grands convois russes du début du XX^e siècle.

— Il y a même un poêle en faïence, au centre, qui bien sûr ne fonctionne pas, avec un samovar.

— Claudion, je ne m'explique pas l'attitude de Charlster. Est-ce l'annonce de ce mariage qui le contrarie ou notre départ ? Est-il soudain si diminué par l'âge qu'il craint que nous ne revenions pas ? J'ai failli lui dire qu'il n'y aurait pas de mariage, que c'était juste un motif bidon pour obtenir un congé rapide.

Claudion regardait la vodka-citron que le serveur venait de déposer devant lui.

— Tu es vraiment contre un mariage éventuel ?

— Plus tard, si tu veux bien. Nous devons rencontrer cette vieille grand-mère Sonia Melchaye, mais avant nous irons faire un tour à la New Holding and Trading Organization à Salt Lake.

— Il y a aussi cette étrange affaire criminelle de Coats Station, sur la baie d'Hudson. Ce fameux tigre des glaces n'est autre que notre alien, et l'alien ne peut être qu'une de ces gargouilles décrites par Duncan Vernon. Dans le Bulb qui s'abîma dans le Pacifique, les parasites de cet animal avaient été éliminés. Mais si vraiment il s'agit de Flatty qui se cache derrière Altaï, il est possible que ses gargouilles y occupent une place aussi importante que les humains.

Louria frissonna.

— À égalité avec les colons, ou d'un niveau supérieur ? Si ces créatures détenaient le pouvoir ?

À la fin du repas, ils reparlaient de cette organisation charitable qui fournissait des rentes et des subventions aux personnes démunies, les aidait à s'installer dans le commerce ou l'artisanat, leur procurait une retraite heureuse. Louria avait délaissé son dessert, une sorte de farine lactée artificiellement parfumée, et elle y traçait le sigle de la New Holding and Trading Organization.

Soudain, elle n'écoutait plus son ami, traçait les initiales de cette raison sociale dans un autre ordre. Puis elle tendit l'assiette à Claudion, en la retournant.

— Non merci, s'excusa-t-il, je déteste ça... Mais pourquoi as-tu écrit ANTHO ?

Puis il lut au-dessus et la regarda.

— Bon sang, Anthony sous nos yeux depuis pas mal de temps. Cette organisation charitable...

— Ne crie pas, on nous regarde.

Ils restèrent silencieux, puis se sourirent. Tout devenait plus clair. La grand-mère de Bourguine avait été prise en charge par Anthony, placée à Paradise Long Life en échange de sa ferme laitière proche de Baker Station.

— Nous n'irons pas à Paradise LF. C'est inutile, la vieille dame ne se souviendra pas de la tractation ou refusera d'en parler. Nous devons nous occuper d'Anthony et des Melchaye.

— Pas si vite, dit Louria. La vieille dame pourrait nous donner des renseignements sur Bourguine. Par exemple, s'il possède un endroit où il

revient parfois. S'il a une famille dont il n'a jamais parlé et qui ne figure pas dans son dossier. On sait qu'il avait une fille qu'Opérasque aurait séduite et fait disparaître.

— Paradise LF est à deux jours de Salt Lake Station. Quatre jours de perdus.

— J'irai là-bas et tu t'occupes d'Anthony et des Melchaye.

Claudion fit la tête, dit qu'il n'aimait guère se séparer d'elle, qu'ils avaient la merveilleuse chance de vivre huit jours ensemble et que cette maudite histoire gâchait tout.

— Même si nous obtenons des explications, un quelconque résultat, qu'en ferons-nous ? Nous apporterons à la Sécurité ou à l'Office du renseignement un dossier bien ficelé avec les détails sur l'enquête et sur sa résolution ? Qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ?

— Nous en saurons plus sur Flatty, sur les êtres qui l'occupent, sur cette créature, cette supposée gargouille qui se balade dans la Compagnie et égorge les gens sans la moindre hésitation. Pourquoi a-t-elle enlevé la fille qui se trouvait avec le jeune pêcheur, que cherche-t-elle ? On dit qu'elle roule vers le nord. On parle d'un dresseur psychopathe, toujours en imaginant qu'il s'agit d'une bête fauve. Nous, nous savons qu'elle est seule et tout à fait apte à se déplacer, à ruser, à éventer les pièges.

— Ouais. Et comment se procure-t-elle de l'oxygène et de l'électricité surtout ? Possible que son organisme ait fini par s'adapter à notre atmosphère, mais elle a besoin d'électricité. Nous en ignorons la raison et Duncan Vernon n'a jamais su expliquer pourquoi. Peut-être pour une sorte d'hydrolyse physiologique.

La police criminelle était tout de même intriguée par le comportement de ce « tigre des glaces ». Pour atteindre le puits de Nugssag, il avait utilisé celui d'un wagon de pêche désert, avait plongé sous la banquise, s'était repéré sans qu'on sût comment et avait surgi dans le wagon du jeune métis, pour l'égorger sous les yeux de sa fiancée. C'était incompréhensible.

Une fois dans leur compartiment, ils continuèrent de discuter, à la limite d'une dispute, Claudion voulant surtout profiter de ces huit jours en amoureux, Louria restant obsédée par la gargouille ou supposée telle, le cheminement de cette créature, le rôle d'Anthony.

— Il nous faut déjà un jour et demi pour rejoindre Salt Lake Station et ensuite tu embarqueras pour le sud. À ton retour, il ne nous restera plus qu'à retourner à l'observatoire, où d'ailleurs nous arriverons avec un jour de retard

et sans certificat de mariage.

— J'assumerai ma responsabilité, dirai qu'au dernier moment j'ai reculé devant cet engagement important.

— Et Charlster jubilera et te pardonnera ton retard, dit Hyponias acariâtre. Tu veux que je te dise une chose ? Ces recherches sur cet alien, ce n'est pas pour protéger la Compagnie d'un danger. Non, c'est pour en mettre plein la vue à ton cher professeur, ton papa spirituel, voire ton amant virtuel. Car en réalité tu as toujours eu envie de te faire sauter par ce vieux chnoque. Tu lui apporteras, avec ce dossier, la preuve que tu es vraiment sa fille spirituelle, et que ta découverte de Flatty ou de Shade, comme tu veux, est autrement supérieure à celle d'Altaï.

CHAPITRE 41

Le dirigeavion approchait de la zone taboue, la survolerait avant la nuit. Liensun venait d'avoir une longue discussion avec son père, lui révélant son intention d'essayer d'atteindre l'île du Titan. Cette île mythique, avec son volcan géant, avait été découverte par le Kid alors qu'il s'était enfui de Sibérienne et cherchait un lieu pour s'installer. Il avait pris possession de cet endroit et, à partir de ce volcan, utilisant son énergie thermique, il avait créé la grande Compagnie de la Banquise qui devait faire jeu égal avec la Panaméricaine.

— Je suis certain d'y trouver des moteurs en céramique, ces fameux moteurs que les ateliers du Kid fabriquaient. Dans une matière si dure qu'elle supporte les plus hautes températures. Ils pourraient équiper un astronef. Nous avons besoin de ces moteurs, nous avons besoin de cette technique. Nous retrouverons les ateliers, les procédés de fabrication.

— Tu ne pourras jamais atteindre Titan qui est en dehors de ce nouveau passage du Serpent Gris. Et d'ailleurs, comment feras-tu pour parcourir cette grande distance ? Les deux baleiniers vont être mobilisés pour transporter au plus vite notre part de fuphoc. Tu ne trouveras aucun navire disponible et pas question de piloter le dirigeavion.

— Je suis déçu de ton refus. Tu n'as plus cette envergure de jadis, quand tu te lançais à corps perdu dans des réalisations fantastiques, comme le viaduc transpacifique, les ice tankers, ces icebergs ships de cinq cent mille tonnes qui allaient chercher l'huile sur les côtes Ouest de la Panaméricaine, dans l'île aux Phoques.

Au rappel de l'île aux Phoques, Yeuse avait souri. À cette époque elle luttait contre la voracité de Lien Rag qui aurait dévasté les troupeaux pour remplir ses monstres de glace.

— J'irai jusqu'à l'ancien terminal du Consortium des Bonzes. Là où sortait chaque mois un cargo. Je suis certain qu'ils subsistent encore, que tous ne sont pas des épaves.

— Ce terminal est à côté du tropique du Cancer, aux températures suffocantes. Le passage se trouve à des milliers de kilomètres de là.

— J'irai équipé d'une combinaison pouvant supporter cent degrés, d'appareils respiratoires. Je trouverai un cargo en assez bon état, je le

réparerai. Même si cela me prend des années, je le ferai et depuis le terminal je rejoindrai le passage de la Ceinture de Feu.

En secret, Lien Rag l'admirait et découvrait dans le regard de Yeuse le même sentiment. Liensun avait une audace, une obstination sans égale. Il s'était sorti de la chute de son hydravion en plein océan Atlantique, avait convaincu ses compagnons de rejoindre les Falkland pour réparer l'appareil, y avait rencontré des garous, les uns sauvages, les autres en précivilisation qui, aussi étrange que cela paraisse, l'avaient adopté, avaient veillé sur lui sans qu'il les ait sollicités. Les avait-il suggestionnés ? Comme son frère Jdrien il disposait de pouvoirs paranormaux, le don de télépathie, le don de télékinésie. Seulement comme c'était un être imbu de sa personne, orgueilleux et calculateur en même temps, il avait délaissé ces dons comme indignes de lui. Il n'en était pas moins immoral, sans scrupules, capable de coucher avec la femme qu'aimait son père, de tromper ses meilleurs amis. Kurty, entre autres, qui refusait de lui serrer la main depuis leur séjour au Nord. Liensun se servait des femmes, Ann Suba beaucoup plus âgée, avait toujours été à son entière dévotion. On accusait Liensun d'avoir causé la mort de son mari. De même, Songe était toujours prête à accourir s'il le désirait.

— Yeuse, j'ai ramené ton hydravion après qu'il se soit abîmé en mer. Je veux que tu me le loues.

— Il appartient à la Patagonie occidentale, pas à moi.

— Nous t'avons aidée à combattre les Spectres de l'Altiplano, et nous avons été abattus par leur DCA. Ton peuple, ton Conseil ne peuvent oublier notre dévouement. Mon père est intervenu avec ce dirigeavion pour détruire le réseau clandestin des Aiguilleurs, alors qu'ils allaient réussir, alors que vous luttiez contre ces pauvres bougres irradiés à mort.

— Hé, dit Lien Rag, tu n'as pas le droit de revendiquer le travail que nous avons effectué. Nous étions dix à bord, tous des Kerguelen. Tu ne manques pas d'audace.

— Préférez-vous que je le vole cet appareil ? Yeuse, tu manques de pilotes et de mécanos. Les types de Césaire sont partis. Ne reste que cet hydravion que tu utilises aussi bien en mer de Weddell que pour ton usage personnel. Tu recevras des tankers bourrés d'huile. Ce sera la liesse chez toi et tu pourrais en profiter pour me louer cet appareil pour deux mois. Je dois me rendre à ce terminal, en mer de Chine.

— Et comment me rendras-tu cet hydravion, une fois que tu seras occupé à remettre un cargo en état ?

— Je formerai un pilote, un équipage qui pourra le faire ou bien

j'embarquerai l'appareil sur le cargo.

Elle faillit lui dire qu'il rêvait, mais connaissant Liensun depuis de longues années, la folie de certaines de ses entreprises souvent réussies, elle s'abstint.

— J'ai survécu avec Quelze, Ravelli et Herman des semaines. Eux aussi pensaient par moments que je devenais cinglé, mais en définitive ils s'en sont sortis. Je fus le révélateur, le catalyseur de leurs possibilités. Ils avaient peur des garous et les garous nous ont protégés. Ils ont eu l'audace d'aller chercher de l'huile de l'autre côté de l'archipel.

— Ça suffit, dit Lien Rag, excédé par cette vanité naïve. Nous savons de quoi tu es capable.

— Yeuse, je te loue ton hydravion contre deux, trois moteurs en céramique de Titan.

Lienty, qui pilotait, les avertit qu'ils approchaient. Il avait un écho radar de la *Chimère* et un autre plus flou qui devait être celui du *Stapple* de Césaire. Par contre les deux baleiniers des Kerguelen ne paraissaient pas être à proximité.

Ils se servirent des appareils optiques pour examiner toute cette région, avec le fameux glacier Lambert, dans le lointain, qui s'était déplacé, basculant dans l'océan Indien et réunissant ses fragments en une longue banquise.

— Il est étonnant que les installations sous-glaciaires de la Guilde des Harponneurs n'aient pas été endommagées par tous ces mouvements de la glace. Il serait intéressant, de savoir sur quelles bases elles ont été construites. Lorsque la Guilde s'est emparée de l'Antarctique, province panaméricaine, bon nombre d'ingénieurs capturés acceptèrent de travailler pour Hernandez, le Caudillo, en échange d'améliorations matérielles de leur sort.

— Je me demande ce qu'est cette tache sombre qui s'étend sur l'inlandsis semble-t-il. Elle doit mesurer plusieurs kilomètres, sur quelques centaines de mètres de large.

— Une colonie de manchots, avança Yeuse.

— En général, ils sont assez routiniers et quand quelques membres s'écartent de la colonie, ils ne forment que de petits groupes de quelques centaines d'individus. C'est peut-être une ombre portée, mais je ne vois pas laquelle.

— Une tache d'huile, lança Liensun.

— On aurait mis en route les pompes pour vider les réservoirs ? s'étonna

Lien Rag, sceptique. Non, il s'agit d'autre chose.

Avec le crépuscule proche, il était difficile d'avoir une certitude. Lien Rag avait l'impression qu'on avait planté des piquets ou encore levé des colonnes, de nombreuses colonnes d'une couleur assez sombre. Elles n'étaient donc pas faites de glace ?

— Tom-Tom en attente, dit le radio.

Et Lien Rag alla prendre les écouteurs.

— Je ne sais pas si je dois vous souhaiter la bienvenue, dit le président Simone. Vous avez vu ce qui vous attend, ce que nous avons découvert à notre réveil ce matin ?

— Il y a une tache sombre... Comme si on avait élevé des colonnes, ou des menhirs.

— Regardez mieux. Ce sont des momies, les mêmes qui jalonnèrent le tracé des voies d'Opérasque et l'obligèrent à faire demi-tour, tant ses hommes étaient terrorisés. Les Roux les ont dressées devant l'emplacement des réservoirs. En rangs serrés sur au moins deux kilomètres et deux-trois cents mètres de profondeur. Impossible de passer pour atteindre les issues secrètes des installations.

CHAPITRE 42

Comment savait-il qu'elle avait soif, qu'elle avait faim ? Movane ne pouvait l'expliquer, mais Garg la nourrissait avec du lait épaissi de farines diverses. Comment se les procurait-il ? Elle parvenait à déglutir, même si son corps restait paralysé. Elle devenait folle à la pensée qu'il lui fallait se rendre aux sanitaires et ne parvenait pas à le faire comprendre à Garg. Il ne la maltraitait pas, mais la charriait sans douceur sur son dos lorsqu'ils changeaient de véhicule. Apparemment, il en avait déjà utilisé deux et elle se trouvait dans le troisième, une draisine. Les compteurs avaient fonctionné, ceux qui signalaient le passage des différentes cartes de priorité. Ils avaient roulé sans arrêt sur des lignes électrifiées. Elle avait vu Garg se brancher sur une prise, avait pensé qu'il disposait d'un transformateur adaptant les différents courants à son organisme. Par contre, il ne paraissait pas avoir besoin d'oxygène, alors qu'à Coats Station il souffrait d'une sorte d'asthme. Comme si ses activités meurtrières et cette longue cavale faisaient passer ses difficultés respiratoires au second plan.

Sa seule certitude actuelle était qu'ils se dirigeaient vers le nord et qu'ils avaient dû dépasser l'extrémité de l'inlandsis panaméricain pour rouler sur la banquise de l'Arctique. Les réseaux y étaient moins nombreux, moins importants, leur véhicule devenait de plus en plus facile à repérer. Et pourtant ils roulaient toujours à bonne allure. Pourquoi les autorités ne coupaient-elles pas le courant ? En général c'était ce qu'elles faisaient quand elles voulaient bloquer les voleurs de trains ou de draisines, les criminels comme les opposants. C'était un moyen très efficace, même s'il paralysait pendant des heures, voire des jours entiers, toute une région.

Lorsqu'il stoppa pour étudier la carte électronique qui apparaissait sur le petit écran de pilotage conditionné, il vint vers elle, et elle évita de regarder ce qui lui servait de tête, ses yeux phosphorescents énormes, ses mains crochues. Elle ignorait d'où venait sa voix, mais il s'exprimait clairement.

— Je veux vous libérer pour que vous alliez aux sanitaires, mais si vous essayez de vous enfuir je serai forcé de vous tuer.

C'était sans nuances. Elle ressentit une nausée, appréhenda de vomir, réussit à murmurer :

— En quoi vous suis-je utile ?

— En devenant mon faux otage, pour disculper vos parents que tout le monde doit plaindre et ne songe pas à accuser de complicité. Ce Nugssag était le seul à avoir compris que vous m'hébergiez, mais il ne parlera pas.

Elle découvrit qu'elle pouvait à nouveau serrer les poings d'indignation. Garg s'éloignait et elle réussit à s'asseoir, se leva. Ses jambes étaient un peu flageolantes, mais elle arrivait à marcher. Avec un grand soulagement, elle s'enferma dans les toilettes tandis que la draisine se remettait en route. Les petites vitres de l'endroit ne permettaient pas de regarder au-dehors, mais lorsqu'elle revint dans l'habitacle elle aperçut quelques lumières qui fuyaient le long de leur voie. Un train les croisait. Donc le trafic était toujours établi.

— Nous changerons à Sverdrup Station pour prendre un diesel ou un vapeur. L'écran annonce que tous les réseaux arctiques sont interdits de circulation, mais je pense pouvoir passer outre.

Il lui parlait sans se retourner et elle regardait autour d'elle, se demandant si elle ne pourrait pas l'assommer. Elle regrettait de ne pas disposer d'une batte de baseball, sport qu'elle avait pratiqué de longues années.

— N'oubliez pas que vos parents sont tenus par un serment secret. Je dois aussi vous dire que vous n'appartenez pas à l'espèce humaine qui vit sur cette Terre.

Elle crut avoir mal entendu.

— Je ne suis pas humaine ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Vous appartenez à une autre espèce qui est restée éloignée de la race indigène durant des millénaires. Vous aviez acquis des caractéristiques inconnues sur Terre et que l'obligation de vivre comme votre entourage a enfouies dans votre subconscient. Vous pourriez retrouver vos réflexes anciens.

CHAPITRE 43

Ce n'était qu'une simple trappe d'aération que dissimulait une muraille de glace. Muraille qui l'intriguait car elle pouvait être là depuis des années, sans avoir suivi le mouvement général de la glace qui glissait vers l'océan. L'inlandsis était en pente douce et depuis toujours la glace basculait dans l'océan, surchargeait la banquise qui se fragmentait en icebergs, les plus énormes étant tabulaires, et s'en allaient comme de grands continents libres de toute attache. Il avait découvert cette trappe d'aération grâce à un certain Xonios atteint de paranoïa aiguë. En explorant cet esprit crédule, Jdriège avait découvert un garçon mort de peur à la pensée que ses anciens amis pourraient le découvrir, le tuer, anéantir sa petite unité de dissidents. Ainsi donc, la garnison interne s'était séparée en deux blocs antagonistes, se dit Jdriège qui ne comprenait pas bien ces crises chez les Hommes du Chaud. Il avait vu les Simone se déchirer pour le commandement de leur bateau et voilà qu'ici ils poursuivaient leur rancune. Ce Xonios avait été facile à manipuler. Jdriège lui avait inoculé dans son cerveau fragile, à petites doses, la certitude que Centdix, son ennemi mortel, approchait et n'hésiterait pas à le tuer pour venger la mort de sa petite amie. Jdriège avait dû réfléchir sur ces différents concepts d'ennemi mortel, de petite amie et de vengeance. Il mit un terme à ses supputations en haussant les épaules, lorsque Xonios lui révéla qu'il avait prévu, en cas de nécessité absolue, de s'enfuir par une trappe d'aération qu'il avait déverrouillée, et qu'il lui suffirait de soulever pour se retrouver en plein inlandsis.

Jdriège venait donc de la trouver et creusait cette muraille de glace avec son harpon, s'apercevait qu'elle était ancrée par des câbles de fer dans les profondeurs de ces installations des Hommes du Cauchemar. Ce qui l'empêchait de se déplacer comme le reste de la glace.

Il souleva la trappe et fit la grimace, la laissa ouverte mais s'en éloigna. Il en sortait une vapeur puante et épaisse comme de la fumée. L'air chaud, trop chaud de ces souterrains s'évacuait, mais il ne savait s'il pourrait le supporter. Il regretta de ne plus avoir de ces hormones, des cryohormones, qui lui avaient permis, du temps où il séjournait chez le père de son père, et aussi sur le baleinier de Kurty, de supporter la chaleur dans laquelle ces êtres là vivaient.

Lorsqu'il cherchait à forcer cet endroit hermétiquement clos, il n'avait pas tenu compte de la température qui y régnait. Ni lui ni ses amis n'auraient donc pu l'envahir et en ce moment il n'était pas question pour lui d'utiliser cette

issue. Il s'accroupit donc pour regarder cette vapeur monter vers le ciel. Au bout d'un temps, elle lui parut moins épaisse et il tendit la main. Elle tiédissait, mais c'était encore trop.

Il se concentra pour essayer de rejoindre l'esprit de ce Xonios, mais n'y parvint pas. Il accrocha d'autres successions de pensées, sans s'y intéresser. Elles défilaient comme ces trains que les Hommes du Chaud avaient fait circuler sur cette glace qui appartenait aux Roux.

Il attendit donc. La nuit dernière, ses frères avaient dressé les momies des Roux morts dans cette région. Des milliers de cadavres à différents stades de délabrement. Le froid conservait, certes, mais les bêtes sauvages, les bêtes fouineuses, les toutes petites bêtes invisibles que Lien Rag appelait bactéries et qui survivaient dans la glace, avaient attaqué les cadavres, leur ôtant pour la plupart les dernières apparences d'une vie prolongée, en faisant des squelettes auxquels des lambeaux de chair s'accrochaient encore des momies laissant saillir une côte ou une arête nasale. Jdriège, pourtant habitué à ce spectacle, comprenait que les Hommes du Cauchemar ne puissent en supporter la vue et se refusent à l'affronter de près, ni à passer outre.

La vapeur avait perdu de sa teinte blanchâtre et même était plutôt froide. Il ignorait que les grands congélateurs étaient en dessous et que c'était au départ l'air chaud de leur moteur qui s'exhalait. Maintenant restait le froid des tunnels profonds. Il allait attendre encore un peu avant de les affronter. Tout était affaire de temps.

CHAPITRE 44

Une fois à Salt Lake Station et pour essayer de se réconcilier avec Claudion Hyponias, Louria appela Paradise Long Life et demanda à parler à Sonia Melchaye, leur pensionnaire. La voix féminine câline qui lui avait répondu devint plus sèche pour déclarer qu'à PLL il n'y avait que des hôtes d'une grande famille et non des pensionnaires.

— Hé bien, je voudrais m'entretenir avec votre cousine Sonia Melchaye, fit l'astrophysicienne goguenarde.

— De la part ?

— De son petit-fils.

— Ah, le voyageur Bourguine, vous êtes qui ?

— Sa secrétaire, dit Louria, s'efforçant de garder son calme.

— Nous avons vainement essayé de contacter voyageur Victor Bourguine pour lui annoncer, hélas, une désolante nouvelle. Notre chère Sonia, frappée d'une commotion cérébrale, est décédée depuis deux jours maintenant. Nous attendons les instructions de voyageur Bourguine pour décider de ses obsèques.

Ils avaient loué deux compartiments séparés dans un traintel du centre de la station, et elle alla frapper à la porte de Claudion qui mit une certaine mauvaise volonté à lui ouvrir.

— Sonia Melchaye vient de mourir. Je n'irai donc pas à PPL. Justement, ils essayaient de joindre Bourguine.

— À défaut, les Melchaye de Baker Station feront l'affaire.

— J'aurais dû demander si on les avait prévenus, dit Louria navrée. J'étais tellement surprise et... soulagée de me dispenser de quatre jours de voyage.

— Peut-être sont-ils en route pour les funérailles, dit Claudion. Belle occasion pour aller fureter là-bas demain matin. Vraiment soulagée d'éviter ce long voyage ?

— Vraiment.

Il consentit à sourire et se rapprocha d'elle.

Comme toutes ces constructions campagnardes ou forestières destinées à attirer le touriste, la laiterie des Melchaye était construite en rondins de bois, couverte de bardeaux avec une cheminée en fausses pierres qui fumait d'un air paisible dans l'air glacé. La neige s'entassait contre le mur au nord et Louria pensa qu'elle avait été spécialement repoussée là pour figurer ce tableau idyllique, « comme au temps jadis ».

Une vache meugla et Claudion dit que c'était bon signe. Les laitières devaient s'ennuyer de rester seules et l'une d'elles se chargeait des protestations. Ils poussèrent la barrière, faux bois de plastique, et une sonnerie grésilla. Ils avancèrent, certains de trouver l'endroit vide, mais une silhouette apparut, celle d'une femme enfouie dans une houppelande ancienne, un fichu sur la tête, tout à fait paysanne du XIX^e siècle.

— On en reparlera de ta vache qui s'ennuie, murmura Louria, arborant un air de circonstance.

— Les Melchaye se seront fait remplacer le temps d'aller à PLL, souffla son compagnon.

— Bienvenue à la ferme Melchaye, s'écria joyeusement la fausse paysanne, venez voir nos vaches, c'est, sûr. Et pt'ête ben goûter not'bon lait ?

— Vous êtes voyageuse Melchaye ? demanda Claudion intrigué.

— Ben que oui. Qui voulez-vous que je soye ?

Louria effaça en partie son sourire en secouant la tête.

— Nous avons une bien triste nouvelle à vous annoncer, voyageuse Melchaye.

Sous le fichu qui encadrait la tête étroite aux yeux fureteurs, aucun sentiment particulier n'apparut.

— Ah, oui, c'est pas des fois que vous seriez contrôleurs de l'hygiène à cause de mon lait cru ? Mes vaches sont saines, savez. Venez plutôt les voir, mes toutes belles. Z'en verrez pas de pareilles dans vos usines à lait. C'est sûr.

Ils se demandèrent toujours si un arôme complexe et artificiel ne répandait pas dans l'étable, à la fois une bonne odeur de lait jointe à celle d'un foin fraîchement coupé, avec en finale un relent de pain cuisant dans un four. Les six vaches en train de brouter le foin du râtelier tournèrent leurs belles têtes et les regardèrent tranquillement sans cesser de mâchonner.

— Voyageuse Melchaye, la vieille voyageuse Sonia est morte voici deux jours.

Les yeux fureteurs se fixèrent sur un point lointain. Louria et Claudion virent qu'elle était plus que surprise, perplexe. Peut-être ne savait-elle plus qui était cette vieille voyageuse Sonia. Et puis à la suite d'un violent effort de mémoire, elle s'épanouit, heureuse de trouver, se trahissant en un quart de seconde.

— Ben sûr, cette vieille Sonia.

— Sonia Melchaye, précisa Claudion. PLL ne vous a pas prévenue ?

— Que non, mais alors pas du tout. C'était quand même la moindre des choses, qu'il nous prévienne.

— Qui ça ? ne put s'empêcher de demander Louria sans réfléchir.

— Ben.

Tout aussitôt elle comprit qu'elle allait dire une bêtise et elle recula sans perdre son sourire.

— Pour une mauvaise nouvelle, sûr que c'en est une. Faut que j'aïlle le dire à mon mari. Il est dans la laiterie à côté, à battre le beurre. J'en ai pour deux secondes.

Très vite, elle disparut dans le fond et Claudion fit signe qu'il faisait le tour de la ferme, pour surveiller si le couple ne filait pas par une issue donnant à l'arrière de la maison. Louria, elle, se dirigea vers cette laiterie où soi-disant se trouvait le mari de cette femme.

En fait de laiterie, il n'y avait qu'une pièce étroite donnant sur une immense serre où poussait le foin en culture hors sol, avec des projecteurs puissants et de l'eau en continu.

— La voilà, dit la femme, perdant son accent périmé, mais où est passé son compagnon ?

Louria se retourna et découvrit le « mari », un homme quelque peu rabougri, aux jambes torses, aux vêtements en velours. Où pouvait-il bien se les procurer ? On n'en fabriquait plus depuis longtemps et Louria se souvenait d'un très vieux tapis de table, en velours vert, que possédait une grand-tante. L'homme braquait un fusil de chasse sur elle. Une arme ancienne, mais certainement efficace, luisante de graisse.

— Où est l'autre ? lança-t-il méchamment.

— L'inspecteur ? Il est allé à la draisine prendre ses instruments de mesure. Il veut analyser le lait de vos bêtes. Nous avons eu la plainte d'une personne souffrant de gastro-entérite.

— Et en même temps vous venez nous annoncer le décès de cette Sonia Melchaye ? ricana la femme. Comme c'est naturel ça, qu'un fonctionnaire de l'hygiène fasse les commissions de ce genre.

— Va voir si elle dit vrai. Prends l'autre fusil. Si tu vois qu'il revient avec ses appareils, laisse-le entrer dans l'étable avant de le braquer.

Il ne quittait cependant pas Louria du regard, et elle pouvait observer son visage, lui trouvait une ressemblance avec celui de la femme. L'un et l'autre avaient en commun les mêmes yeux instables, reliquat d'une vie inquiète, une vie de gens traqués ou en cavale, pensa-t-elle. Il y avait aussi leur taille. Ils n'étaient pas franchement petits, mais rabougris, comme tassés, et elle avait déjà contemplé des visages et des corps d'astronautes anciens écrasés par la pesanteur, au décollage de leur navette par exemple.

— C'est Victor Bourguine qui nous envoie, dit-elle soudain.

Un instant, elle crut qu'il allait soupirer de soulagement, mais au contraire il n'en serra que plus fort son arme.

— Connais pas.

— Mais si voyons. Sa grand-mère vous a revendu non seulement cette ferme, mais aussi son nom. Peut-être vous a-t-elle reconnus comme neveux avant de se retirer à PLL. Et Anthony a payé l'achat de la ferme, en faisant bénéficier Sonia Melchaye d'une fin de vie luxueuse.

Elle essayait de déstabiliser l'homme, mais comprit qu'elle n'y parviendrait pas. Juste à ce moment, elle aperçut le frémissement des herbes à droite, les plus hautes, celles qui ne tarderaient pas à être fauchées. Un frémissement qui courait en droite ligne vers eux.

— Bourguine travaillait avec nous, avant d'être envoyé au pôle Nord. Il devait essayer de retrouver le Gouffre aux Garous.

CHAPITRE 45

Comment la créature avait-elle pu la mettre en communication avec ses parents ? Elle n'en savait rien, mais elle put discuter avec eux par écran interposé. Ils avaient finalement rejoint Coats Station et se trouvaient assaillis par les journalistes multimédia, la police, les curieux et les voisins, ne parvenaient pas à s'isoler au-delà de quelques minutes. Son père lui expliqua brièvement qu'ils utilisaient un système codé pour communiquer.

— Fallait-il que Garg m'enlève, me drogue, me fasse voyager comme un colis ? s'indigna-t-elle, les premières phrases échangées.

Lou Marqua lui demanda de se calmer, qu'elle n'était pas en danger. Garg avait préféré l'enlever, plutôt que de la laisser exposée à cette foule qu'eux-mêmes devaient actuellement affronter. Leur hôte avait pensé qu'elle ne résisterait pas à cette pression et que mieux valait qu'elle devienne victime d'un rapt, que suspecte.

— Fallait-il égorger quatre Algassak pour garantir sa sécurité ?

— Une erreur. Il croyait que Nugssag appartenait à cette famille. Nugssag était dangereux. Il savait que nous cachions quelqu'un chez nous.

— Quelqu'un, tapota Movane, un monstre, oui.

— Je t'en prie, ne dis pas ça, écrivit son père.

Bien sûr, en lisant cette protestation elle ne pouvait en même temps voir l'expression effrayée de son père, mais elle savait qu'il l'était, effrayé. Elle ne savait comment Garg détenait un tel pouvoir sur ses parents.

— Il dit que je ne suis pas de la même espèce humaine que les gens autour de nous, ceux de Coats Station par exemple.

Son père hésita avant de tapoter :

— C'est exact. Nous sommes humains, mais nous avons subi des conditionnements de vie différents depuis des siècles, des millénaires, et également des modifications génétiques. Nous avons soigneusement évité qu'elles apparaissent trop rapidement en toi. Nous voulions te préserver, pensant que notre vie au milieu des indigènes de la planète s'écoulerait paisiblement, mais il n'en est rien. Je te demande de me croire sur parole. Plus

tard, si nous nous revoyons, nous reparlerons de tout ça.

Garg interrompit brutalement l'échange et elle protesta. Il répondit que là-bas, à Coats, les policiers pourraient éventuellement s'étonner de cet échange codé.

Cependant, Garg lui accordait une grande confiance, la laissait consulter le tableau de bord. Elle sut qu'ils approchaient du parallèle 85, le petit cercle arctique. Ils allaient croiser un grand réseau, le fameux réseau polaire qui joignait l'ancienne Transeuropéenne à la Panaméricaine, jadis. Au pôle, il se croisait avec l'autre grand réseau venant de Sibérienne. Désormais, celui-ci desservait la Compagnie du Consortium des Bonzes.

— Nous avons rendez-vous dans une vingtaine de minutes. Nous allons emprunter une voie prétendument privée, mais qui est sous notre contrôle.

— Qui ça nous ?

— Hé bien des gens comme tes parents, moi-même.

— Les Melchaye qui vous ont amené chez nous ?

— Également.

— Ce ne sont pas nos cousins, n'est-ce pas ?

— Vous êtes tous cousins, en fait.

— Mais vous, vous êtes d'une race différente. Nous, nous restons humains, même si nous avons dévié je ne sais pour quelle raison. Vous, vous êtes carrément inhumain, extraterrestre peut-être ? Mais je ne sais pas ce que c'est. On m'a toujours dit que ce mot était interdit. Il ne figure nulle part, surtout pas dans les dictionnaires, mais parfois les censeurs laissaient passer ce mot dans les films de la télé.

Il stoppa la draisine, descendit pour déplacer à la main un aiguillage qui les engagea en direction de l'ouest. Ils roulèrent une demi-heure, débouchèrent sur un réseau moyen de quatre voies, juste devant une station automatique. Garg conduisit la draisine sur la voie de garage voisine, et dit qu'il fallait attendre.

Elle sommeillait lorsqu'elle entendit le moteur diesel d'une machine, regarda par les hublots et sursauta. C'était une grosse motrice des gardes-frontières Aiguilleurs, arrêtée devant la station automatique. Elle ne savait si elle devait s'en réjouir ou redouter ces gens-là.

— Il n'y a aucun danger, ce sont des amis.

L'homme qui entra portait une combinaison isotherme complète avec un intégral. Il ôta ce dernier une fois dans le sas, et Movane n'aima pas du tout son visage. Il ne lui adressa, d'ailleurs, aucun regard.

— Nous ne nous attardons pas. Nous remorquerons la draisine. Elle doit disparaître sans laisser de traces. C'est prévu non loin d'ici.

— Avez-vous pensé aux compteurs ? Cette motrice des gardes-frontières est sous contrôle.

— Nous effaçons les comptages au fur et à mesure. Le dispatching s'arrache les cheveux, paraît-il, et déjà le contrôleur général de la région a été suspendu pour incompétence.

La draisine fut attelée à l'arrière de cette motrice qui comportait des installations confortables. Il y avait des compartiments privés, un salon, une mini-cafétéria. Plusieurs personnes se trouvaient là, mais l'homme qui lui déplaisait en était sûrement le chef. Il ne lui portait pas attention.

Tandis que la motrice repartait, Garg la pria d'aller prendre un peu de nourriture. Lui disparut dans un compartiment et elle pensa qu'il allait refaire le plein d'électricité. Dans les conversations diffuses, elle crut comprendre que la draisine serait lancée en conduite automatique, sur une ligne interdite qui aboutissait à un trou de baleines dans la banquise. Les cétacés venaient respirer là au cours de leur migration constante.

On lui désigna un compartiment étroit, proche des moteurs qui dégageaient une forte odeur d'huile animale. Elle ne voulait pas dormir, mais finalement elle succomba à la fatigue. Ce fut un inconnu qui la réveilla, lui dit qu'il était sept heures du matin et qu'elle devait quitter la motrice. Celle-ci, lorsqu'elle en descendit, était immobilisée dans un immense tunnel de glace, brillamment éclairé.

Celui qui l'avait réveillée, un garçon de son âge qui paraissait avoir un léger boitement, lui expliqua qu'ils étaient à une très grande profondeur sous la glace, à la limite du sol.

— Nous ne sommes plus sur la banquise ?

— Non, dans la calotte glaciaire qui recouvre une petite île. Vous n'avez jamais entendu parler du Gouffre aux Garous ?

Elle réfléchit aux conversations que tenaient ses parents. Ils ne parlaient jamais que de choses banales, de petits riens, des événements fades de leur vie à Coats Station.

— J'ignore ce que c'est.

— On vous en reparlera, mais je ne pense pas que ce soit à moi de le faire.

— Où allons-nous ?

— Vous ne le savez pas ? s'étonna-t-il. Nous avons ici une école de formation multi scientifique. On vous fera passer des tests pour vous orienter. Si vous les réussissez, vous serez affectée à une unité d'études. Je vous conseille la section d'archéologie antico-spatiale.

Elle ne connaissait que le mot d'archéologie, l'avait appris à l'université lorsqu'on avait traité des GID et des GED, les gisements intellectuels de documentation et les gisements économiques diversifiés. Le professeur, avec un mépris visible, avait ajouté que certains hurluberlus pratiquaient une archéologie inutile, en recherchant des vestiges du passé concernant l'art et le mode de vie. « Nous, avait-il dit, nous sommes des gens ayant les pieds sur terre et seule l'archéologie à but utilitaire nous intéresse ici. »

Le garçon, il dit qu'il s'appelait Wirmeil, comprit qu'elle ignorait le sens de ce mot.

— Nous sommes ici dans ce qui subsiste d'une importante station spatiale et nous en fouillons les décombres. J'ignore moi-même dans quel but, mais nous sommes nombreux à travailler sur ce site ancien. Un jour, peut-être, on nous en dira la raison.

CHAPITRE 46

Pour l'instant, celui qui se faisait appeler Melchaye ne regardait pas ses herbages. Il surveillait Louria tout en guettant le retour de la femme. C'était certainement Claudion qui se déplaçait dans les herbes, rampant sur le substrat qui servait de base aux racines. Elle connaissait suffisamment bien ce mode de culture pour savoir combien elle était fragile. Il devait faire un beau saccage et sa combinaison serait dans un bel état. La femme revint.

— Il n'est pas dans la draisine, ni dehors ni dedans. Je me demande où il a bien pu aller.

C'est alors que dans un bruit de cataracte, se déclencha le système d'aspersion intensive et l'homme, depuis qu'il était devenu un fermier de circonstance il n'avait pas manqué de se prendre au jeu, poussa un juron. De même, la femme cria comme si une catastrophe épouvantable se produisait. Ces deux-là avaient été bien choisis pour tenir ce rôle de terriens un peu demeurés. Ils se précipitèrent, mais Louria n'eut qu'à avancer un pied et la femme trébucha, s'étala, lâcha son fusil que déjà Louria avait ramassé. Là-bas, le faux fermier courait vers les vannes de l'installation, mais Claudion lui bondit dessus. Ils se battirent dans la partie où les pousses nouvelles d'herbe naissaient, s'enfoncèrent dans le substrat, le plus souvent un agglomérat imitant les pierres ponces des volcans. Leur porosité était ce qu'il fallait pour retenir l'eau.

Louria empêchait la femme de se relever, tandis que les deux hommes se roulaient dans tous les sens sous la pluie battante tombant des tuyaux d'arrosage. Finalement, Claudion, plus jeune et plus entraîné, réussit à assommer son adversaire. Il se releva recouvert de ce substrat de couleur noire, le fusil d'une main, tirant le fermier de l'autre.

Lorsqu'il l'eut rejointe, Louria partit à la recherche d'un endroit pour y coller le couple, trouva une cuve d'huile de chauffage des serres vide, enfin il restait quelques centimètres au fond. Sous la menace des armes, ils les obligèrent à grimper l'échelle et à sauter à l'intérieur, refermèrent la trappe ronde munie d'un reniflard qui les alimenterait en air.

Très vite, ils découvrirent que malgré leur apparence caricaturale de paysans anachroniques, les Melchaye disposaient d'un équipement informatique exceptionnel.

— Nous devrions les interroger, dit Claudion. Mais s'ils refusent de parler, que ferons-nous ? On leur brûlera la plante des pieds ? On leur donnera à brouter à leurs vaches ?

— Il paraît que les cochons sont plus omnivores que les bovins, dit Louria. Il y en a deux dans un local puant.

Ils plaisantaient, mais étaient déçus, frustrés, savaient qu'ils ne pourraient bousculer le couple pour obtenir des renseignements.

Tout était dans la mémoire du puissant ordinateur, mais sans le code impossible d'y accéder.

— J'essaye le site Antho-04, à tout hasard.

La bizarre langue qu'ils avaient déjà entendue retentit et Claudion parvint à la transcrire sur l'écran, et de là à l'imprimer. Comme ils l'avaient déjà remarqué, les mots étaient remplis de sons sifflants.

— Très peu de voyelles, beaucoup de consonnes comme une langue slave, mais en pire, remarqua Louria.

Elle lut à voix haute une série de mots incompréhensibles, s'arrêta soudain.

— Ça ne te rappelle rien ?

Claudion secoua la tête.

— Voyons, tu n'es jamais allé avec une copine dans un centre de relaxation, où dans un cadre enchanteur on peut flâner, se reposer avec des chants d'oiseaux, des bruits d'insectes anciens, genre criquets, cigales, etc. Et quand la nuit vient, c'est la chouette qui se met de la partie et un autre insecte qui crispe. C'est très romantique. Tout ça enregistré, bien sûr.

— Je n'ai jamais fréquenté ce genre d'endroit, reconnut-il. D'abord c'est trop cher et je trouve ça ridicule.

— Oui, mais cette langue semble être parlée par un insecte, un insecte qui serait évolué.

— Du genre libellule ou pour abrégé le suspense, genre gargouille de Bulb ?

— Voilà !

— Nous sommes bien avancés. Sans éléments de comparaison, nous ne pourrons jamais la déchiffrer. Toutes les langues sont traduites de la sorte.

Il continua de faire des recherches sur l'ordinateur, tandis qu'elle fouillait toute la « maison ». Ce mot lui paraissait incongru, avec cependant un soupçon de nostalgie. Il était une époque où les gens disaient ma maison, je rentre dans ma maison, etc.

Lorsqu'elle revint, elle allait annoncer à Claudion qu'elle n'avait rien trouvé d'intéressant, quand il leva la main pour lui demander le silence et continua de pianoter. Elle s'approcha de lui et découvrit qu'il travaillait sur différents écrans. Sur l'un d'eux figurait le texte en langue inconnue, déjà relevé et imprimé, mais sur les autres apparaissaient des phrases en anglais bâlard, décousues. Certaines n'avaient ni verbes ni points, se déroulaient en continu avec des mots accolés les uns aux autres. Par exemple elle pouvait lire :

lesévénementsdecoatsstationnedoiventenaucunefaçonvousinquiéterlétanchéitéden

Elle eut du mal à marquer les césures et à comprendre le texte.

— C'est tout ce que j'ai trouvé. Une erreur de la personne qui a traduit le dernier texte et a oublié de le coder pour le rendre inaccessible. Reste à repérer le tronçon de phrase en langue inconnue, dont il est la traduction. Et ça peut demander des jours et des jours, sans parler des nuits. Il se trouvait inclus dans une commande de nourriture sur un site de ravitaillement de Salt Lake Station. Normal, quand on habite loin de tous les commerces.

— Quel genre de site ?

— Tu sais, ces magasins virtuels qui te fournissent tout ce que tu peux imaginer.

— Peux-tu le retrouver ?

— Certainement. Mais est-ce que ça te paraît important ?

Il chercha et finit par trouver, poussa une exclamation de surprise.

— C'est tout de même étrange. Tu sais où les Melchaye commandent leur bouffe ? Sur le site Antho-04.

— Alors, cette société fournirait aussi du ravitaillement ? Je croyais qu'elle fonctionnait comme une banque de solidarité permettant à certaines personnes de racheter des endroits comme celui-ci, pour s'y cacher sous une nouvelle identité. Une boîte qui aiderait les gens traqués à s'installer. Et les complices de cette gargouille en seraient les clients.

Intrigué, il fit apparaître la liste de la dernière commande qui apparemment leur parut normale.

— S'agit-il d'un service spécial pour éviter les contacts ? Mais non, puisque les Melchaye reçoivent des touristes.

Claudion paraissait réfléchir.

— Un petit contrôle. Je vois par exemple que la commande comporte des pâtes, des nouilles autrement dit. Peux-tu vérifier ce qu'il en est dans les meubles de la cuisine d'à côté ?

Louria alla ouvrir les buffets, copies d'antiquités préglaciaires, trouva les pâtes dont un paquet entamé. Elle en versa un peu sur la paume de sa main, alla les montrer à Claudion toujours affairé à son clavier.

— Des granulés, dit-il sans y attacher d'importance.

— Oui, mais des granulés qu'on désigne sous le nom de pâtes alimentaires, c'est tout de même bizarre. Si j'y goûtais ?

— Non, mieux vaudrait les faire analyser avant. Dis donc, tu avais bien un copain qui travaillait dans l'industrie pharmaceutique ?

— Pour lui faire analyser ces granulés ? Il se demandera d'où nous les sortons si jamais ils sont d'origine inconnue.

Hyponias plia la feuille où se trouvait la longue phrase de traduction et le texte inconnu qui paraissait être l'original.

— On délivre les Melchaye ou on les laisse mijoter dans l'huile ? L'ennui, lorsqu'ils seront libres, c'est qu'ils communiqueront notre signalement à toute la bande. Jusqu'ici nous opérons dans le secret, désormais ce sera impossible et si l'on se réfère aux événements de Coats Station, nous serons peut-être menacés.

CHAPITRE 47

À cause des vents d'une violence inouïe, *Soleil-du-Nord* s'ancra dans le sol poussiéreux de l'ancienne Nouvelle-Zélande et le dégonflage des ballonnets le rapprocha lentement du sol. Des nuées monstrueuses de sable ravageaient ce pays déjà désolé. Avec le réchauffement, le sol était resté stérile sur de grandes étendues comme celle-ci.

Voyant que le dégonflage partiel ne suffisait pas, Toz ordonna qu'on expulse totalement l'hélium et qu'on amarre l'enveloppe. Des aussières en pendaient, qu'on fixait au sol à des flèches enfoncées à l'aide d'un tube pneumatique. La fureur du vent et l'aveuglement des poussières rendirent la tâche difficile et la nacelle ne cessait d'être secouée. Quand la dernière aussière fut tendue, le calme revint quelque peu.

La tempête rendit le début de nuit effroyable, mais une petite accalmie survint, laissant Toz prudent. Il n'était pas question de procéder au gonflement des ballonnets. Ceux-ci, complètement vides, demanderaient des heures pour se remplir et il redoutait que les filtres à hélium soient trop sollicités. Il préférerait prendre son temps. Le spécialiste météo indiqua que les vents devraient diminuer de puissance avant la fin de la journée. Les nuages de poussière devenaient moins nombreux, moins épais, mais c'étaient des herbes sèches venues du fin fond de cette grande île qui roulaient en immenses boules. Plusieurs vinrent buter contre la nacelle. Bien avant l'aube, des hommes étranges, barbus, chevelus, vêtus d'oripeaux, apparurent éclairés par les projecteurs du dirigeable sur les crêtes environnantes, et les marins effrayés en comptèrent plusieurs centaines. Dans la nuit qui se prolongeait, de grandes croix apparurent. D'abord on les crut illuminées, mais on se rendit compte qu'elles brûlaient. Une vingtaine qui jetaient dans la nuit d'étranges lueurs. Les flammes, rabattues par un vent encore fort, faisaient de longues chevelures rousses, sur des dizaines de mètres.

— Je n'aime pas ça, déclara Toz, et je serai heureux de décoller demain. Nous pourrions peut-être commencer le gonflage avant l'aube.

Au jour, des serpents lumineux descendirent des collines pelées.

— Des torches, dit Toz, qui utilisait une lunette à fort grossissement. Que nous veulent ces gens ?

La troupe cerna le dirigeable et dans les lueurs des torches ils découvraient

des visages rudes, farouches. Un homme apparut qui portait une longue barbe grise, le crâne dénudé par une calvitie sévère.

— Ce qu'ils portent en bandoulière me fait peur, dit Toz.

C'étaient des arcs primitifs, certainement de grande portée. Une seule flèche dans un ballonnet pouvait l'endommager sérieusement.

— Voilà le chauve et trois porteurs de torche.

— Je crois qu'il veut nous parler, dit Toz.

On déploya un escalier, mais l'inconnu ne bougeait toujours pas et Toz décida d'aller à sa rencontre. Songe insista pour l'accompagner. Une fois au sol, elle le regretta vaguement, tant ces inconnus paraissaient effrayants.

— Vous êtes ici au royaume de Dieu, tonna le chauve. Je suis son représentant sur la Terre, dans cet État théocratique où vous n'aviez nullement le droit de vous installer. Nous vous ordonnons de partir sans tarder, sinon nous criblons votre dirigeable de flèches.

« Tiens, se dit Songe, il connaît ce mot de dirigeable ? Peut-être en a-t-il déjà vu et même emprunté. »

— Seigneur, dit Toz, comme s'il se trouvait devant un puissant bonze, seigneur, nous avons dû faire halte à cause du vent, mais dans six heures nous aurons quitté votre royaume. Nous vous présentons nos humbles excuses.

— Je vous laisse repartir, mais à condition que vous alliez dire au pape, là-bas à l'île d'Alone, que l'envoyé de Dieu sur Terre, Olivary, lui ordonne de le rejoindre et d'installer son Vatican ici même. Dites-lui que cette sommation ne sera pas renouvelée.

CHAPITRE 48

La gaine d'aération l'obligeait à marcher en courbant le dos. Il tomba sur un croisement de ces conduits faits d'une matière inconnue, opta pour la direction de gauche. Une bouffée d'air chaud le terrorisa, l'obligea à s'arrêter. Il attendit qu'elle s'atténue avant de reprendre sa progression. Il devinait plus qu'il ne les voyait les parois de ce tunnel, et enfin il trouva un regard de visite qui lui permit de descendre dans une coursive. Effaré, il ralentit son pas, impressionné par cette multitude de tuyaux de toutes les tailles, de gaines, de câbles qui s'entrecroisaient, formaient une trame grossière et colorée au-dessus de sa tête. Chaque couleur marquait une destination différente. Et l'air se réchauffait, n'atteignait pas encore le zéro mais il peinait, avait du mal à respirer.

Plus loin, les lampes accrurent cette impression de suffocation. Elles éclairaient les parois de glace, entre de grandes surfaces en matériaux artificiels. C'était là-dedans que les Hommes du Cauchemar conservaient beaucoup de choses, notamment leur nourriture. Jdriège eut un sourire de commisération. Lui et les siens n'avaient pas besoin de ces machines pour protéger la viande et le lard de phoque, la chair de baleine. Il savait où il avait enterré dans la glace une carcasse de renne en prévision des jours de disette. Tout comme un ovibos entier avec sa toison.

Par chance, les congélateurs géants rejetaient la chaleur dans le haut, dans ces gaines dont il avait emprunté une portion pour pénétrer dans ces immenses installations.

L'esprit de Jdrien le Messie, son père, commença de flotter dans sa tête et il frissonna de respect inquiet. Ce n'était pas la Voix, c'était bien Jdrien, il n'y avait aucun doute. Il s'arrêta, mais fut prié de continuer encore un peu et il aperçut l'image, sur l'immense paroi d'un congélateur dont la hauteur représentait dix fois la taille d'un homme.

Jusqu'ici, jamais son père ne lui était apparu avec une telle précision. Enfant, il en avait eu une vague idée, la description qu'en donnaient les Roux les plus vieux, mais ce jour-là il apparaissait tel qu'il s'en était imaginé l'apparence et tel qu'il figurait en photographie chez le père de son père. Ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules. Il était nu comme lui. Il marchait, paraissait venir vers lui et Jdriège s'arrêta, les jambes amollies par l'émotion.

— Me voici, Jdriège. Je t'attends depuis des jours dans cet endroit. Je savais que tu finirais par y venir, que tu fouillais les esprits des hommes qui habitent ici pour découvrir une issue et tu as fini par la trouver.

Nul n'avait conservé de son père une représentation aussi belle. Jdriège ne connaissait pas d'Homme du Froid aussi merveilleux, aussi digne. La mort l'avait-elle épuré, le parant de cette fourrure irréaliste, soyeuse, sans la moindre tache, sans la moindre trace d'alopécie comme cela arrivait souvent ?

— Je t'attends ici car je sais ce que tu viens y faire. Tu veux effrayer les Hommes du Chaud qui gardent ce lieu et les pousser à fuir. Je lis aussi dans tes intentions la détermination de les provoquer s'ils s'obstinent à ne pas quitter cet endroit. Irais-tu jusqu'à les tuer ? Que t'ont-ils fait ? Ils occupent l'intérieur de la zone taboue, mais le savaient-ils jusque-là ? Ils surveillaient ces réserves d'huile, ces réserves de nourriture, mais portaient-ils tort à notre peuple ?

— Père, cette huile ne leur appartient pas, elle appartient à ceux qui sont morts pour défendre les éléphants de mer du massacre général.

— Les éléphants sont morts et les braves Roux aussi. Est-ce une raison pour haïr ces innocents ? Tu les as vus ces ennemis, avec leur petite taille ? Ce sont en général des Hommes du Chaud pacifiques. Même si dans le temps ils sont devenus les alliés de la Guilde des Harponneurs.

Contrairement à lui, son père utilisait des mots d'Homme du Chaud, n'usait pas de périphrases pour désigner certaines choses. Lui, Jdriège, n'avait qu'une formule pour les anciens Harponneurs, comme pour tous les autres. C'étaient des Hommes du Cauchemar, mais jamais son père, depuis qu'il envahissait son esprit, ne les traitait ainsi. Jdriège en était troublé, perturbé dans son intégrisme, se demandant s'il ne devait pas admettre à son tour qu'il avait une part d'Homme du Chaud dans son être actuel.

— Jdriège, tu voulais mettre le feu à cette huile, provoquer un immense brasier. Même ton grand-père n'a pu te ramener à plus de raison. Sur la mer se trouve mon père Lien Rag, mon frère Liensun qui ont besoin de cette huile. Ce ne sont pas des prédateurs. Lorsque, selon un partage équitable entre tous les Hommes du Chaud, ils auront emporté l'huile et la nourriture, ils quitteront cet endroit tabou et n'y reviendront jamais plus. Les morts pourront reposer en paix.

Ce mot de grand-père, dit en langue anglaise, choquait. Lui ne parlait jamais du père de son père.

— Tu as fait de belles choses, Jdriège, tu as ramené du Nord les tribus réduites en esclavage, tu as traversé le Chenal Noir, tu dois repartir là-bas

pour recommencer le même exploit. Tu as obtenu de ces Hommes du Chaud dangereux, ceux que l'on appelle Aiguilleurs, qu'ils renoncent à poser leurs rails. C'est très bien, mais ici tu dois laisser faire les choses. En ce moment ma pensée vole d'une tête à l'autre et plus tard la Voix me répondra. Je sais qu'elle reconnaîtra que je donne des conseils sensés.

— Père, murmura Jdriège, les larmes aux yeux, je t'obéirai mais pourquoi restes-tu aussi attaché à ton origine du Chaud ? Tu n'as pas les mots que nous utilisons, tu parais approuver le mode de vie de ces gens-là. Cette huile leur sera distribuée, mais elle sera brûlée, gaspillée et dans un an, deux ans ils reviendront chasser les éléphants de mer qui, après le massacre d'il y a vingt ans, recommencent tout juste à prospérer. Père, j'ai de ton sang et dans ce sang un peu de celui du Peuple du Chaud. Le Peuple du Cauchemar. J'appartiens plus au Froid qu'au Chaud. Toi, comment as-tu fait pour vivre ainsi entre deux mondes aussi différents ?

Il lui sembla que l'image de Jdrien se diluait, que la blondeur de sa chevelure s'éclaircissait, tout comme le roux soyeux de sa fourrure se ternissait. La taille elle-même du Messie perdait de sa hauteur.

— Père, ne me quitte pas encore, il y a tant de questions que je voudrais poser.

Jdrien s'éloignait lentement, toujours souriant, levant la main droite en signe d'adieu.

— Père, pourquoi me quittes-tu si vite, toi que j'ai seulement entendu à plusieurs reprises sans jamais te voir ? Faut-il que tu aimes ces Hommes du Chaud pour que tu apparaises pour les défendre, ce que tu n'as jamais fait pour protéger ton peuple d'ici.

Il n'y avait plus que des taches indistinctes couleur rouille pour le corps, flamme pour la chevelure. Taches qui à travers les larmes de Jdriège se déformaient.

CHAPITRE 49

Ils atteignirent Salt Lake Station à la fin de la matinée. Ils en avaient discuté âprement, mais avaient fini par se mettre d'accord sur la nécessité de ne pas délivrer les Melchaye emprisonnés dans leur cuve d'huile. Le temps d'avoir une idée de cette société New Holding and Trading Organization.

— Si nous les libérons, ils se précipiteront pour donner l'alerte sur leur équipement informatique, argumentait Claudion.

— Sabotons-le.

— Ce sera la même chose. Cet appareillage doit être étroitement surveillé et la moindre anomalie de fonctionnement donnera l'alerte.

Claudion se présenterait seul dans l'établissement. Ils avaient mis au point une histoire assez simple qui servirait de prétexte pour solliciter un prêt ou une subvention.

— Tu devrais faire allusion à la région de Baker Station. Par exemple te plaindre de la sécurité Aiguilleur qui te harcèle depuis que la fabrique de coucous a brûlé.

Tu as envie de changer d'endroit pour ne plus être ennuyé par des perquisitions.

— Ils doivent avoir la liste complète des habitants du coin ? Ça ne marchera pas.

— Explique que tu vivais en forêt de la récolte de cristaux de sirop d'érable fossilisé. Je te jure que ça existe. Le bois de cet arbre est dur comme de la pierre et doit être attaqué au burin, mais les concrétions qu'on y trouve sont très estimées. Tu diras que tu habites au cœur de la forêt pétrifiée, dans une cabane en bois enfouie sous la neige, que tu ne vois personne sauf les policiers. Tu n'as jamais eu d'équipement informatique ni même d'électricité. Ça peut marcher.

— Il me faut un nom.

Ils finirent par choisir celui de Hans Burr.

— Sois laconique, ours mal léché. D'ici une demi-heure je les appellerai en disant que je veux te parler. Je me présenterai sous le nom de Joy Harriet.

À la réception, une jeune femme le conduisit dans un premier bureau où un homme d'une trentaine d'années écouta sa petite histoire, sans manifester le moindre sentiment. Au fur et à mesure, ses explications bourruées furent enregistrées et imprimées en même temps. On le pria d'attendre dans le hall et après dix minutes, il fut reçu par une femme d'une cinquantaine d'années, d'apparence austère. Curieusement, il lui trouva un air de ressemblance avec les Melchaye et fut sur ses gardes. Elle avait lu ses explications, le regardait attentivement puis fixait son écran, et il se rendit compte qu'il avait été photographié de face, de profil, de dos.

— Des concrétions de sirop d'érable fossilisé, dit-elle visiblement intéressée. Une cabane au cœur de la forêt, mais accessible puisque les policiers ont su vous trouver.

— Ils sont venus en raquettes, bougonna-t-il, et je les ai entendus des heures avant qu'ils n'arrivent. Mes troncs pétrifiés résonnent comme des cloches. J'aurais pu filer si j'avais eu quelque chose à me reprocher.

— Et où voulez-vous aller ?

— Plus au nord, faire trappeur, vivre en plein air et loin de tout.

— Si nous vous prêtons de l'argent, comment nous rembourseriez-vous ? Certainement pas avec la vente de vos fourrures au début. Vous devrez acquérir une expérience. En attendant seriez-vous d'accord pour recevoir dans votre hutte des personnes qui recherchent aussi les grands espaces solitaires ?

Il cacha sa jubilation, prit un air maussade.

— Des hôtes payants, ayant les mêmes dispositions d'esprit, ne vous causeront aucun ennui. Et comme ils paieront bien, vous vous libérerez de votre dette rapidement.

— Ouais, bien sûr, dit-il, en secouant la tête à la façon d'un homme fruste pesant le pour et le contre.

— Sinon je ne vois pas la possibilité de vous prêter une somme importante, insista cette femme, qui de plus en plus ressemblait à la femme Melchaye au point qu'il se demandait s'il ne s'agissait pas de sa sœur.

— Vous avez besoin de matériel pour les pièges, d'une grosse avance de provisions, d'une hutte spacieuse avec un chauffage adapté. Ça vaut cher tout ça, surtout le transport jusque dans le grand Nord. Vous pensez à quelle région ?

— Nord Groenland, grogna-t-il.

— Il y a encore des animaux à fourrure si proches du pôle ?

— Isatis, ours, bébés phoques surtout.

Tout ce qui se rapprochait du Gouffre aux Garous ne pouvait que les intéresser, si ces gens-là avaient des activités clandestines en relation avec cet extraterrestre descendu sur Terre, cette gargouille sanguinaire toujours en cavale.

— Je vous demande de patienter à côté quelques instants. Le temps que notre président-directeur général arrive. Vous avez de grandes chances d’être accepté dans votre demande, mais c’est lui qui décide.

— Ça sera long ?

— Non, il est très précis. Vous avez d’autres rendez-vous ?

— Ouais, avec ma copine.

— Vous avez une amie ? Elle acceptera d’aller aussi loin et de vivre dans une solitude aussi impressionnante ?

— Pas de problème.

Louria devait téléphoner dans moins de cinq minutes maintenant, sous le nom de Joy Harriett. Dans le salon d’attente il s’assit derrière un faux palmier. Ces arbres en plastique ornaient tous les lieux publics, les gares, les administrations.

Il feuilletait une revue lorsqu’il perçut une voix connue. Il regarda à travers les palmes celui qui parlait. Tout aussitôt il recula et se cacha à nouveau derrière le faux arbre. Il vit le propriétaire de ce timbre de voix, ferme et chaleureux à la fois, se diriger vers un compartiment au fond d’un couloir marqué Président-Directeur Général, pensa que cet homme allait frapper avant d’entrer, mais rien de tel ne se produisit. Le nouveau venu n’était pas un visiteur immédiatement introduit auprès du grand patron, mais le grand patron lui-même qui tapotait le code d’accès, pénétrait dans son bureau, en refermait la porte.

Claudion se précipita vers la sortie tandis que la femme qui devait le présenter au président surgissait de son compartiment et criait :

— Voyageur Burr, voyageur Burr.

Il surgit du train-bureau et courut sur les quais jusqu’à ce qu’il rejoigne Louria dans une cafétéria. Elle le vit arriver le visage crispé et prit peur.

— Filons, haleta-t-il. Le patron d’Anthony c’est Kawy, le Grand Maître

chef de la police.

CHAPITRE 50

Tom-Tom appela le dirigeavion, bien avant que le jour ne se lève, et ce fut Lien Rag qui prit la communication. C'était son tour de garde, et il attendait avec impatience d'être relevé par un des mécanos pour rejoindre Yeuse dans leur cabine.

— Lien, avez-vous jeté un coup d'œil au-dehors ?

— Il fait encore bien nuit.

— Nous allumons nos projecteurs régulièrement et l'officier de quart vient de me prévenir. Elles ont disparu.

Lien Rag ne comprit pas tout de suite de qui il s'agissait.

— Les momies ont disparu, ne nous barrent plus le chemin des installations sous-glaciaires. L'officier vient d'envoyer une patrouille et je pense que le chef de celle-ci va confirmer. Je ne comprends pas la raison de ce retournement de situation.

Lien Rag utilisa à son tour les projecteurs du dirigeavion et constata ce que Tom-Tom lui avait annoncé. La glace était à nouveau nue comme si l'armée de momies n'était que le souvenir d'une hallucination collective.

Gislake arriva pour le relever et resta stupéfait. Son collègue, réveillé par les deux hommes qui parlaient fort, arriva, puis Lienty et finalement Yeuse.

— Les Roux ont emporté leurs momies. Je ne sais s'ils les ont à nouveau ensevelies.

Elles ont fait de l'usage, après avoir mis les Aiguilleurs en déroute elles nous flanquaient une sacrée pétoche, ricana le nouveau mécano Keverny, qui comprit aussitôt que les autres n'appréciaient pas ce genre de plaisanterie.

Le jour se leva et il n'y avait pas trace de Roux. Ils ne les avaient jamais aperçus, mais avaient soupçonné leur présence. Lien Rag se demandait si Jdriège était venu jusque-là et en était reparti.

— Crois-tu, demanda Yeuse, qu'ils nous autorisent ainsi l'exploitation de ce gisement d'huile et de nourriture ?

— Le retrait des momies semble le signifier, dit-il.

— Reste le problème de Xonios.

— Cela concerne les Simone.

Lienty s'étonna que Liensun ne se soit pas réveillé, tant l'excitation était grande à bord de l'appareil.

— Je vais voir s'il n'est pas malade, ajouta Lienty. Hier, il s'est retiré de bonne heure dans sa cabine. Il m'a paru soucieux.

Il revint peu après, vaguement perplexe.

— Il est fatigué. Il n'a pas paru surpris par la disparition des momies. Il pense que nous pouvons accéder désormais aux réservoirs d'huile, mais que Xonios doit être retranché du côté des grands frigos.

— Mais, s'étonna Yeuse, comment pourrait-il le savoir ? À moins d'avoir la mémoire du plan de l'ensemble de ce labyrinthe.

La *Salamandre* était apparue la veille et s'était ancrée non loin du dirigeavion. Vers dix heures, un pneumatique s'en détacha et Lien Rag fut prévenu que sa fille Fleur était seule à bord. Il descendit jusqu'aux flotteurs pour l'aider à s'amarrer, la serra dans ses bras, mais la sentit fébrile.

— Liensun est à bord ?

— Il fait même la grasse matinée. Il est fatigué, dit-il.

— Fatigué ? Bien sûr.

Lien Rag la trouva énigmatique. Une fois dans la carlingue, elle abrégéa les salutations, se précipita chez son frère. Celui-ci la regarda avec un sourire ravi.

— C'est gentil de venir me voir... Je suis un peu vanné, mais ça va aller.

— Tu as eu du mal, c'est vrai, dit-elle d'une voix sourde, car des années durant tu as négligé volontairement cette pratique et tu as tenté hier de retrouver l'usage de tes dons exceptionnels. Tout ça parce que ces énormes quantités d'huile, ces stocks fantastiques d'aliments te font saliver. Tu n'as jamais été qu'un sale marchand, un trafiquant, un spéculateur et la pensée qu'on allait renoncer à ces richesses à cause de quelques pauvres momies décomposées te révoltait. Tu trompes tout le monde, tu as trompé Kurty dans le Nord, tu as trompé Songe, tu as trompé cet ingénieur Pavakov, mais cette fois tu es allé encore plus loin. C'est ton neveu, le fils de ton frère que tu as trompé. Tu as usurpé l'identité de ton frère Jdrien.

Il se dressa sur sa couchette, la regardant, hébété.

— Tu es folle ? Que racontes-tu là ?

— Tu t'es joué de lui en faisant apparaître une image de ton frère, alors que Jdriège descendait dans les installations de l'ex-Gilde des Harponneurs, et cette image a ordonné à ce garçon si pur de laisser les Hommes du Chaud emporter l'huile et les vivres. Jdriège est réparti et dès lors tu ne t'es plus soucié de lui, mais moi j'ai continué de le suivre par la pensée...

— Toi ? Mais comment ?

— Que crois-tu donc ? Je suis ta demi-sœur par mon père, même si je suis ta nièce par Jael, et moi aussi j'ai ce don. Je n'en ai jamais fait mention, je ne l'ai jamais utilisé jusqu'ici, mais hier ta fantasmagorie m'a atteinte. J'étais rêveuse, disponible dans ma cabine, et brusquement j'ai vu l'image de Jdrien, mon frère tel qu'il fut photographié. J'ai son portrait dans ma cabine. Et j'ai compris que je recevais indirectement ta méprisable tentative pour bouleverser ce pauvre Jdriège, l'incitant à se renier. Tu y es arrivé et satisfait tu as abandonné ce garçon pour te reposer après un tel effort. Moi j'ai continué à accompagner Jdriège. Effondré, il communiquait à tous les Roux que Jdrien le Messie lui était apparu, et ordonnait qu'on laisse les Hommes du Chaud s'emparer du contenu des installations sous-glaciaires. Comme tu l'avais prévu, la Voix a finalement suivi les injonctions de ce faux Jdrien et les momies ont été emportées, ensevelies à nouveau, certainement pour toujours. Et toi tu te prélasses, tu jubiles car tu vas essayer de t'en mettre plein les poches avec ce fuphoc et ces vivres.

Elle avait une telle expression de mépris sur la bouche, qu'il crut qu'elle allait lui cracher au visage.

— Tu n'es qu'un misérable profiteur, un arnaqueur.

Tu n'es plus mon frère. Tu as sali la mémoire de Jdrien. Les Roux se méfieront d'un messie allié des Hommes du Chaud. Les conséquences en seront désastreuses pour Jdriège. Il fuit se cacher là où il est certain de ne plus jamais rencontrer les siens. J'aurais dû te laisser crever aux Falkland.

Elle ignore son père, son cousin Lienty, Yeuse, les mécanos, le personnel de bord, se dirigea vers l'escalier de coupée et Lien Rag se précipita pour l'arrêter.

— Que se passe-t-il avec Liensun ?

Elle secoua la tête.

— Je t'en supplie, ma chérie, dis-moi ce qu'il y a entre vous.

— Laisse-moi repartir. Les mots m'étoufferaient. Je préfère rejoindre le

baleinier.

Il libéra l'amarre et la regarda s'éloigner. Il souffrait pour elle, se demandant si elle trouverait auprès d'un Kurty, en proie à ses propres tourments, toute l'affection qu'elle méritait. Et Liensun était responsable de cette crise inexplicable. Pendant des années il avait cru que son fils adopterait une ligne de conduite moins amoral, mais s'était certainement trompé, encore qu'il ignorât ce que lui reprochait Fleur.

CHAPITRE 51

Lorsque le dirigeable *Soleil-du-Nord* survola majestueusement la zone taboue, on crut qu'il s'agissait d'un appareil du Vatican. Dès qu'il commença de perdre de l'altitude, l'absence des croix noires sur fond blanc intrigua, et peu après une voix émise depuis l'appareil demanda à parler à Lien Rag sur la fréquence générale.

— Je suis Lien Rag, qui êtes-vous ?

— Mon nom est Toz, je commande ce dirigeable qui appartient au Consortium des Bonzes. Je vous passe voyageuse Songe, secrétaire d'État à l'Économie et aux Finances.

Les récits de Fleur au retour de l'hémisphère Nord avaient fait mention de Songe qui avait obtenu le transport de la *Salamandre* par convoi spécial dans le Chenal Noir. En échange, Ann Suba accepta un poste dans un observatoire de la Panaméricaine.

— Bonjour, Lien. Je suis envoyée par le président Tharbin pour vous entretenir d'un sujet excessivement grave. Pouvez-vous me recevoir ? Un danger menace l'hémisphère Sud.

— Tharbin ? Nos relations sont inexistantes depuis le réchauffement et auparavant elles n'étaient pas excellentes, dit Lien Rag.

— Je sais. C'est vous que je veux voir, parce que vous représentez une autorité morale indiscutable en hémisphère Sud et aussi pour la Terre entière.

— Assez de flatteries. Dites-moi plutôt comment vous avez réussi à franchir la Ceinture de Feu ?

— Ne le devinez-vous pas ? demanda Songe, ironique.

Une heure plus tard, Lien Rag, encore ébranlé, écoutait Songe expliquer comment Nacha, le grand chef des pirates de Yiengkow, avait décidé de laver dans le sang son honneur perdu dans la disparition de la jonque bombardée par le dirigeavion.

— Trente-quatre jonques fortement armées, répéta Lien Rag, avec des bâtiments échelonnés pour ravitailler sa flotte en cours de route ?

— Quinze cents hommes, peut-être plus, des forbans sans scrupules. Ils

vont se jeter sur l'hémisphère Sud avec une sauvagerie effroyable.

— Pourquoi Tharbin nous préviendrait-il ? demanda Lien Rag soupçonneux.

— Il redoute que Nacha ne se bâtit un empire dans le Sud. Il est possible que le Consortium ait décidé de rogner les ailes de Nacha. Mais en réalité il ne m'a fourni aucune explication.

Lien Rag convoqua tous ceux qui se trouvaient dans le coin. La *Salamandre*, pleine à ras bord, était déjà en route vers le port de Cooktown, suivie des tankers de Yeuse. Les barges de Césaire pompaient aussi leur quota d'huile.

Les contacts furent organisés par radio, non sans mal.

Tom-Tom ne cacha pas son scepticisme. Trop préoccupé par ce conflit interne dû à la résistance de Xonios qui refusait l'accès aux grands frigorifiques. Toutes les offres de paix, les promesses, le laissaient indifférent.

Césaire paraissait sûr de lui, disait qu'avec quelques missiles on pourrait venir à bout de ces pirates d'un autre temps. Il y avait aussi le gros hydravion 510, sans compter ceux de Yeuse et le dirigeavion pour aller au-devant des jonques et les couler.

Songe les mit en garde contre trop d'assurance, leur décrivit Nacha comme un homme excessivement dangereux et rusé.

— Je vais vous laisser discuter entre vous. J'aimerais rencontrer Liensun, dit-elle avec une sorte de timidité inattendue.

Depuis la visite de Fleur, Liensun ne se montrait guère à bord du dirigeavion et lorsque Songe entra, il parut ravi. Il lui expliqua qu'il était en quelque sorte en quarantaine pour avoir obtenu le libre accès de ces immenses réserves. Songe ignorait leur existence et pensait que dans le Nord, Tharbin et les Aiguilleurs étaient dans le même cas.

— Liensun, j'ai accepté cette démarche avec l'idée préconçue de rester parmi vous, auprès de toi si tu m'acceptes. Le dirigeable repartira sans moi, si Toz désire retourner au Nord.

Liensun n'était même pas surpris par cette opportunité qui tombait du ciel, ni par cette manifestation de son habituelle chance. Chaque fois qu'il s'était trouvé dans une situation difficile, le dos au mur, aux abois, un miracle se produisait et ce jour-là c'était l'arrivée de Songe. Il la connaissait, savait qu'elle était une partenaire exceptionnelle, tout aussi ambitieuse que lui, avec les mêmes appétits, la même absence de scrupules.

— Je ne veux plus dépendre de gens qui m'utilisent pour leur propre ascension sociale et politique. Je suis venue vers toi parce que je t'aime, dit-elle, mais je ne serai pas aussi soumise que tu pourrais l'espérer. Peux-tu me recueillir, obtenir l'accord de ton père ? Je suppose que c'est désormais le grand patriarche qui a droit de regard sur tout.

— Il jouit d'une grande influence, en use avec modération. Tu es la bienvenue chez nous. Il n'y aura aucune opposition de la part de mon père ni de personne.

Excepté de Fleur. Son mépris paraissait le poursuivre. Il émanait de sa profonde indignation des ondes maléfiques.

— Ensemble, nous pouvons réaliser de grandes choses, ajouta-t-il, si nous osons passer outre un certain puritanisme qui paralyse toutes les initiatives audacieuses.

FIN

[1] Tout ce qu'Hyponias a découvert sur les Bulbs, leur transformation en vaisseau spatial puis en satellite, est raconté dans *Sidéral-Léviathan*, *L'Œil Parasite* et *Planète nomade* (série *Chroniques glaciaires*, n° VI, VII et VIII).